WITHDRAWN

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_S0-ASR-665

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES BAUDELAIRE

LA PRÉSENTE ÉDITION
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES BAUDELAIRE
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU
D'UNE AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DES FINANCES
EN DATE DU 26 MARS 1917

Il a été tiré de cette édition :

50 exemplaires, numérotés 1 à 50, sur papier de Chine.
50 exemplaires, numérotés 51 à 100, sur papier du Japon impérial.

Les biographie, notes, notices, éclaircissements, index, etc., de M. JACQUES CREPET, complétant chacun des volumes de notre édition des œuvres de Baudelaire, sont la propriété exclusive de cette édition.

Black

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES BAUDELAIRE

PETITS
POËMES EN PROSE

(LE SPLEEN DE PARIS)

LE JEUNE ENCHANTEUR

NOTICE, NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE
M. JACQUES CRÉPET

PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MCMXXVI

LIBRARY
SEP 22 1965
UNIVERSITY OF THE PACIFIC
141147
V.14

À

ARSÈNE HOUSSAYE.

Mon cher ami, je vous envoie un petit ouvrage dont on ne pourrait pas dire, sans injustice, qu'il n'a ni queue ni tête, puisque tout, au contraire, y est à la fois tête et queue, alternativement et réciproquement. Considérez, je vous prie, quelles admirables commodités cette combinaison nous offre à tous, à vous, à moi et au lecteur. Nous pouvons couper où nous voulons, moi ma rêverie, vous le manuscrit, le lecteur sa lecture; car je ne suspends pas la volonté rétive de celui-ci au fil interminable d'une intrigue superflue. Enlevez une vertèbre, et les deux morceaux de cette tortueuse fantaisie se rejoindront sans peine. Hachez-la en nombreux fragments, et vous verrez que chacun peut exister à part.

Dans l'espérance que quelques-uns de ces tronçons seront assez vivants pour vous plaire et vous amuser, j'ose vous dédier le serpent tout entier.

J'ai une petite confession à vous faire. C'est en feuilletant, pour la vingtième fois au moins, le fameux Gaspard de la Nuit, *d'Aloysius Bertrand (un livre connu de vous, de moi et de quelques-uns de nos amis, n'a-t-il pas tous les droits à être appelé* fameux?) *que l'idée m'est venue de tenter quelque chose d'analogue, et d'appliquer à la description de la vie moderne, ou plutôt d'*une *vie moderne et plus abstraite, le procédé qu'il avait appliqué à la peinture de la vie ancienne, si étrangement pittoresque.*

Quel est celui de nous qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale sans rhythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience?

C'est surtout de la fréquentation des villes énormes, c'est du croisement de leurs innombrables rapports que naît cet idéal obsédant. Vous-même, mon cher ami, n'avez-vous pas tenté de traduire en une chanson *le cri strident du* Vitrier, *et d'exprimer dans une prose lyrique toutes les désolantes suggestions que ce cri envoie jusqu'aux mansardes, à travers les plus hautes brumes de la rue?*

Mais, pour dire le vrai, je crains que ma jalousie ne m'ait pas porté bonheur. Sitôt que j'eus commencé le travail, je m'aperçus que non-seulement je restais bien loin de mon

mystérieux et brillant modèle, mais encore que je faisais quelque chose (si cela peut s'appeler quelque chose) *de singulièrement différent, accident dont tout autre que moi s'enorgueillirait sans doute, mais qui ne peut qu'humilier profondément un esprit qui regarde comme le plus grand bonheur du poëte d'accomplir* juste *ce qu'il a projeté de faire.*

Votre bien affectionné,

C. B.

PETITS
POËMES EN PROSE

(LE SPLEEN DE PARIS)

I

L'ÉTRANGER.

— Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère?

— Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.

— Tes amis?

— Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.

— Ta patrie?

— J'ignore sous quelle latitude elle est située.

— La beauté?

— Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.

— L'or?

— Je le hais comme vous haïssez Dieu.

— Eh! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger?

— J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages!

II

LE DÉSESPOIR DE LA VIEILLE.

La petite vieille ratatinée se sentit toute réjouie en voyant ce joli enfant à qui chacun faisait fête, à qui tout le monde voulait plaire; ce joli être, si fragile comme elle, la petite vieille, et, comme elle aussi, sans dents et sans cheveux.

Et elle s'approcha de lui, voulant lui faire des risettes et des mines agréables.

Mais l'enfant épouvanté se débattait sous les caresses de la bonne femme décrépite, et remplissait la maison de ses glapissements.

Alors la bonne vieille se retira dans sa solitude éter-

nelle, et elle pleurait dans un coin, se disant : — « Ah! pour nous, malheureuses vieilles femelles, l'âge est passé de plaire, même aux innocents; et nous faisons horreur aux petits enfants que nous voulons aimer! »

III

LE *CONFITEOR* DE L'ARTISTE.

Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes! Ah! pénétrantes jusqu'à la douleur! car il est de certaines sensations délicieuses dont le vague n'exclut pas l'intensité; et il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'infini.

Grand délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel et de la mer! Solitude, silence, incomparable chasteté de l'azur! une petite voile frissonnante à l'horizon, et qui, par sa petitesse et son isolement, imite mon irrémédiable existence, mélodie monotone de la houle, toutes ces choses pensent par

moi, ou je pense par elles (car dans la grandeur de la rêverie, le *moi* se perd vite!); elles pensent, dis-je, mais musicalement et pittoresquement, sans arguties, sans syllogismes, sans déductions.

Toutefois, ces pensées, qu'elles sortent de moi ou s'élancent des choses, deviennent bientôt trop intenses. L'énergie dans la volupté crée un malaise et une souffrance positive. Mes nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses.

Et maintenant la profondeur du ciel me consterne; sa limpidité m'exaspère. L'insensibilité de la mer, l'immuabilité du spectacle, me révoltent... Ah! faut-il éternellement souffrir, ou fuir éternellement le beau? Nature, enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse, laisse-moi! Cesse de tenter mes désirs et mon orgueil! L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu.

IV

UN PLAISANT.

C'était l'explosion du nouvel an : chaos de boue et de neige, traversé de mille carrosses, étincelant de joujoux et de bonbons, grouillant de cupidités et de désespoirs, délire officiel d'une grande ville fait pour troubler le cerveau du solitaire le plus fort.

Au milieu de ce tohu-bohu et de ce vacarme, un âne trottait vivement, harcelé par un malotru armé d'un fouet.

Comme l'âne allait tourner l'angle d'un trottoir, un beau monsieur ganté, verni, cruellement cravaté et emprisonné dans des habits tout neufs, s'inclina céré-

monieusement devant l'humble bête, et lui dit, en ôtant son chapeau : « Je vous la souhaite bonne et heureuse ! » puis se retourna vers je ne sais quels camarades avec un air de fatuité, comme pour les prier d'ajouter leur approbation à son contentement.

L'âne ne vit pas ce beau plaisant, et continua de courir avec zèle où l'appelait son devoir.

Pour moi, je fus pris subitement d'une incommensurable rage contre ce magnifique imbécile, qui me parut concentrer en lui tout l'esprit de la France.

V

LA CHAMBRE DOUBLE.

Une chambre qui ressemble à une rêverie, une chambre véritablement *spirituelle,* où l'atmosphère stagnante est légèrement teintée de rose et de bleu.

L'âme y prend un bain de paresse, aromatisé par le regret et le désir. — C'est quelque chose de crépusculaire, de bleuâtre et de rosâtre; un rêve de volupté pendant une éclipse.

Les meubles ont des formes allongées, prostrées, alanguies. Les meubles ont l'air de rêver; on les dirait doués d'une vie somnambulique, comme le végétal et le minéral. Les étoffes parlent une langue muette,

comme les fleurs, comme les ciels, comme les soleils couchants.

Sur les murs nulle abomination artistique. Relativement au rêve pur, à l'impression non analysée, l'art défini, l'art positif est un blasphème. Ici, tout a la suffisante clarté et la délicieuse obscurité de l'harmonie.

Une senteur infinitésimale du choix le plus exquis, à laquelle se mêle une très-légère humidité, nage dans cette atmosphère, où l'esprit sommeillant est bercé par des sensations de serre-chaude.

La mousseline pleut abondamment devant les fenêtres et devant le lit; elle s'épanche en cascades neigeuses. Sur ce lit est couchée l'Idole, la souveraine des rêves. Mais comment est-elle ici? Qui l'a amenée? quel pouvoir magique l'a installée sur ce trône de rêverie et de volupté? Qu'importe? la voilà! je la reconnais.

Voilà bien ces yeux dont la flamme traverse le crépuscule; ces subtiles et terribles *mirettes*, que je reconnais à leur effrayante malice! Elles attirent, elles subjuguent, elles dévorent le regard de l'imprudent qui les contemple. Je les ai souvent étudiées, ces étoiles noires qui commandent la curiosité et l'admiration.

A quel démon bienveillant dois-je d'être ainsi entouré de mystère, de silence, de paix et de parfums? O béatitude! ce que nous nommons généralement la vie, même dans son expansion la plus heureuse, n'a rien de commun avec cette vie suprême dont j'ai

maintenant connaissance et que je savoure minute par minute, seconde par seconde!

Non! il n'est plus de minutes, il n'est plus de secondes! Le temps a disparu; c'est l'Éternité qui règne, une éternité de délices!

Mais un coup terrible, lourd, a retenti à la porte, et, comme dans les rêves infernaux, il m'a semblé que je recevais un coup de pioche dans l'estomac.

Et puis un Spectre est entré. C'est un huissier qui vient me torturer au nom de la loi; une infâme concubine qui vient crier misère et ajouter les trivialités de sa vie aux douleurs de la mienne; ou bien le sauteruisseau d'un directeur de journal qui réclame la suite du manuscrit.

La chambre paradisiaque, l'idole, la souveraine des rêves, la *Sylphide*, comme disait le grand René, toute cette magie a disparu au coup brutal frappé par le Spectre.

Horreur! je me souviens! je me souviens! Oui! ce taudis, ce séjour de l'éternel ennui, est bien le mien. Voici les meubles sots, poudreux, écornés; la cheminée sans flamme et sans braise, souillée de crachats, les tristes fenêtres où la pluie a tracé des sillons dans la poussière; les manuscrits, raturés ou incomplets; l'almanach où le crayon a marqué les dates sinistres!

Et ce parfum d'un autre monde, dont je m'enivrais avec une sensibilité perfectionnée, hélas! il est remplacé par une fétide odeur de tabac mêlée à je ne sais quelle nauséabonde moisissure. On respire ici maintenant le ranci de la désolation.

Dans ce monde étroit, mais si plein de dégoût, un seul objet connu me sourit : la fiole de laudanum; une vieille et terrible amie; comme toutes les amies, hélas! féconde en caresses et en traîtrises.

Oh! oui! le Temps a reparu; le Temps règne en souverain maintenant; et avec le hideux vieillard est revenu tout son démoniaque cortége de Souvenirs, de Regrets, de Spasmes, de Peurs, d'Angoisses, de Cauchemars, de Colères et de Névroses.

Je vous assure que les secondes maintenant sont fortement et solennellement accentuées, et chacune, en jaillissant de la pendule, dit : — «Je suis la Vie, l'insupportable, l'implacable Vie!»

Il n'y a qu'une Seconde dans la vie humaine qui ait mission d'annoncer une bonne nouvelle, la *bonne nouvelle* qui cause à chacun une inexplicable peur.

Oui! le Temps règne; il a repris sa brutale dictature. Et il me pousse, comme si j'étais un bœuf, avec son double aiguillon. — «Et hue donc! bourrique! Sue donc, esclave! Vis donc, damné!»

VI

CHACUN SA CHIMÈRE.

Sous un grand ciel gris, dans une grande plaine poudreuse, sans chemins, sans gazon, sans un chardon, sans une ortie, je rencontrai plusieurs hommes qui marchaient courbés.

Chacun d'eux portait sur son dos une énorme Chimère, aussi lourde qu'un sac de farine ou de charbon, ou le fourniment d'un fantassin romain.

Mais la monstrueuse bête n'était pas un poids inerte; au contraire, elle enveloppait et opprimait l'homme de ses muscles élastiques et puissants; elle s'agrafait avec ses deux vastes griffes à la poitrine de sa mon-

ture; et sa tête fabuleuse surmontait le front de l'homme, comme un de ces casques horribles par lesquels les anciens guerriers espéraient ajouter à la terreur de l'ennemi.

Je questionnai l'un de ces hommes, et je lui demandai où ils allaient ainsi. Il me répondit qu'il n'en savait rien, ni lui, ni les autres; mais qu'évidemment ils allaient quelque part, puisqu'ils étaient poussés par un invincible besoin de marcher.

Chose curieuse à noter : aucun de ces voyageurs n'avait l'air irrité contre la bête féroce suspendue à son cou et collée à son dos; on eût dit qu'il la considérait comme faisant partie de lui-même. Tous ces visages fatigués et sérieux ne témoignaient d'aucun désespoir; sous la coupole spleenétique du ciel, les pieds plongés dans la poussière d'un sol aussi désolé que ce ciel, ils cheminaient avec la physionomie résignée de ceux qui sont condamnés à espérer toujours.

Et le cortége passa à côté de moi et s'enfonça dans l'atmosphère de l'horizon, à l'endroit où la surface arrondie de la planète se dérobe à la curiosité du regard humain.

Et pendant quelques instants je m'obstinai à vouloir comprendre ce mystère; mais bientôt l'irrésistible Indifférence s'abattit sur moi, et j'en fus plus lourdement accablé qu'ils ne l'étaient eux-mêmes par leurs écrasantes Chimères.

VII

LE FOU ET LA VÉNUS.

Quelle admirable journée! Le vaste parc se pâme sous l'œil brûlant du soleil, comme la jeunesse sous la domination de l'Amour.

L'extase universelle des choses ne s'exprime par aucun bruit; les eaux elles-mêmes sont comme endormies. Bien différente des fêtes humaines, c'est ici une orgie silencieuse.

On dirait qu'une lumière toujours croissante fait de plus en plus étinceler les objets; que les fleurs excitées brûlent du désir de rivaliser avec l'azur du ciel par l'énergie de leurs couleurs, et que la chaleur,

rendant visibles les parfums, les fait monter vers l'astre comme des fumées.

Cependant, dans cette jouissance universelle, j'ai aperçu un être affligé.

Aux pieds d'une colossale Vénus, un de ces fous artificiels, un de ces bouffons volontaires chargés de faire rire les rois quand le Remords ou l'Ennui les obsède, affublé d'un costume éclatant et ridicule, coiffé de cornes et de sonnettes, tout ramassé contre le piédestal, lève des yeux pleins de larmes vers l'immortelle Déesse.

Et ses yeux disent : — « Je suis le dernier et le plus solitaire des humains, privé d'amour et d'amitié, et bien inférieur en cela au plus imparfait des animaux. Cependant je suis fait, moi aussi, pour comprendre et sentir l'immortelle Beauté! Ah! Déesse! ayez pitié de ma tristesse et de mon délire! »

Mais l'implacable Vénus regarde au loin je ne sais quoi avec ses yeux de marbre.

VIII

LE CHIEN ET LE FLACON.

« — Mon beau chien, mon bon chien, mon cher toutou, approchez et venez respirer un excellent parfum acheté chez le meilleur parfumeur de la ville. »

Et le chien, en frétillant de la queue, ce qui est, je crois, chez ces pauvres êtres, le signe correspondant du rire et du sourire, s'approche et pose curieusement son nez humide sur le flacon débouché; puis, reculant soudainement avec effroi, il aboie contre moi en manière de reproche.

« — Ah! misérable chien, si je vous avais offert un

paquet d'excréments, vous l'auriez flairé avec délices et peut-être dévoré. Ainsi, vous-même, indigne compagnon de ma triste vie, vous ressemblez au public, à qui il ne faut jamais présenter des parfums délicats qui l'exaspèrent, mais des ordures soigneusement choisies. »

IX

LE MAUVAIS VITRIER.

Il y a des natures purement contemplatives et tout à fait impropres à l'action, qui cependant, sous une impulsion mystérieuse et inconnue, agissent quelquefois avec une rapidité dont elles se seraient crues elles-mêmes incapables.

Tel qui, craignant de trouver chez son concierge une nouvelle chagrinante, rôde lâchement une heure devant sa porte sans oser rentrer; tel qui garde quinze jours une lettre sans la décacheter, ou ne se résigne qu'au bout de six mois à opérer une démarche nécessaire depuis un an, se sentent quelquefois brus-

quement précipités vers l'action par une force irrésistible, comme la flèche d'un arc. Le moraliste et le médecin, qui prétendent tout savoir, ne peuvent pas expliquer d'où vient si subitement une si folle énergie à ces âmes paresseuses et voluptueuses, et comment, incapables d'accomplir les choses les plus simples et les plus nécessaires, elles trouvent à une certaine minute un courage de luxe pour exécuter les actes les plus absurdes et souvent même les plus dangereux.

Un de mes amis, le plus inoffensif rêveur qui ait existé, a mis une fois le feu à une forêt pour voir, disait-il, si le feu prenait avec autant de facilité qu'on l'affirme généralement. Dix fois de suite, l'expérience manqua; mais, à la onzième, elle réussit beaucoup trop bien.

Un autre allumera un cigare à côté d'un tonneau de poudre, *pour voir, pour savoir, pour tenter la destinée,* pour se contraindre lui-même à faire preuve d'énergie, pour faire le joueur, pour connaître les plaisirs de l'anxiété, pour rien, par caprice, par désœuvrement.

C'est une espèce d'énergie qui jaillit de l'ennui et de la rêverie; et ceux en qui elle se manifeste si opinément sont, en général, comme je l'ai dit, les plus indolents et les plus rêveurs des êtres.

Un autre, timide à ce point qu'il baisse les yeux même devant les regards des hommes, à ce point qu'il lui faut rassembler toute sa pauvre volonté pour entrer dans un café ou passer devant le bureau d'un théâtre, où les contrôleurs lui paraissent investis de la majesté de Minos, d'Éaque et de Rhadamanthe, sau-

tera brusquement au cou d'un vieillard qui passe à côté de lui et l'embrassera avec enthousiasme devant la foule étonnée.

Pourquoi ? Parce que... parce que cette physionomie lui était irrésistiblement sympathique ? Peut-être ; mais il est plus légitime de supposer que lui-même il ne sait pas pourquoi.

J'ai été plus d'une fois victime de ces crises et de ces élans, qui nous autorisent à croire que des Démons malicieux se glissent en nous et nous font accomplir, à notre insu, leurs plus absurdes volontés.

Un matin je m'étais levé maussade, triste, fatigué d'oisiveté, et poussé, me semblait-il, à faire quelque chose de grand, une action d'éclat ; et j'ouvris la fenêtre, hélas !

(Observez, je vous prie, que l'esprit de mystification qui, chez quelques personnes, n'est pas le résultat d'un travail ou d'une combinaison, mais d'une inspiration fortuite, participe beaucoup, ne fût-ce que par l'ardeur du désir, de cette humeur, hystérique selon les médecins, satanique selon ceux qui pensent un peu mieux que les médecins, qui nous pousse sans résistance vers une foule d'actions dangereuses ou inconvenantes.)

La première personne que j'aperçus dans la rue, ce fut un vitrier dont le cri perçant, discordant, monta jusqu'à moi à travers la lourde et sale atmosphère parisienne. Il me serait d'ailleurs impossible de dire pourquoi je fus pris, à l'égard de ce pauvre homme, d'une haine aussi soudaine que despotique.

« — Hé! hé! » et je lui criai de monter. Cependant je réfléchissais, non sans quelque gaieté, que, la chambre étant au sixième étage et l'escalier fort étroit, l'homme devait éprouver quelque peine à opérer son ascension et accrocher en maint endroit les angles de sa fragile marchandise.

Enfin il parut: j'examinai curieusement toutes ses vitres, et je lui dis: « — Comment? vous n'avez pas de verres de couleur? des verres roses, rouges, bleus, des vitres magiques, des vitres de paradis? Impudent que vous êtes! vous osez vous promener dans des quartiers pauvres, et vous n'avez pas même de vitres qui fassent voir la vie en beau! » Et je le poussai vivement vers l'escalier, où il trébucha en grognant.

Je m'approchai du balcon et je me saisis d'un petit pot de fleurs, et quand l'homme reparut au débouché de la porte, je laissai tomber perpendiculairement mon engin de guerre sur le rebord postérieur de ses crochets; et le choc le renversant, il acheva de briser sous son dos toute sa pauvre fortune ambulatoire qui rendit le bruit éclatant d'un palais de cristal crevé par la foudre.

Et, ivre de ma folie, je lui criai furieusement: « La vie en beau! la vie en beau! »

Ces plaisanteries nerveuses ne sont pas sans péril, et on peut souvent les payer cher. Mais qu'importe l'éternité de la damnation à qui a trouvé dans une seconde l'infini de la jouissance?

X

À UNE HEURE DU MATIN.

Enfin ! seul ! On n'entend plus que le roulement de quelques fiacres attardés et éreintés. Pendant quelques heures, nous posséderons le silence, sinon le repos. Enfin ! la tyrannie de la face humaine a disparu, et je ne souffrirai plus que par moi-même.

Enfin ! Il m'est donc permis de me délasser dans un bain de ténèbres ! D'abord, un double tour à la serrure. Il me semble que ce tour de clef augmentera ma solitude et fortifiera les barricades qui me séparent actuellement du monde.

Horrible vie ! Horrible ville ! Récapitulons la jour-

née : avoir vu plusieurs hommes de lettres, dont l'un m'a demandé si l'on pouvait aller en Russie par voie de terre (il prenait sans doute la Russie pour une île); avoir disputé généreusement contre le directeur d'une revue, qui à chaque objection répondait : « — C'est ici le parti des honnêtes gens », ce qui implique que tous les autres journaux sont rédigés par des coquins; avoir salué une vingtaine de personnes, dont quinze me sont inconnues; avoir distribué des poignées de main dans la même proportion, et cela sans avoir pris la précaution d'acheter des gants; être monté pour tuer le temps, pendant une averse, chez une sauteuse qui m'a prié de lui dessiner un costume de *Vénustre;* avoir fait ma cour à un directeur de théâtre, qui m'a dit en me congédiant : « — Vous feriez peut-être bien de vous adresser à Z...; c'est le plus lourd, le plus sot et le plus célèbre de tous mes auteurs; avec lui vous pourriez peut-être aboutir à quelque chose. Voyez-le, et puis nous verrons »; m'être vanté (pourquoi?) de plusieurs vilaines actions que je n'ai jamais commises, et avoir lâchement nié quelques autres méfaits que j'ai accomplis avec joie; délit de fanfaronnade, crime de respect humain; avoir refusé à un ami un service facile, et donné une recommandation écrite à un parfait drôle; ouf! est-ce bien fini ?

Mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais bien me racheter et m'enorgueillir un peu dans le silence et la solitude de la nuit. Ames de ceux que j'ai aimés, âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez-

moi, soutenez-moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs corruptrices du monde; et vous, Seigneur mon Dieu! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise!

XI

LA FEMME SAUVAGE
ET
LA PETITE-MAÎTRESSE.

« Vraiment, ma chère, vous me fatiguez sans mesure et sans pitié ; on dirait, à vous entendre soupirer, que vous souffrez plus que les glaneuses sexagénaires et que les vieilles mendiantes qui ramassent des croûtes de pain à la porte des cabarets.

« Si au moins vos soupirs exprimaient le remords, ils vous feraient quelque honneur ; mais ils ne traduisent que la satiété du bien-être et l'accablement du repos. Et puis, vous ne cessez de vous répandre en paroles inutiles : « Aimez-moi bien ! j'en ai tant besoin ! Consolez-moi par ci, caressez-moi par là ! »

Tenez, je veux essayer de vous guérir; nous en trouverons peut-être le moyen, pour deux sols, au milieu d'une fête, et sans aller bien loin.

« Considérons bien, je vous prie, cette solide cage de fer derrière laquelle s'agite, hurlant comme un damné, secouant les barreaux comme un orang-outang exaspéré par l'exil, imitant, dans la perfection, tantôt les bonds circulaires du tigre, tantôt les dandinements stupides de l'ours blanc, ce monstre poilu dont la forme imite assez vaguement la vôtre.

« Ce monstre est un de ces animaux qu'on appelle généralement « mon ange! » c'est-à-dire une femme. L'autre monstre, celui qui crie à tue-tête, un bâton à la main, est un mari. Il a enchaîné sa femme légitime comme une bête, et il la montre dans les faubourgs, les jours de foire, avec permission des magistrats, cela va sans dire.

« Faites bien attention! Voyez avec quelle voracité (non simulée peut-être!) elle déchire des lapins vivants et des volailles piaillantes que lui jette son cornac. « Allons, dit-il, il ne faut pas manger tout son bien en un jour », et, sur cette sage parole, il lui arrache cruellement la proie, dont les boyaux dévidés restent un instant accrochés aux dents de la bête féroce, de la femme, veux-je dire.

« Allons! un bon coup de bâton pour la calmer! car elle darde des yeux terribles de convoitise sur la nourriture enlevée. Grand Dieu! le bâton n'est pas un bâton de comédie, avez-vous entendu résonner la chair, malgré le poil postiche? Aussi les yeux lui

sortent maintenant de la tête, elle hurle *plus naturellement.* Dans sa rage, elle étincelle tout entière, comme le fer qu'on bat.

« Telles sont les mœurs conjugales de ces deux descendants d'Ève et d'Adam, ces œuvres de vos mains, ô mon Dieu ! Cette femme est incontestablement malheureuse, quoique après tout, peut-être, les jouissances titillantes de la gloire ne lui soient pas inconnues. Il y a des malheurs plus irrémédiables, et sans compensation. Mais dans le monde où elle a été jetée, elle n'a jamais pu croire que la femme méritât une autre destinée.

« Maintenant, à nous deux, chère précieuse ! A voir les enfers dont le monde est peuplé, que voulez-vous que je pense de votre joli enfer, vous qui ne reposez que sur des étoffes aussi douces que votre peau, qui ne mangez que de la viande cuite, et pour qui un domestique habile prend soin de découper les morceaux ?

« Et que peuvent signifier pour moi tous ces petits soupirs qui gonflent votre poitrine parfumée, robuste coquette ? Et toutes ces affectations apprises dans les livres, et cette infatigable mélancolie, faite pour inspirer au spectateur un tout autre sentiment que la pitié ? En vérité, il me prend quelquefois envie de vous apprendre ce que c'est que le vrai malheur.

« A vous voir ainsi, ma belle délicate, les pieds dans la fange et les yeux tournés vaporeusement vers le ciel, comme pour lui demander un roi, on dirait vraisemblablement une jeune grenouille qui invoque-

rait l'idéal. Si vous méprisez le soliveau (ce que je suis maintenant, comme vous savez bien), gare la grue *qui vous croquera, vous gobera et vous tuera à son plaisir!*

« Tant poëte que je sois, je ne suis pas aussi dupe que vous voudriez le croire, et si vous me fatiguez trop souvent de vos *précieuses* pleurnicheries, je vous traiterai en *femme sauvage*, ou je vous jetterai par la fenêtre, comme une bouteille vide.

XII

LES FOULES.

Il n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude : jouir de la foule est un art ; et celui-là seul peut faire, aux dépens du genre humain, une ribote de vitalité, à qui une fée a insufflé dans son berceau le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage.

Multitude, solitude : termes égaux et convertibles par le poëte actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude, ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée.

Le poëte jouit de cet incomparable privilége, qu'il

peut à sa guise être lui-même et autrui. Comme ces âmes errantes qui cherchent un corps, il entre, quand il veut, dans le personnage de chacun. Pour lui seul, tout est vacant; et si de certaines places paraissent lui être fermées, c'est qu'à ses yeux elles ne valent pas la peine d'être visitées.

Le promeneur solitaire et pensif tire une singulière ivresse de cette universelle communion. Celui-là qui épouse facilement la foule connaît des jouissances fiévreuses, dont seront éternellement privés l'égoïste, fermé comme un coffre, et le paresseux, interné comme un mollusque. Il adopte comme siennes toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance lui présente.

Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe.

Il est bon d'apprendre quelquefois aux heureux de ce monde, ne fût-ce que pour humilier un instant leur sot orgueil, qu'il est des bonheurs supérieurs au leur, plus vastes et plus raffinés. Les fondateurs de colonies, les pasteurs de peuples, les prêtres missionnaires exilés au bout du monde, connaissent sans doute quelque chose de ces mystérieuses ivresses; et, au sein de la vaste famille que leur génie s'est faite, ils doivent rire quelquefois de ceux qui les plaignent pour leur fortune si agitée et pour leur vie si chaste.

XIII

LES VEUVES.

Vauvenargues dit que dans les jardins publics il est des allées hantées principalement par l'ambition déçue, par les inventeurs malheureux, par les gloires avortées, par les cœurs brisés, par toutes ces âmes tumultueuses et fermées, en qui grondent encore les derniers soupirs d'un orage, et qui reculent loin du regard insolent des joyeux et des oisifs. Ces retraites ombreuses sont les rendez-vous des éclopés de la vie.

C'est surtout vers ces lieux que le poëte et le philosophe aiment diriger leurs avides conjectures. Il y a là une pâture certaine. Car s'il est une place qu'ils dé-

daignent de visiter, comme je l'insinuais tout à l'heure, c'est surtout la joie des riches. Cette turbulence dans le vide n'a rien qui les attire. Au contraire, ils se sentent irrésistiblement entraînés vers tout ce qui est faible, ruiné, contristé, orphelin.

Un œil expérimenté ne s'y trompe jamais. Dans ces traits rigides ou abattus, dans ces yeux caves et ternes, ou brillants des derniers éclairs de la lutte, dans ces rides profondes et nombreuses, dans ces démarches si lentes ou si saccadées, il déchiffre tout de suite les innombrables légendes de l'amour trompé, du dévouement méconnu, des efforts non récompensés, de la faim et du froid humblement, silencieusement supportés.

Avez-vous quelquefois aperçu des veuves sur ces bancs solitaires, des veuves pauvres? Qu'elles soient en deuil ou non, il est facile de les reconnaître. D'ailleurs, il y a toujours dans le deuil du pauvre quelque chose qui manque, une absence d'harmonie qui le rend plus navrant. Il est contraint de lésiner sur sa douleur. Le riche porte la sienne au grand complet.

Quelle est la veuve la plus triste et la plus attristante, celle qui traîne à sa main un bambin avec qui elle ne peut pas partager sa rêverie, ou celle qui est tout à fait seule? Je ne sais... Il m'est arrivé une fois de suivre pendant de longues heures une vieille affligée de cette espèce; celle-là roide, droite, sous un petit châle usé, portait dans tout son être une fierté de stoïcienne.

Elle était évidemment condamnée, par une absolue solitude, à des habitudes de vieux célibataire, et le caractère masculin de ses mœurs ajoutait un piquant mystérieux à leur austérité. Je ne sais dans quel misérable café et de quelle façon elle déjeuna. Je la suivis au cabinet de lecture; et je l'épiai longtemps pendant qu'elle cherchait dans les gazettes, avec des yeux actifs, jadis brûlés par les larmes, des nouvelles d'un intérêt puissant et personnel.

Enfin, dans l'après-midi, sous un ciel d'automne charmant, un de ces ciels d'où descendent en foule les regrets et les souvenirs, elle s'assit à l'écart dans un jardin, pour entendre, loin de la foule, un de ces concerts dont la musique des régiments gratifie le peuple parisien.

C'est sans doute là la petite débauche de cette vieille innocente (ou de cette vieille purifiée), la consolation bien gagnée d'une de ces lourdes journées sans ami, sans causerie, sans joie, sans confident, que Dieu laissait tomber sur elle, depuis bien des ans peut-être! trois cent soixante-cinq fois par an.

Une autre encore :

Je ne puis jamais m'empêcher de jeter un regard, sinon universellement sympathique, au moins curieux, sur la foule de parias qui se pressent autour de l'enceinte d'un concert public. L'orchestre jette à travers la nuit des chants de fête, de triomphe ou de volupté. Les robes traînent en miroitant; les regards se croisent; les oisifs, fatigués de n'avoir rien fait, se dandinent, feignant de déguster indolemment la

musique. Ici rien que de riche, d'heureux; rien qui ne respire et n'inspire l'insouciance et le plaisir de se laisser vivre; rien, excepté l'aspect de cette tourbe qui s'appuie là-bas sur la barrière extérieure, attrapant gratis, au gré du vent, un lambeau de musique, et regardant l'étincelante fournaise intérieure.

C'est toujours chose intéressante que ce reflet de la joie du riche au fond de l'œil du pauvre. Mais ce jour-là, à travers ce peuple vêtu de blouses et d'indienne, j'aperçus un être dont la noblesse faisait un éclatant contraste avec toute la trivialité environnante.

C'était une femme grande, majestueuse, et si noble dans tout son air, que je n'ai pas souvenir d'avoir vu sa pareille dans les collections des aristocratiques beautés du passé. Un parfum de hautaine vertu émanait de toute sa personne. Son visage, triste et amaigri, était en parfaite accordance avec le grand deuil dont elle était revêtue. Elle aussi, comme la plèbe à laquelle elle s'était mêlée et qu'elle ne voyait pas, elle regardait le monde lumineux avec un œil profond, et elle écoutait en hochant doucement la tête.

Singulière vision! «A coup sûr, me dis-je, cette pauvreté-là, si pauvreté il y a, ne doit pas admettre l'économie sordide; un si noble visage m'en répond. Pourquoi donc reste-t-elle volontairement dans un milieu où elle fait une tache si éclatante?»

Mais en passant curieusement auprès d'elle, je crus en deviner la raison. La grande veuve tenait par la main un enfant comme elle vêtu de noir; si modique

que fût le prix d'entrée, ce prix suffisait peut-être pour payer un des besoins du petit être, mieux encore, une superfluité, un jouet.

Et elle sera rentrée à pied, méditant et rêvant, seule, toujours seule; car l'enfant est turbulent, égoïste, sans douceur et sans patience; et il ne peut même pas, comme le pur animal, comme le chien et le chat, servir de confident aux douleurs solitaires.

XIV

LE VIEUX SALTIMBANQUE.

Partout s'étalait, se répandait, s'ébaudissait le peuple en vacances. C'était une de ces solennités sur lesquelles, pendant un long temps, comptent les saltimbanques, les faiseurs de tours, les montreurs d'animaux et les boutiquiers ambulants, pour compenser les mauvais temps de l'année.

En ces jours-là il me semble que le peuple oublie tout, la douleur et le travail ; il devient pareil aux enfants. Pour les petits c'est un jour de congé, c'est l'horreur de l'école renvoyée à vingt-quatre heures. Pour les grands c'est un armistice conclu avec les

puissances malfaisantes de la vie, un répit dans la contention et la lutte universelles.

L'homme du monde lui-même et l'homme occupé de travaux spirituels échappent difficilement à l'influence de ce jubilé populaire. Ils absorbent, sans le vouloir, leur part de cette atmosphère d'insouciance. Pour moi, je ne manque jamais, en vrai Parisien, de passer la revue de toutes les baraques qui se pavanent à ces époques solennelles.

Elles se faisaient, en vérité, une concurrence formidable ; elles piaillaient, beuglaient, hurlaient. C'était un mélange de cris, de détonations de cuivre et d'explosions de fusées. Les queues-rouges et les Jocrisses convulsaient les traits de leurs visages basanés, racornis par le vent, la pluie et le soleil ; ils lançaient, avec l'aplomb des comédiens sûrs de leurs effets, des bons mots et des plaisanteries d'un comique solide et lourd comme celui de Molière. Les Hercules, fiers de l'énormité de leurs membres, sans front et sans crâne, comme les orangs-outangs, se prélassaient majestueusement sous les maillots lavés la veille pour la circonstance. Les danseuses, belles comme des fées ou des princesses, sautaient et cabriolaient sous le feu des lanternes qui remplissaient leurs jupes d'étincelles.

Tout n'était que lumière, poussière, cris, joie, tumulte ; les uns dépensaient, les autres gagnaient, les uns et les autres également joyeux. Les enfants se suspendaient aux jupons de leurs mères pour obtenir quelque bâton de sucre, ou montaient sur les épaules de leurs pères pour mieux voir un escamoteur éblouis-

sant comme un dieu. Et partout circulait, dominant tous les parfums, une odeur de friture qui était comme l'encens de cette fête.

Au bout, à l'extrême bout de la rangée de baraques, comme si, honteux, il s'était exilé lui-même de toutes ces splendeurs, je vis un pauvre saltimbanque, voûté, caduc, décrépit, une ruine d'homme, adossé contre un des poteaux de sa cahute; une cahute plus misérable que celle du sauvage le plus abruti, et dont deux bouts de chandelles, coulants et fumants, éclairaient trop bien encore la détresse.

Partout la joie, le gain, la débauche; partout la certitude du pain pour les lendemains; partout l'explosion frénétique de la vitalité. Ici la misère absolue, la misère affublée, pour comble d'horreur, de haillons comiques, où la nécessité, bien plus que l'art, avait introduit le contraste. Il ne riait pas, le misérable! Il ne pleurait pas, il ne dansait pas, il ne gesticulait pas, il ne criait pas; il ne chantait aucune chanson, ni gaie ni lamentable, il n'implorait pas. Il était muet et immobile. Il avait renoncé, il avait abdiqué. Sa destinée était faite.

Mais quel regard profond, inoubliable, il promenait sur la foule et les lumières, dont le flot mouvant s'arrêtait à quelques pas de sa répulsive misère! Je sentis ma gorge serrée par la main terrible de l'hystérie, et il me sembla que mes regards étaient offusqués par ces larmes rebelles qui ne veulent pas tomber.

Que faire? A quoi bon demander à l'infortuné

quelle curiosité, quelle merveille il avait à montrer dans ces ténèbres puantes, derrière son rideau déchiqueté? En vérité, je n'osais; et, dût la raison de ma timidité vous faire rire, j'avouerai que je craignais de l'humilier. Enfin, je venais de me résoudre à déposer en passant quelque argent sur une de ces planches, espérant qu'il devinerait mon intention, quand un grand reflux de peuple, causé par je ne sais quel trouble, m'entraîna loin de lui.

Et, m'en retournant, obsédé par cette vision, je cherchai à analyser ma soudaine douleur, et je me dis : Je viens de voir l'image du vieil homme de lettres qui a survécu à la génération dont il fut le brillant amuseur; du vieux poëte sans amis, sans famille, sans enfants, dégradé par sa misère et par l'ingratitude publique, et dans la baraque de qui le monde oublieux ne veut plus entrer!

XV

LE GÂTEAU.

Je voyageais. Le paysage au milieu duquel j'étais placé était d'une grandeur et d'une noblesse irrésistibles. Il en passa sans doute en ce moment quelque chose dans mon âme. Mes pensées voltigeaient avec une légèreté égale à celle de l'atmosphère ; les passions vulgaires, telles que la haine et l'amour profane, m'apparaissaient maintenant aussi éloignées que les nuées qui défilaient au fond des abîmes sous mes pieds ; mon âme me semblait aussi vaste et aussi pure que la coupole du ciel dont j'étais enveloppé ; le souvenir des choses terrestres n'arrivait à mon cœur

qu'affaibli et diminué, comme le son de la clochette des bestiaux imperceptibles qui paissaient loin, bien loin, sur le versant d'une autre montagne. Sur le petit lac immobile, noir de son immense profondeur, passait quelquefois l'ombre d'un nuage, comme le reflet du manteau d'un géant aérien volant à travers le ciel. Et je me souviens que cette sensation solennelle et rare, causée par un grand mouvement parfaitement silencieux, me remplissait d'une joie mêlée de peur. Bref, je me sentais, grâce à l'enthousiasmante beauté dont j'étais environné, en parfaite paix avec moi-même et avec l'univers; je crois même que, dans ma parfaite béatitude et dans mon total oubli de tout le mal terrestre, j'en étais venu à ne plus trouver si ridicules les journaux qui prétendent que l'homme est né bon; — quand la matière incurable renouvelant ses exigences, je songeai à réparer la fatigue et à soulager l'appétit causés par une si longue ascension. Je tirai de ma poche un gros morceau de pain, une tasse de cuir et un flacon d'un certain élixir que les pharmaciens vendaient dans ce temps-là aux touristes pour le mêler dans l'occasion avec de l'eau de neige.

Je découpais tranquillement mon pain, quand un bruit très-léger me fit lever les yeux. Devant moi se tenait un petit être déguenillé, noir, ébouriffé, dont les yeux creux, farouches et comme suppliants, dévoraient le morceau de pain. Et je l'entendis soupirer, d'une voix basse et rauque, le mot : *gâteau !* Je ne pus m'empêcher de rire en entendant l'appellation dont il voulait bien honorer mon pain presque blanc, et

j'en coupai pour lui une belle tranche que je lui offris. Lentement il se rapprocha, ne quittant pas des yeux l'objet de sa convoitise; puis, happant le morceau avec sa main, se recula vivement, comme s'il eût craint que mon offre ne fût pas sincère ou que je m'en repentisse déjà.

Mais au même instant il fut culbuté par un autre petit sauvage, sorti je ne sais d'où, et si parfaitement semblable au premier qu'on aurait pu le prendre pour son frère jumeau. Ensemble ils roulèrent sur le sol, se disputant la précieuse proie, aucun n'en voulant sans doute sacrifier la moitié pour son frère. Le premier, exaspéré, empoigna le second par les cheveux; celui-ci lui saisit l'oreille avec les dents, et en cracha un petit morceau sanglant avec un superbe juron patois. Le légitime propriétaire du gâteau essaya d'enfoncer ses petites griffes dans les yeux de l'usurpateur; à son tour celui-ci appliqua toutes ses forces à étrangler son adversaire d'une main, pendant que de l'autre il tâchait de glisser dans sa poche le prix du combat. Mais, ravivé par le désespoir, le vaincu se redressa et fit rouler le vainqueur par terre d'un coup de tête dans l'estomac. A quoi bon décrire une lutte hideuse qui dura en vérité plus longtemps que leurs forces enfantines ne semblaient le promettre? Le gâteau voyageait de main en main et changeait de poche à chaque instant; mais, hélas! il changeait aussi de volume; et lorsque enfin, exténués, haletants, sanglants, ils s'arrêtèrent par impossibilité de continuer, il n'y avait plus, à vrai dire, aucun sujet de bataille; le morceau

de pain avait disparu, et il était éparpillé en miettes semblables aux grains de sable auxquels il était mêlé.

Ce spectacle m'avait embrumé le paysage, et la joie calme où s'ébaudissait mon âme, avant d'avoir vu ces petits hommes, avait totalement disparu; j'en restai triste assez longtemps, me répétant sans cesse : « Il y a donc un pays superbe où le pain s'appelle du *gâteau*, friandise si rare qu'elle suffit pour engendrer une guerre parfaitement fratricide ! »

XVI

L'HORLOGE.

Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chats.

Un jour un missionnaire, se promenant dans la banlieue de Nankin, s'aperçut qu'il avait oublié sa montre, et demanda à un petit garçon quelle heure il était.

Le gamin du céleste Empire hésita d'abord; puis, se ravisant, il répondit : « Je vais vous le dire ». Peu d'instants après, il reparut, tenant dans ses bras un fort gros chat, et le regardant, comme on dit, dans le blanc des yeux, il affirma sans hésiter : « Il n'est pas encore tout à fait midi. » Ce qui était vrai.

Pour moi, si je me penche vers la belle Féline, la si

bien nommée, qui est à la fois l'honneur de son sexe, l'orgueil de mon cœur et le parfum de mon esprit, que ce soit la nuit, que ce soit le jour, dans la pleine lumière ou dans l'ombre opaque, au fond de ses yeux adorables je vois toujours l'heure distinctement, toujours la même, une heure vaste, solennelle, grande comme l'espace, sans divisions de minutes ni de secondes, — une heure immobile qui n'est pas marquée sur les horloges, et cependant légère comme un soupir, rapide comme un coup d'œil.

Et si quelque importun venait me déranger pendant que mon regard repose sur ce délicieux cadran, si quelque Génie malhonnête et intolérant, quelque Démon du contre-temps venait me dire : « Que regardes-tu là avec tant de soin ? Que cherches-tu dans les yeux de cet être ? Y vois-tu l'heure, mortel prodigue et fainéant ? » je répondrais sans hésiter : « Oui, je vois l'heure ; il est l'Éternité ! »

N'est-ce pas, madame, que voici un madrigal vraiment méritoire, et aussi emphatique que vous-même ? En vérité, j'ai eu tant de plaisir à broder cette prétentieuse galanterie, que je ne vous demanderai rien en échange.

XVII

UN HÉMISPHÈRE
DANS UNE CHEVELURE.

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

Si tu pouvais savoir tout ce que je vois! tout ce que je sens! tout ce que j'entends dans tes cheveux! Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.

Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures; ils contiennent de grandes

mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes, découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélasse l'éternelle chaleur.

Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes rafraîchissantes.

Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical; sur les rivages duvetés de ta chevelure, je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco.

Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.

XVIII

L'INVITATION AU VOYAGE.

Il est un pays superbe, un pays de Cocagne, dit-on, que je rêve de visiter avec une vieille amie. Pays singulier, noyé dans les brumes de notre Nord, et qu'on pourrait appeler l'Orient de l'Occident, la Chine de l'Europe, tant la chaude et capricieuse fantaisie s'y est donné carrière, tant elle l'a patiemment et opiniâtrement illustré de ses savantes et délicates végétations.

Un vrai pays de Cocagne, où tout est beau, riche, tranquille, honnête; où le luxe a plaisir à se mirer dans l'ordre; où la vie est grasse et douce à respirer;

d'où le désordre, la turbulence et l'imprévu sont exclus; où le bonheur est marié au silence; où la cuisine elle-même est poétique, grasse et excitante à la fois; où tout vous ressemble, mon cher ange.

Tu connais cette maladie fiévreuse qui s'empare de nous dans les froides misères, cette nostalgie du pays qu'on ignore, cette angoisse de la curiosité? Il est une contrée qui te ressemble, où tout est beau, riche, tranquille et honnête, où la fantaisie a bâti et décoré une Chine occidentale, où la vie est douce à respirer, où le bonheur est marié au silence. C'est là qu'il faut aller vivre, c'est là qu'il faut aller mourir!

Oui, c'est là qu'il faut aller respirer, rêver et allonger les heures par l'infini des sensations. Un musicien a écrit l'*Invitation à la valse;* quel est celui qui composera l'*Invitation au voyage,* qu'on puisse offrir à la femme aimée, à la sœur d'élection?

Oui, c'est dans cette atmosphère qu'il ferait bon vivre, — là-bas, où les heures plus lentes contiennent plus de pensées, où les horloges sonnent le bonheur avec une plus profonde et plus significative solennité.

Sur des panneaux luisants, ou sur des cuirs dorés et d'une richesse sombre, vivent discrètement des peintures béates, calmes et profondes, comme les âmes des artistes qui les créèrent. Les soleils couchants, qui colorent si richement la salle à manger ou le salon, sont tamisés par de belles étoffes ou par ces hautes fenêtres ouvragées que le plomb divise en nombreux compartiments. Les meubles sont vastes, curieux, bizarres, armés de serrures et de secrets

comme des âmes raffinées. Les miroirs, les métaux, les étoffes, l'orfévrerie et la faïence y jouent pour les yeux une symphonie muette et mystérieuse; et de toutes choses, de tous les coins, des fissures des tiroirs et des plis des étoffes s'échappe un parfum singulier, un *revenez-y* de Sumatra, qui est comme l'âme de l'appartement.

Un vrai pays de Cocagne, te dis-je, où tout est riche, propre et luisant, comme une belle conscience, comme une magnifique batterie de cuisine, comme une splendide orfévrerie, comme une bijouterie bariolée! Les trésors du monde y affluent, comme dans la maison d'un homme laborieux et qui a bien mérité du monde entier. Pays singulier, supérieur aux autres, comme l'art l'est à la Nature, où celle-ci est réformée par le rêve, où elle est corrigée, embellie, refondue.

Qu'ils cherchent, qu'ils cherchent encore, qu'ils reculent sans cesse les limites de leur bonheur, ces alchimistes de l'horticulture! Qu'ils proposent des prix de soixante et de cent mille florins pour qui résoudra leurs ambitieux problèmes! Moi, j'ai trouvé ma *tulipe noire* et mon *dahlia bleu!*

Fleur incomparable, tulipe retrouvée, allégorique dahlia, c'est là, n'est-ce pas, dans ce beau pays si calme et si rêveur, qu'il faudrait aller vivre et fleurir? Ne serais-tu pas encadrée dans ton analogie, et ne pourrais-tu pas te mirer, pour parler comme les mystiques, dans ta propre *correspondance?*

Des rêves! toujours des rêves! et plus l'âme est ambitieuse et délicate, plus les rêves l'éloignent du

possible. Chaque homme porte en lui sa dose d'opium naturel, incessamment sécrétée et renouvelée, et, de la naissance à la mort, combien comptons-nous d'heures remplies par la jouissance positive, par l'action réussie et décidée? Vivrons-nous jamais, passerons-nous jamais dans ce tableau qu'a peint mon esprit, ce tableau qui te ressemble?

Ces trésors, ces meubles, ce luxe, cet ordre, ces parfums, ces fleurs miraculeuses, c'est toi. C'est encore toi, ces grands fleuves et ces canaux tranquilles. Ces énormes navires qu'ils charrient, tout chargés de richesses, et d'où montent les chants monotones de la manœuvre, ce sont mes pensées qui dorment ou qui roulent sur ton sein. Tu les conduis doucement vers la mer qui est l'Infini, tout en réfléchissant les profondeurs du ciel dans la limpidité de ta belle âme; — et quand, fatigués par la houle et gorgés des produits de l'Orient, ils rentrent au port natal, ce sont encore mes pensées enrichies qui reviennent de l'infini vers toi.

XIX

LE JOUJOU DU PAUVRE.

Je veux donner l'idée d'un divertissement innocent. Il y a si peu d'amusements qui ne soient pas coupables!

Quand vous sortirez le matin avec l'intention décidée de flâner sur les grandes routes, remplissez vos poches de petites inventions à un sol, — telles que le polichinelle plat, mû par un seul fil, les forgerons qui battent l'enclume, le cavalier et son cheval dont la queue est un sifflet, — et le long des cabarets, au pied des arbres, faites-en hommage aux enfants inconnus et pauvres que vous rencontrerez. Vous verrez

leurs yeux s'agrandir démesurément. D'abord ils n'oseront pas prendre; ils douteront de leur bonheur. Puis leurs mains agripperont vivement le cadeau, et ils s'enfuiront comme font les chats qui vont manger loin de vous le morceau que vous leur avez donné, ayant appris à se défier de l'homme.

Sur une route, derrière la grille d'un vaste jardin, au bout duquel apparaissait la blancheur d'un joli château frappé par le soleil, se tenait un enfant beau et frais, habillé de ces vêtements de campagne si pleins de coquetterie.

Le luxe, l'insouciance et le spectacle habituel de la richesse, rendent ces enfants-là si jolis, qu'on les croirait faits d'une autre pâte que les enfants de la médiocrité ou de la pauvreté.

A côté de lui, gisait sur l'herbe un joujou splendide, aussi frais que son maître, verni, doré, vêtu d'une robe pourpre, et couvert de plumets et de verroteries. Mais l'enfant ne s'occupait pas de son joujou préféré, et voici ce qu'il regardait :

De l'autre côté de la grille, sur la route, entre les chardons et les orties, il y avait un autre enfant, sale, chétif, fuligineux, un de ces marmots-parias dont un œil impartial découvrirait la beauté, si, comme l'œil du connaisseur devine une peinture idéale sous un vernis de carrossier, il le nettoyait de la répugnante patine de la misère.

A travers ces barreaux symboliques séparant deux mondes, la grande route et le château, l'enfant pauvre montrait à l'enfant riche son propre joujou, que celui-

ci examinait avidement comme un objet rare et inconnu. Or, ce joujou, que le petit souillon agaçait, agitait et secouait dans une boîte grillée, c'était un rat vivant! Les parents, par économie sans doute, avaient tiré le joujou de la vie elle-même.

Et les deux enfants se riaient l'un à l'autre fraternellement, avec des dents d'une *égale* blancheur.

XX

LES DONS DES FÉES.

C'était grande assemblée des Fées, pour procéder à la répartition des dons parmi tous les nouveau-nés, arrivés à la vie depuis vingt-quatre heures.

Toutes ces antiques et capricieuses Sœurs du Destin, toutes ces Mères bizarres de la joie et de la douleur, étaient fort diverses : les unes avaient l'air sombre et rechigné, les autres, un air folâtre et malin; les unes, jeunes, qui avaient toujours été jeunes; les autres, vieilles, qui avaient toujours été vieilles.

Tous les pères qui ont foi dans les Fées étaient venus, chacun apportant son nouveau-né dans ses bras.

Les Dons, les Facultés, les bons Hasards, les Circonstances invincibles, étaient accumulés à côté du tribunal, comme les prix sur l'estrade, dans une distribution de prix. Ce qu'il y avait ici de particulier, c'est que les Dons n'étaient pas la récompense d'un effort, mais tout au contraire une grâce accordée à celui qui n'avait pas encore vécu, une grâce pouvant déterminer sa destinée et devenir aussi bien la source de son malheur que de son bonheur.

Les pauvres Fées étaient très-affairées; car la foule des solliciteurs était grande, et le monde intermédiaire, placé entre l'homme et Dieu, est soumis comme nous à la terrible loi du Temps et de son infinie postérité, les Jours, les Heures, les Minutes, les Secondes.

En vérité, elles étaient aussi ahuries que des ministres un jour d'audience, ou des employés du Mont-de-Piété quand une fête nationale autorise les dégagements gratuits. Je crois même qu'elles regardaient de temps à autre l'aiguille de l'horloge avec autant d'impatience que des juges humains qui, siégeant depuis le matin, ne peuvent s'empêcher de rêver au dîner, à la famille et à leurs chères pantoufles. Si, dans la justice surnaturelle, il y a un peu de précipitation et de hasard, ne nous étonnons pas qu'il en soit de même quelquefois dans la justice humaine. Nous serions nous-mêmes, en ce cas, des juges injustes.

Aussi furent commises ce jour-là quelques bourdes qu'on pourrait considérer comme bizarres, si la prudence, plutôt que le caprice, était le caractère distinctif, éternel des Fées.

Ainsi la puissance d'attirer magnétiquement la fortune fut adjugée à l'héritier unique d'une famille très-riche, qui, n'étant doué d'aucun sens de charité, non plus que d'aucune convoitise pour les biens les plus visibles de la vie, devait se trouver plus tard prodigieusement embarrassé de ses millions.

Ainsi furent donnés l'amour du Beau et la Puissance poétique au fils d'un sombre gueux, carrier de son état, qui ne pouvait, en aucune façon, aider les facultés, ni soulager les besoins de sa déplorable progéniture.

J'ai oublié de vous dire que la distribution, en ces cas solennels, est sans appel, et qu'aucun don ne peut être refusé.

Toutes les Fées se levaient, croyant leur corvée accomplie; car il ne restait plus aucun cadeau, aucune largesse à jeter à tout ce fretin humain, quand un brave homme, un pauvre petit commerçant, je crois, se leva, et empoignant par sa robe de vapeurs multicolores la Fée qui était le plus à sa portée, s'écria :

« Eh! madame! vous nous oubliez! il y a encore mon petit! Je ne veux pas être venu pour rien. »

La Fée pouvait être embarrassée; car il ne restait plus *rien*. Cependant elle se souvint à temps d'une loi bien connue, quoique rarement appliquée, dans le monde surnaturel, habité par ces déités impalpables, amies de l'homme, et souvent contraintes de s'adapter à ses passions, telles que les Fées, les Gnomes, les Salamandres, les Sylphides, les Sylphes, les Nixes, les Ondins et les Ondines, — je veux parler de la loi qui

concède aux Fées, dans un cas semblable à celui-ci, c'est-à-dire le cas d'épuisement des lots, la faculté d'en donner encore un, supplémentaire et exceptionnel, pourvu toutefois qu'elle ait l'imagination suffisante pour le créer immédiatement.

Donc la bonne Fée répondit, avec un aplomb digne de son rang : « Je donne à ton fils... je lui donne... le *Don de plaire!* »

« Mais plaire comment ? plaire...? plaire pourquoi ? » demanda opiniâtrément le petit boutiquier, qui était sans doute un de ces raisonneurs si communs, incapables de s'élever jusqu'à la logique de l'Absurde.

« Parce que! parce que! » répliqua la Fée courroucée, en lui tournant le dos ; et rejoignant le cortége de ses compagnes, elle leur disait : « Comment trouvez-vous ce petit Français vaniteux, qui veut tout comprendre, et qui ayant obtenu pour son fils le meilleur des lots, ose encore interroger et discuter l'indiscutable ? »

XXI

LES TENTATIONS

OU ÉROS, PLUTUS ET LA GLOIRE.

Deux superbes Satans et une Diablesse, non moins extraordinaire, ont la nuit dernière monté l'escalier mystérieux par où l'Enfer donne assaut à la faiblesse de l'homme qui dort, et communique en secret avec lui. Et ils sont venus se poser glorieusement devant moi, debout comme sur une estrade. Une splendeur sulfureuse émanait de ces trois personnages, qui se détachaient ainsi du fond opaque de la nuit. Ils avaient l'air si fier et si plein de domination, que je les pris d'abord tous les trois pour de vrais Dieux.

Le visage du premier Satan était d'un sexe ambigu,

et il y avait aussi, dans les lignes de son corps, la mollesse des anciens Bacchus. Ses beaux yeux languissants, d'une couleur ténébreuse et indécise, ressemblaient à des violettes chargées encore des lourds pleurs de l'orage, et ses lèvres entr'ouvertes à des cassolettes chaudes, d'où s'exhalait la bonne odeur d'une parfumerie; et à chaque fois qu'il soupirait, des insectes musqués s'illuminaient, en voletant, aux ardeurs de son souffle.

Autour de sa tunique de pourpre était roulé, en manière de ceinture, un serpent chatoyant qui, la tête relevée, tournait langoureusement vers lui ses yeux de braise. A cette ceinture vivante étaient suspendus, alternant avec des fioles pleines de liqueurs sinistres, de brillants couteaux et des instruments de chirurgie. Dans sa main droite il tenait une autre fiole dont le contenu était d'un rouge lumineux, et qui portait pour étiquette ces mots bizarres : « Buvez, ceci est mon sang, un parfait cordial »; dans la gauche, un violon qui lui servait sans doute à chanter ses plaisirs et ses douleurs, et à répandre la contagion de sa folie dans les nuits de sabbat.

A ses chevilles délicates traînaient quelques anneaux d'une chaîne d'or rompue, et quand la gêne qui en résultait le forçait à baisser les yeux vers la terre, il contemplait vaniteusement les ongles de ses pieds, brillants et polis comme des pierres bien travaillées.

Il me regarda avec ses yeux inconsolablement navrés, d'où s'écoulait une insidieuse ivresse, et il me dit d'une voix chantante : « Si tu veux, si tu veux, je

te ferai le seigneur des âmes, et tu seras le maître de la matière vivante, plus encore que le sculpteur peut l'être de l'argile ; et tu connaîtras le plaisir, sans cesse renaissant, de sortir de toi-même pour t'oublier dans autrui, et d'attirer les autres âmes jusqu'à les confondre avec la tienne. »

Et je lui répondis : « Grand merci ! je n'ai que faire de cette pacotille d'êtres qui, sans doute, ne valent pas mieux que mon pauvre moi. Bien que j'aie quelque honte à me souvenir, je ne veux rien oublier ; et quand même je ne te connaîtrais pas, vieux monstre, ta mystérieuse coutellerie, tes fioles équivoques, les chaînes dont tes pieds sont empêtrés, sont des symboles qui expliquent assez clairement les inconvénients de ton amitié. Garde tes présents. »

Le second Satan n'avait ni cet air à la fois tragique et souriant, ni ces belles manières insinuantes, ni cette beauté délicate et parfumée. C'était un homme vaste, à gros visage sans yeux, dont la lourde bedaine surplombait les cuisses, et dont toute la peau était dorée et illustrée, comme d'un tatouage, d'une foule de petites figures mouvantes représentant les formes nombreuses de la misère universelle. Il y avait de petits hommes efflanqués qui se suspendaient volontairement à un clou ; il y avait de petits gnomes difformes, maigres, dont les yeux suppliants réclamaient l'aumône mieux encore que leurs mains tremblantes ; et puis de vieilles mères portant des avortons accrochés à leurs mamelles exténuées. Il y en avait encore bien d'autres.

Le gros Satan tapait avec son poing sur son immense ventre, d'où sortait alors un long et retentissant cliquetis de métal, qui se terminait en un vague gémissement fait de nombreuses voix humaines. Et il riait, en montrant impudemment ses dents gâtées, d'un énorme rire imbécile, comme certains hommes de tous les pays quand ils ont trop bien dîné.

Et celui-là me dit : « Je puis te donner ce qui obtient tout, ce qui vaut tout, ce qui remplace tout ! » Et il tapa sur son ventre monstrueux, dont l'écho sonore fit le commentaire de sa grossière parole.

Je me détournai avec dégoût, et je répondis : « Je n'ai besoin, pour ma jouissance, de la misère de personne ; et je ne veux pas d'une richesse attristée, comme un papier de tenture, de tous les malheurs représentés sur ta peau. »

Quant à la Diablesse, je mentirais si je n'avouais pas qu'à première vue je lui trouvai un bizarre charme. Pour définir ce charme, je ne saurais le comparer à rien de mieux qu'à celui des très-belles femmes sur le retour, qui cependant ne vieillissent plus, et dont la beauté garde la magie pénétrante des ruines. Elle avait l'air à la fois impérieux et dégingandé, et ses yeux, quoique battus, contenaient une force fascinatrice. Ce qui me frappa le plus, ce fut le mystère de sa voix, dans laquelle je retrouvais le souvenir des *contralti* les plus délicieux et aussi un peu de l'enrouement des gosiers incessamment lavés par l'eau-de-vie.

« Veux-tu connaître ma puissance ? » dit la fausse déesse avec sa voix charmante et paradoxale. « Ecoute. »

Et elle emboucha alors une gigantesque trompette, enrubannée, comme un mirliton, des titres de tous les journaux de l'univers, et à travers cette trompette elle cria mon nom, qui roula ainsi à travers l'espace avec le bruit de cent mille tonnerres, et me revint répercuté par l'écho de la plus lointaine planète.

« Diable! fis-je, à moitié subjugué, voilà qui est précieux! » Mais en examinant plus attentivement la séduisante virago, il me sembla vaguement que je la reconnaissais pour l'avoir vue trinquant avec quelques drôles de ma connaissance; et le son rauque du cuivre apporta à mes oreilles je ne sais quel souvenir d'une trompette prostituée.

Aussi je répondis, avec tout mon dédain : « Va-t'en! Je ne suis pas fait pour épouser la maîtresse de certains que je ne veux pas nommer. »

Certes, d'une si courageuse abnégation j'avais le droit d'être fier. Mais malheureusement je me réveillai, et toute ma force m'abandonna. « En vérité, me dis-je, il fallait que je fusse bien lourdement assoupi pour montrer de tels scrupules. Ah! s'ils pouvaient revenir pendant que je suis éveillé, je ne ferais pas tant le délicat! »

Et je les invoquai à haute voix, les suppliant de me pardonner, leur offrant de me déshonorer aussi souvent qu'il le faudrait pour mériter leurs faveurs; mais je les avais sans doute fortement offensés, car ils ne sont jamais revenus.

XXII

LE CRÉPUSCULE DU SOIR.

Le jour tombe. Un grand apaisement se fait dans les pauvres esprits fatigués du labeur de la journée; et leurs pensées prennent maintenant les couleurs tendres et indécises du crépuscule.

Cependant du haut de la montagne arrive à mon balcon, à travers les nues transparentes du soir, un grand hurlement, composé d'une foule de cris discordants, que l'espace transforme en une lugubre harmonie, comme celle de la marée qui monte ou d'une tempête qui s'éveille.

Quels sont les infortunés que le soir ne calme pas,

et qui prennent, comme les hiboux, la venue de la nuit pour un signal de sabbat? Cette sinistre ululation nous arrive du noir hospice perché sur la montagne; et, le soir, en fumant et en contemplant le repos de l'immense vallée, hérissée de maisons dont chaque fenêtre dit : « C'est ici la paix maintenant; c'est ici la joie de la famille! » je puis, quand le vent souffle de là-haut, bercer ma pensée étonnée à cette imitation des harmonies de l'enfer.

Le crépuscule excite les fous. — Je me souviens que j'ai eu deux amis que le crépuscule rendait tout malades. L'un méconnaissait alors tous les rapports d'amitié et de politesse, et maltraitait, comme un sauvage, le premier venu. Je l'ai vu jeter à la tête d'un maître d'hôtel un excellent poulet, dans lequel il croyait voir je ne sais quel insultant hiéroglyphe. Le soir, précurseur des voluptés profondes, lui gâtait les choses les plus succulentes.

L'autre, un ambitieux blessé, devenait, à mesure que le jour baissait, plus aigre, plus sombre, plus taquin. Indulgent et sociable encore pendant la journée, il était impitoyable le soir; et ce n'était pas seulement sur autrui, mais aussi sur lui-même, que s'exerçait rageusement sa manie crépusculeuse.

Le premier est mort fou, incapable de reconnaître sa femme et son enfant; le second porte en lui l'inquiétude d'un malaise perpétuel, et fût-il gratifié de tous les honneurs que peuvent conférer les républiques et les princes, je crois que le crépuscule allumerait encore en lui la brûlante envie de distinctions

imaginaires. La nuit, qui mettait ses ténèbres dans leur esprit, fait la lumière dans le mien; et, bien qu'il ne soit pas rare de voir la même cause engendrer deux effets contraires, j'en suis toujours comme intrigué et alarmé.

O nuit! ô rafraîchissantes ténèbres! vous êtes pour moi le signal d'une fête intérieure, vous êtes la délivrance d'une angoisse! Dans la solitude des plaines, dans les labyrinthes pierreux d'une capitale, scintillement des étoiles, explosion des lanternes, vous êtes le feu d'artifice de la déesse Liberté!

Crépuscule, comme vous êtes doux et tendre! Les lueurs roses qui traînent encore à l'horizon comme l'agonie du jour sous l'oppression victorieuse de sa nuit, les feux des candélabres qui font des taches d'un rouge opaque sur les dernières gloires du couchant, les lourdes draperies qu'une main invisible attire des profondeurs de l'Orient, imitent tous les sentiments compliqués qui luttent dans le cœur de l'homme aux heures solennelles de la vie.

On dirait encore une de ces robes étranges de danseuses, où une gaze transparente et sombre laisse entrevoir les splendeurs amorties d'une jupe éclatante, comme sous le noir présent transperce le délicieux passé; et les étoiles vacillantes d'or et d'argent, dont elle est semée, représentent ces feux de la fantaisie qui ne s'allument bien que sous le deuil profond de la Nuit.

XXIII

LA SOLITUDE.

Un gazetier philanthrope me dit que la solitude est mauvaise pour l'homme; et à l'appui de sa thèse, il cite, comme tous les incrédules, des paroles des Pères de l'Église.

Je sais que le Démon fréquente volontiers les lieux arides, et que l'Esprit de meurtre et de lubricité s'enflamme merveilleusement dans les solitudes. Mais il serait possible que cette solitude ne fût dangereuse que pour l'âme oisive et divagante qui la peuple de ses passions et de ses chimères.

Il est certain qu'un bavard, dont le suprême plaisir

consiste à parler du haut d'une chaire ou d'une tribune, risquerait fort de devenir fou furieux dans l'île de Robinson. Je n'exige pas de mon gazetier les courageuses vertus de Crusoé, mais je demande qu'il ne décrète pas d'accusation les amoureux de la solitude et du mystère.

Il y a dans nos races jacassières des individus qui accepteraient avec moins de répugnance le supplice suprême, s'il leur était permis de faire du haut de l'échafaud une copieuse harangue, sans craindre que les tambours de Santerre ne leur coupassent intempestivement la parole.

Je ne les plains pas, parce que je devine que leurs effusions oratoires leur procurent des voluptés égales à celles que d'autres tirent du silence et du recueillement; mais je les méprise.

Je désire surtout que mon maudit gazetier me laisse m'amuser à ma guise. « Vous n'éprouvez donc jamais, — me dit-il, avec un ton de nez très-apostolique, — le besoin de partager vos jouissances? » Voyez-vous le subtile envieux! Il sait que je dédaigne les siennes, et il vient s'insinuer dans les miennes, le hideux trouble-fête!

« Ce grand malheur de ne pouvoir être seul!... » dit quelque part La Bruyère, comme pour faire honte à tous ceux qui courent s'oublier dans la foule, craignant sans doute de ne pouvoir se supporter eux-mêmes.

« Presque tous nos malheurs nous viennent de n'avoir pas su rester dans notre chambre », dit un

autre sage, Pascal, je crois, rappelant ainsi dans la cellule du recueillement tous ces affolés qui cherchent le bonheur dans le mouvement et dans une prostitution que je pourrais appeler *fraternitaire*, si je voulais parler la belle langue de mon siècle.

XXIV

LES PROJETS.

Il se disait, en se promenant dans un grand parc solitaire : « Comme elle serait belle dans un costume de cour, compliqué et fastueux, descendant, à travers l'atmosphère d'un beau soir, les degrés de marbre d'un palais, en face des grandes pelouses et des bassins ! Car elle a naturellement l'air d'une princesse. »

En passant plus tard dans une rue, il s'arrêta devant une boutique de gravures, et, trouvant dans un carton une estampe représentant un paysage tropical, il se dit : « Non ! ce n'est pas dans un palais que je voudrais posséder sa chère vie. Nous n'y serions pas

chez nous. D'ailleurs ces murs criblés d'or ne laisseraient pas une place pour accrocher son image; dans ces solennelles galeries, il n'y a pas un coin pour l'intimité. Décidément, c'est *là* qu'il faudrait demeurer pour cultiver le rêve de ma vie. »

Et, tout en analysant des yeux les détails de la gravure, il continuait mentalement : « Au bord de la mer, une belle case en bois, enveloppée de tous ces arbres bizarres et luisants dont j'ai oublié les noms..., dans l'atmosphère, une odeur enivrante, indéfinissable..., dans la case un puissant parfum de rose et de musc..., plus loin, derrière notre petit domaine, des bouts de mâts balancés par la houle..., autour de nous, au delà de la chambre éclairée d'une lumière rose tamisée par les stores, décorée de nattes fraîches et de fleurs capiteuses, avec de rares siéges d'un rococo portugais, d'un bois lourd et ténébreux (où elle reposerait si calme, si bien éventée, fumant le tabac légèrement opiacé !), au delà de la varangue, le tapage des oiseaux ivres de lumières, et le jacassement des petites négresses..., et, la nuit, pour servir d'accompagnement à mes songes, le chant plaintif des arbres à musique, des mélancoliques filaos ! Oui, en vérité, c'est bien *là* le décor que le cherchais. Qu'ai-je à faire de palais ? »

Et plus loin, comme il suivait une grande avenue, il aperçut une auberge proprette, où d'une fenêtre égayée par des rideaux d'indienne bariolée se penchaient deux têtes rieuses. Et tout de suite : « Il faut, — se dit-il, — que ma pensée soit une grande vaga-

bonde pour aller chercher si loin ce qui est si près de moi. Le plaisir et le bonheur sont dans la première auberge venue, dans l'auberge du hasard, si féconde en voluptés. Un grand feu, des faïences voyantes, un souper passable, un vin rude, et un lit très-large avec des draps un peu âpres, mais frais; quoi de mieux? »

Et en rentrant seul chez lui, à cette heure où les conseils de la Sagesse ne sont plus étouffés par les bourdonnements de la vie extérieure, il se dit : « J'ai eu aujourd'hui, en rêve, trois domiciles où j'ai trouvé un égal plaisir. Pourquoi contraindre mon corps à changer de place, puisque mon âme voyage si lestement? Et à quoi bon exécuter des projets, puisque le projet est en lui-même une jouissance suffisante? »

XXV

LA BELLE DOROTHÉE.

Le soleil accable la ville de sa lumière droite et terrible; le sable est éblouissant et la mer miroite. Le monde stupéfié s'affaisse lâchement et fait la sieste, une sieste qui est une espèce de mort savoureuse où le dormeur, à demi éveillé, goûte les voluptés de son anéantissement.

Cependant Dorothée, forte et fière comme le soleil, s'avance dans la rue déserte, seule vivante à cette heure sous l'immense azur, et faisant sur la lumière une tache éclatante et noire.

Elle s'avance, balançant mollement son torse si

mince sur ses hanches si larges. Sa robe de soie collante, d'un ton clair et rose, tranche vivement sur les ténèbres de sa peau et moule exactement sa taille longue, son dos creux et sa gorge pointue.

Son ombrelle rouge, tamisant la lumière, projette sur son visage sombre le fard sanglant de ses reflets.

Le poids de son énorme chevelure presque bleue tire en arrière sa tête délicate et lui donne un air triomphant et paresseux. De lourdes pendeloques gazouillent secrètement à ses mignonnes oreilles.

De temps en temps la brise de mer soulève par le coin sa jupe flottante et montre sa jambe luisante et superbe; et son pied, pareil aux pieds des déesses de marbre que l'Europe enferme dans ses musées, imprime fidèlement sa forme sur le sable fin. Car Dorothée est si prodigieusement coquette, que le plaisir d'être admirée l'emporte chez elle sur l'orgueil de l'affranchie, et, bien qu'elle soit libre, elle marche sans souliers.

Elle s'avance ainsi, harmonieusement, heureuse de vivre et souriant d'un blanc sourire, comme si elle apercevait au loin dans l'espace un miroir reflétant sa démarche et sa beauté.

A l'heure où les chiens eux-mêmes gémissent de douleur sous le soleil qui les mord, quel puissant motif fait donc aller ainsi la paresseuse Dorothée, belle et froide comme le bronze?

Pourquoi a-t-elle quitté sa petite case si coquettement arrangée, dont les fleurs et les nattes font à si peu de frais un parfait boudoir; où elle prend tant de

plaisir à se peigner, à fumer, à se faire éventer ou à se regarder dans le miroir de ses grands éventails de plumes, pendant que la mer, qui bat la plage à cent pas de là, fait à ses rêveries indécises un puissant et monotone accompagnement, et que la marmite de fer, où cuit un ragoût de crabes au riz et au safran, lui envoie, du fond de la cour, ses parfums excitants?

Peut-être a-t-elle un rendez-vous avec quelque jeune officier qui, sur des plages lointaines, a entendu parler par ses camarades de la célèbre Dorothée. Infailliblement elle le priera, la simple créature, de lui décrire le bal de l'Opéra, et lui demandera si on peut y aller pieds nus, comme aux danses du dimanche, où les vieilles Cafrines elles-mêmes deviennent ivres et furieuses de joie; et puis encore si les belles dames de Paris sont toutes plus belles qu'elle.

Dorothée est admirée et choyée de tous, et elle serait parfaitement heureuse si elle n'était obligée d'entasser piastre sur piastre pour racheter sa petite sœur qui a bien onze ans, et qui est déjà mûre, et si belle! Elle réussira sans doute, la bonne Dorothée; le maître de l'enfant est si avare, trop avare pour comprendre une autre beauté que celle des écus!

XXVI

LES YEUX DES PAUVRES.

Ah! vous voulez savoir pourquoi je vous hais aujourd'hui. Il vous sera sans doute moins facile de le comprendre qu'à moi de vous l'expliquer; car vous êtes, je crois, le plus bel exemple d'imperméabilité féminine qui se puisse rencontrer.

Nous avions passé ensemble une longue journée qui m'avait paru courte. Nous nous étions bien promis que toutes nos pensées nous seraient communes à l'un et à l'autre, et que nos deux âmes désormais n'en feraient plus qu'une; — un rêve qui n'a rien d'original, après tout, si ce n'est que, rêvé par tous les hommes, il n'a été réalisé par aucun.

Le soir, un peu fatiguée, vous voulûtes vous asseoir devant un café neuf qui formait le coin d'un boulevard neuf, encore tout plein de gravois et montrant déjà glorieusement ses splendeurs inachevées. Le café étincelait. Le gaz lui-même y déployait toute l'ardeur d'un début, et éclairait de toutes ses forces les murs aveuglants de blancheur, les nappes éblouissantes des miroirs, les ors des baguettes et des corniches, les pages aux joues rebondies traînés par les chiens en laisse, les dames riant au faucon perché sur leur poing, les nymphes et les déesses portant sur leur tête des fruits, des pâtés et du gibier, les Hébés et les Ganymèdes présentant à bras tendu la petite amphore à bavaroises ou l'obélisque bicolore des glaces panachées; toute l'histoire et toute la mythologie mises au service de la goinfrerie.

Droit devant nous, sur la chaussée, était planté un brave homme d'une quarantaine d'années, au visage fatigué, à la barbe grisonnante, tenant d'une main un petit garçon et portant sur l'autre bras un petit être trop faible pour marcher. Il remplissait l'office de bonne et faisait prendre à ses enfants l'air du soir. Tous en guenilles. Ces trois visages étaient extraordinairement sérieux, et ces six yeux contemplaient fixement le café nouveau avec une admiration égale, mais nuancée diversement par l'âge.

Les yeux du père disaient : « Que c'est beau! que c'est beau! on dirait que tout l'or du pauvre monde est venu se porter sur ces murs. » — Les yeux du petit garçon : « Que c'est beau! que c'est beau! mais

c'est une maison où peuvent seuls entrer les gens qui ne sont pas comme nous.» Quant aux yeux du plus petit, ils étaient trop fascinés pour exprimer autre chose qu'une joie stupide et profonde.

Les chansonniers disent que le plaisir rend l'âme bonne et amollit le cœur. La chanson avait raison ce soir-là, relativement à moi. Non-seulement j'étais attendri par cette famille d'yeux, mais je me sentais un peu honteux de nos verres et de nos carafes, plus grands que notre soif. Je tournais mes regards vers les vôtres, cher amour, pour y lire *ma* pensée; je plongeais dans vos yeux si beaux et si bizarrement doux, dans vos yeux verts, habités par le Caprice et inspirés par la Lune, quand vous me dites : «Ces gens-là me sont insupportables avec leurs yeux ouverts comme des portes cochères! Ne pourriez-vous pas prier le maître du café de les éloigner d'ici?»

Tant il est difficile de s'entendre, mon cher ange, et tant la pensée est incommunicable, même entre gens qui s'aiment!

XXVII

UNE MORT HÉROÏQUE.

Fancioulle était un admirable bouffon, et presque un des amis du Prince. Mais pour les personnes vouées par état au comique, les choses sérieuses ont de fatales attractions, et, bien qu'il puisse paraître bizarre que les idées de patrie et de liberté s'emparent despotiquement du cerveau d'un histrion, un jour Fancioulle entra dans une conspiration formée par quelques gentilshommes mécontents.

Il existe partout des hommes de bien pour dénoncer au pouvoir ces individus d'humeur atrabilaire qui veulent déposer les princes et opérer, sans la con-

sulter, le déménagement d'une société. Les seigneurs en question furent arrêtés, ainsi que Fancioulle, et voués à une mort certaine.

Je croirais volontiers que le Prince fut presque fâché de trouver son comédien favori parmi les rebelles. Le Prince n'était ni meilleur ni pire qu'un autre; mais une excessive sensibilité le rendait, en beaucoup de cas, plus cruel et plus despote que tous ses pareils. Amoureux passionné des beaux-arts, excellent connaisseur d'ailleurs, il était vraiment insatiable de voluptés. Assez indifférent relativement aux hommes et à la morale, véritable artiste lui-même, il ne connaissait d'ennemi dangereux que l'Ennui, et les efforts bizarres qu'il faisait pour fuir ou pour vaincre ce tyran du monde lui auraient certainement attiré, de la part d'un historien sévère, l'épithète de « monstre », s'il avait été permis, dans ses domaines, d'écrire quoi que ce fût qui ne tendît pas uniquement au plaisir ou à l'étonnement, qui est une des formes les plus délicates du plaisir. Le grand malheur de ce Prince fut qu'il n'eut jamais un théâtre assez vaste pour son génie. Il y a de jeunes Nérons qui étouffent dans des limites trop étroites, et dont les siècles à venir ignoreront toujours le nom et la bonne volonté. L'imprévoyante Providence avait donné à celui-ci des facultés plus grandes que ses États.

Tout d'un coup le bruit courut que le souverain voulait faire grâce à tous les conjurés; et l'origine de ce bruit fut l'annonce d'un grand spectacle où Fancioulle devait jouer l'un de ses principaux et de ses

meilleurs rôles, et auquel assisteraient même, disait-on, les gentilshommes condamnés; signe évident, ajoutaient les esprits superficiels, des tendances généreuses du Prince offensé.

De la part d'un homme aussi naturellement et volontairement excentrique, tout était possible, même la vertu, même la clémence, surtout s'il avait pu espérer y trouver des plaisirs inattendus. Mais pour ceux qui, comme moi, avaient pu pénétrer plus avant dans les profondeurs de cette âme curieuse et malade, il était infiniment plus probable que le Prince voulait juger de la valeur des talents scéniques d'un homme condamné à mort. Il voulait profiter de l'occasion pour faire une expérience physiologique d'un intérêt *capital*, et vérifier jusqu'à quel point les facultés habituelles d'un artiste pouvaient être altérées ou modifiées par la situation extraordinaire où il se trouvait; au delà, existait-il dans son âme une intention plus ou moins arrêtée de clémence? C'est un point qui n'a jamais pu être éclairci.

Enfin, le grand jour arrivé, cette petite cour déploya toutes ses pompes, et il serait difficile de concevoir, à moins de l'avoir vu, tout ce que la classe privilégiée d'un petit État, à ressources restreintes, peut montrer de splendeurs pour une vraie solennité. Celle-là était doublement vraie, d'abord par la magie du luxe étalé, ensuite par l'intérêt moral et mystérieux qui y était attaché.

Le sieur Fancioulle excellait surtout dans les rôles muets ou peu chargés de paroles, qui sont souvent les

principaux dans ces drames féeriques dont l'objet est de représenter symboliquement le mystère de la vie. Il entra en scène légèrement et avec une aisance parfaite, ce qui contribua à fortifier, dans le noble public, l'idée de douceur et de pardon.

Quand on dit d'un comédien : « Voilà un bon comédien », on se sert d'une formule qui implique que sous le personnage se laisse encore deviner le comédien, c'est-à-dire l'art, l'effort, la volonté. Or, si un comédien arrivait à être, relativement au personnage qu'il est chargé d'exprimer, ce que les meilleures statues de l'antiquité, miraculeusement animées, vivantes, marchantes, voyantes, seraient relativement à l'idée générale et confuse de beauté, ce serait là, sans doute, un cas singulier et tout à fait imprévu. Fancioulle fut, ce soir-là, une parfaite idéalisation, qu'il était impossible de ne pas supposer vivante, possible, réelle. Ce bouffon allait, venait, riait, pleurait, se convulsait, avec une indestructible auréole autour de la tête, auréole invisible pour tous, mais visible pour moi, et où se mêlaient, dans un étrange amalgame, les rayons de l'Art et la gloire du Martyre. Fancioulle introduisait, par je ne sais quelle grâce spéciale, le divin et le surnaturel, jusque dans les plus extravagantes bouffonneries. Ma plume tremble, et des larmes d'une émotion toujours présente me montent aux yeux pendant que je cherche à vous décrire cette inoubliable soirée. Fancioulle me prouvait, d'une manière péremptoire, irréfutable, que l'ivresse de l'Art est plus apte que toute autre à voiler les terreurs

du gouffre; que le génie peut jouer la comédie au bord de la tombe avec une joie qui l'empêche de voir la tombe, perdu, comme il est, dans un paradis excluant toute idée de tombe et de destruction.

Tout ce public, si blasé et frivole qu'il pût être, subit bientôt la toute-puissante domination de l'artiste. Personne ne rêva plus de mort, de deuil, ni de supplices. Chacun s'abandonna, sans inquiétude, aux voluptés multipliées que donne la vue d'un chef-d'œuvre d'art vivant. Les explosions de la joie et de l'admiration ébranlèrent à plusieurs reprises les voûtes de l'édifice avec l'énergie d'un tonnerre continu. Le Prince lui-même, enivré, mêla ses applaudissements à ceux de sa cour.

Cependant, pour un œil clairvoyant, son ivresse, à lui, n'était pas sans mélange. Se sentait-il vaincu dans son pouvoir de despote? humilié dans son art de terrifier les cœurs et d'engourdir les esprits? frustré de ses espérances et bafoué dans ses prévisions? De telles suppositions non exactement justifiées, mais non absolument injustifiables, traversèrent mon esprit pendant que je contemplais le visage du Prince, sur lequel une pâleur nouvelle s'ajoutait sans cesse à sa pâleur habituelle, comme la neige s'ajoute à la neige. Ses lèvres se resserraient de plus en plus, et ses yeux s'éclairaient d'un feu intérieur semblable à celui de la jalousie et de la rancune, même pendant qu'il applaudissait ostensiblement les talents de son vieil ami, l'étrange bouffon, qui bouffonnait si bien la mort. A un certain moment, je vis Son Altesse se pencher vers un petit

page, placé derrière elle, et lui parler à l'oreille. La physionomie espiègle du joli enfant s'illumina d'un sourire; et puis il quitta vivement la loge princière comme pour s'acquitter d'une commission urgente.

Quelques minutes plus tard un coup de sifflet aigu, prolongé, interrompit Fancioulle dans un de ses meilleurs moments, et déchira à la fois les oreilles et les cœurs. Et de l'endroit de la salle d'où avait jailli cette désapprobation inattendue, un enfant se précipitait dans un corridor avec des rires étouffés.

Fancioulle, secoué, réveillé dans son rêve, ferma d'abord les yeux, puis les rouvrit presque aussitôt, démesurément agrandis, ouvrit ensuite la bouche comme pour respirer convulsivement, chancela un peu en avant, un peu en arrière, et puis tomba roide mort sur les planches.

Le sifflet, rapide comme un glaive, avait-il réellement frustré le bourreau? Le Prince avait-il lui-même deviné toute l'homicide efficacité de sa ruse? Il est permis d'en douter. Regretta-t-il son cher et inimitable Fancioulle? Il est doux et légitime de le croire.

Les gentilshommes coupables avaient joui pour la dernière fois du spectacle de la comédie. Dans la même nuit ils furent effacés de la vie.

Depuis lors, plusieurs mimes, justement appréciés dans différents pays, sont venus jouer devant la cour de ***; mais aucun d'eux n'a pu rappeler les merveilleux talents de Fancioulle, ni s'élever jusqu'à la même *faveur*.

XXVIII

LA FAUSSE MONNAIE.

Comme nous nous éloignions du bureau de tabac, mon ami fit un soigneux triage de sa monnaie; dans la poche gauche de son gilet il glissa de petites pièces d'or; dans la droite, de petites pièces d'argent; dans la poche gauche de sa culotte, une masse de gros sols, et enfin, dans la droite, une pièce d'argent de deux francs qu'il avait particulièrement examinée.

«Singulière et minutieuse répartition!» me dis-je en moi-même.

Nous fîmes la rencontre d'un pauvre qui nous ten-

dit sa casquette en tremblant. — Je ne connais rien de plus inquiétant que l'éloquence muette de ces yeux suppliants, qui contiennent à la fois, pour l'homme sensible qui sait y lire, tant d'humilité, tant de reproches. Il trouve quelque chose approchant cette profondeur de sentiment compliqué, dans les yeux larmoyants des chiens qu'on fouette.

L'offrande de mon ami fut beaucoup plus considérable que la mienne, et je lui dis : « Vous avez raison; après le plaisir d'être étonné, il n'en est pas de plus grand que celui de causer une surprise. — C'était la pièce fausse », me répondit-il tranquillement, comme pour se justifier de sa prodigalité.

Mais dans mon misérable cerveau, toujours occupé à chercher midi à quatorze heures (de quelle fatigante faculté la nature m'a fait cadeau !) entra soudainement cette idée qu'une pareille conduite, de la part de mon ami, n'était excusable que par le désir de créer un événement dans la vie de ce pauvre diable, peut-être même de connaître les conséquences diverses, funestes ou autres, que peut engendrer une pièce fausse dans la main d'un mendiant. Ne pouvait-elle pas se multiplier en pièces vraies? ne pouvait-elle pas aussi le conduire en prison? Un cabaretier, un boulanger, par exemple, allait peut-être le faire arrêter comme faux monnayeur ou comme propagateur de fausse monnaie. Tout aussi bien la pièce fausse serait peut-être, pour un pauvre petit spéculateur, le germe d'une richesse de quelques jours. Et ainsi ma fantaisie allait son train, prêtant des ailes à l'esprit de mon ami et

tirant toutes les déductions possibles de toutes les hypothèses possibles.

Mais celui-ci rompit brusquement ma rêverie en reprenant mes propres paroles : « Oui, vous avez raison; il n'est pas de plaisir plus doux que de surprendre un homme en lui donnant plus qu'il n'espère. »

Je le regardai dans le blanc des yeux, et je fus épouvanté de voir que ses yeux brillaient d'une incontestable candeur. Je vis alors clairement qu'il avait voulu faire à la fois la charité et une bonne affaire; gagner quarante sols et le cœur de Dieu; emporter le paradis économiquement; enfin attraper gratis un brevet d'homme charitable. Je lui aurais presque pardonné le désir de la criminelle jouissance dont je le supposais tout à l'heure capable; j'aurais trouvé curieux, singulier, qu'il s'amusât à compromettre les pauvres; mais je ne lui pardonnerai jamais l'ineptie de son calcul. On n'est jamais excusable d'être méchant, mais il y a quelque mérite à savoir qu'on l'est; et le plus irréparable des vices est de faire le mal par bêtise.

XXIX

LE JOUEUR GÉNÉREUX.

Hier, à travers la foule du boulevard, je me sentis frôlé par un Être mystérieux que j'avais toujours désiré connaître, et que je reconnus tout de suite, quoique je ne l'eusse jamais vu.

Il y avait sans doute chez lui, relativement à moi, un désir analogue, car il me fit, en passant, un clignement d'œil significatif auquel je me hâtai d'obéir. Je le suivis attentivement, et bientôt je descendis derrière lui dans une demeure souterraine, éblouissante, où éclatait un luxe dont aucune des habitations supérieures de Paris ne pourrait fournir un exemple ap-

prochant. Il me parut singulier que j'eusse pu passer si souvent à côté de ce prestigieux repaire sans en deviner l'entrée. Là régnait une atmosphère exquise, quoique capiteuse, qui faisait oublier presque instantanément toutes les fastidieuses horreurs de la vie; on y respirait une béatitude sombre, analogue à celle que durent éprouver les mangeurs de lotus quand, débarquant dans une île enchantée, éclairée des lueurs d'une éternelle après-midi, ils sentirent naître en eux, aux sons assoupissants des mélodieuses cascades, le désir de ne jamais revoir leurs pénates, leurs femmes, leurs enfants, et de ne jamais remonter sur les hautes lames de la mer.

Il y avait là des visages étranges d'hommes et de femmes, marqués d'une beauté fatale, qu'il me semblait avoir vus déjà à des époques et dans des pays dont il m'était impossible de me souvenir exactement, et qui m'inspiraient plutôt une sympathie fraternelle que cette crainte qui naît ordinairement à l'aspect de l'inconnu. Si je voulais essayer de définir d'une manière quelconque l'expression singulière de leurs regards, je dirais que jamais je ne vis d'yeux brillant plus énergiquement de l'horreur de l'ennui et du désir immortel de se sentir vivre.

Mon hôte et moi, nous étions déjà, en nous asseyant, de vieux et parfaits amis. Nous mangeâmes, nous bûmes outre mesure de toutes sortes de vins extraordinaires, et, chose non moins extraordinaire, il me semblait, après plusieurs heures, que je n'étais pas plus ivre que lui. Cependant le jeu, ce plaisir sur-

humain, avait coupé à divers intervalles nos fréquentes libations, et je dois dire que j'avais joué et perdu mon âme, en partie liée, avec une insouciance et une légèreté héroïques. L'âme est une chose si impalpable, si souvent inutile et quelquefois si gênante, que je n'éprouvai, quant à cette perte, qu'un peu moins d'émotion que si j'avais égaré, dans une promenade, ma carte de visite.

Nous fumâmes longuement quelques cigares dont la saveur et le parfum incomparables donnaient à l'âme la nostalgie de pays et de bonheurs inconnus, et, enivré de toutes ces délices, j'osai, dans un accès de familiarité qui ne parut pas lui déplaire, m'écrier, en m'emparant d'une coupe pleine jusqu'au bord : « A votre immortelle santé, vieux Bouc ! »

Nous causâmes aussi de l'univers, de sa création et de sa future destruction; de la grande idée du siècle, c'est-à-dire du progrès et de la perfectibilité, et, en général, de toutes les formes de l'infatuation humaine. Sur ce sujet-là, Son Altesse ne tarissait pas en plaisanteries légères et irréfutables, et elle s'exprimait avec une suavité de diction et une tranquillité dans la drôlerie que je n'ai trouvées dans aucun des plus célèbres causeurs de l'humanité. Elle m'expliqua l'absurdité des différentes philosophies qui avaient jusqu'à présent pris possession du cerveau humain, et daigna même me faire confidence de quelques principes fondamentaux dont il ne me convient pas de partager les bénéfices et la propriété avec qui que ce soit. Elle ne

se plaignit en aucune façon de la mauvaise réputation dont elle jouit dans toutes les parties du monde, m'assura qu'elle était, elle-même, la personne la plus intéressée à la destruction de la *superstition*, et m'avoua qu'elle n'avait eu peur, relativement à son propre pouvoir, qu'une seule fois, c'était le jour où elle avait entendu un prédicateur, plus subtil que ses confrères, s'écrier en chaire : « Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendrez vanter le progrès des lumières, que la plus belle des ruses du diable est de vous persuader qu'il n'existe pas ! »

Le souvenir de ce célèbre orateur nous conduisit naturellement vers le sujet des académies, et mon étrange convive m'affirma qu'il ne dédaignait pas, en beaucoup de cas, d'inspirer la plume, la parole et la conscience des pédagogues, et qu'il assistait presque toujours en personne, quoique invisible, à toutes les séances académiques.

Encouragé par tant de bontés, je lui demandai des nouvelles de Dieu, et s'il l'avait vu récemment. Il me répondit, avec une insouciance nuancée d'une certaine tristesse : « Nous nous saluons quand nous nous rencontrons, mais comme deux vieux gentilshommes, en qui une politesse innée ne saurait éteindre tout à fait le souvenir d'anciennes rancunes. »

Il est douteux que Son Altesse ait jamais donné une si longue audience à un simple mortel, et je craignais d'abuser. Enfin, comme l'aube frissonnante blanchissait les vitres, ce célèbre personnage, chanté par tant

de poëtes et servi par tant de philosophes qui travaillent à sa gloire sans le savoir, me dit : « Je veux que vous gardiez de moi un bon souvenir, et vous prouver que Moi, dont on dit tant de mal, je suis quelquefois *bon diable,* pour me servir d'une de vos locutions vulgaires. Afin de compenser la perte irrémédiable que vous avez faite de votre âme, je vous donne l'enjeu que vous auriez gagné si le sort avait été pour vous, c'est-à-dire la possibilité de soulager et de vaincre, pendant toute votre vie, cette bizarre affection de l'Ennui, qui est la source de toutes vos maladies et de tous vos misérables progrès. Jamais un désir ne sera formé par vous, que je ne vous aide à le réaliser; vos régnerez sur vos vulgaires semblables; vous serez fourni de flatteries et même d'adorations; l'argent, l'or, les diamants, les palais féeriques, viendront vous chercher et vous prieront de les accepter, sans que vous ayez fait un effort pour les gagner; vous changerez de patrie et de contrée aussi souvent que votre fantaisie vous l'ordonnera; vous vous soûlerez de voluptés, sans lassitude, dans des pays charmants où il fait toujours chaud et où les femmes sentent aussi bon que les fleurs, — et cætera, et cætera... », ajouta-t-il en se levant et en me congédiant avec un bon sourire.

Si ce n'eût été la crainte de m'humilier devant une aussi grande assemblée, je serais volontiers tombé aux pieds de ce joueur généreux pour le remercier de son inouïe munificence. Mais peu à peu, après que je l'eus quitté, l'incurable défiance rentra dans mon sein;

je n'osais plus croire à un si prodigieux bonheur, et, en me couchant, faisant encore ma prière par un reste d'habitude imbécile, je répétais dans un demi-sommeil : « Mon Dieu ! Seigneur, mon Dieu ! faites que le diable me tienne sa parole ! »

XXX

LA CORDE.

A Édouard Manet.

« Les illusions, — me disait mon ami, — sont aussi innombrables peut-être que les rapports des hommes entre eux, ou des hommes avec les choses. Et quand l'illusion disparaît, c'est-à-dire quand nous voyons l'être ou le fait tel qu'il existe en dehors de nous, nous éprouvons un bizarre sentiment, compliqué moitié de regret pour le fantôme disparu, moitié de surprise agréable devant la nouveauté, devant le fait réel. S'il existe un phénomène évident, trivial, toujours semblable, et d'une nature à laquelle il soit impossible de se tromper, c'est l'amour maternel. Il est aussi diffi-

cile de supposer une mère sans amour maternel qu'une lumière sans chaleur; n'est-il donc pas parfaitement légitime d'attribuer à l'amour maternel toutes les actions et les paroles d'une mère, relatives à son enfant? Et cependant écoutez cette petite histoire, où j'ai été singulièrement mystifié par l'illusion la plus naturelle.

«Ma profession de peintre me pousse à regarder attentivement les visages, les physionomies qui s'offrent dans ma route, et vous savez quelle jouissance nous tirons de cette faculté qui rend à nos yeux la vie plus vivante et plus significative que pour les autres hommes. Dans le quartier reculé que j'habite, et où de vastes espaces gazonnés séparent encore les bâtiments, j'observai souvent un enfant dont la physionomie ardente et espiègle, plus que toutes les autres, me séduisit tout d'abord. Il a posé plus d'une fois pour moi, et je l'ai transformé tantôt en petit bohémien, tantôt en ange, tantôt en Amour mythologique. Je lui ai fait porter le violon du vagabond, la Couronne d'Epines et les Clous de la Passion, et la Torche d'Éros. Je pris enfin à toute la drôlerie de ce gamin un plaisir si vif, que je priai un jour ses parents, de pauvres gens, de vouloir bien me le céder, promettant de bien l'habiller, de lui donner quelque argent et de ne pas lui imposer d'autre peine que de nettoyer mes pinceaux et de faire mes commissions. Cet enfant, débarbouillé, devint charmant, et la vie qu'il menait chez moi lui semblait un paradis, comparativement à celle qu'il aurait subie dans le taudis paternel. Seulement je dois dire que ce petit bonhomme m'é-

tonna quelquefois par des crises singulières de tristesse précoce, et qu'il manifesta bientôt un goût immodéré pour le sucre et les liqueurs; si bien qu'un jour où je constatai que, malgré mes nombreux avertissements, il avait encore commis un nouveau larcin de ce genre, je le menaçai de le renvoyer à ses parents. Puis je sortis, et mes affaires me retinrent assez longtemps hors de chez moi.

« Quels ne furent pas mon horreur et mon étonnement quand, rentrant à la maison, le premier objet qui frappa mes regards fut mon petit bonhomme, l'espiègle compagnon de ma vie, pendu au panneau de cette armoire! Ses pieds touchaient presque le plancher; une chaise, qu'il avait sans doute repoussée du pied, était renversée à côté de lui; sa tête était penchée convulsivement sur une épaule; son visage, boursouflé, et ses yeux, tout grands ouverts avec une fixité effrayante, me causèrent d'abord l'illusion de la vie. Le dépendre n'était pas une besogne aussi facile que vous le pouvez croire. Il était déjà fort roide, et j'avais une répugnance inexplicable à le faire brusquement tomber sur le sol. Il fallait le soutenir tout entier avec un bras, et, avec la main de l'autre bras, couper la corde. Mais cela fait, tout n'était pas fini; le petit monstre s'était servi d'une ficelle fort mince qui était entrée profondément dans les chairs, et il fallait maintenant, avec de minces ciseaux, chercher la corde entre les deux bourrelets de l'enflure, pour lui dégager le cou.

« J'ai négligé de vous dire que j'avais vivement ap-

pelé au secours; mais tous mes voisins avaient refusé de me venir en aide, fidèles en cela aux habitudes de l'homme civilisé, qui ne veut jamais, je ne sais pourquoi, se mêler des affaires d'un pendu. Enfin vint un médecin qui déclara que l'enfant était mort depuis plusieurs heures. Quand, plus tard, nous eûmes à le déshabiller pour l'ensevelissement, la rigidité cadavérique était telle, que, désespérant de fléchir les membres, nous dûmes lacérer et couper les vêtements pour les lui enlever.

« Le commissaire, à qui, naturellement, je dus déclarer l'accident, me regarda de travers, et me dit : « Voilà qui est louche ! » mû sans doute par un désir invétéré et une habitude d'état de faire peur, à tout hasard, aux innocents comme aux coupables.

« Restait une tâche suprême à accomplir, dont la seule pensée me causait une angoisse terrible : il fallait avertir les parents, Mes pieds refusaient de m'y conduire. Enfin j'eus ce courage. Mais, à mon grand étonnement, la mère fut impassible, pas une larme ne suinta du coin de son œil. J'attribuai cette étrangeté à l'horreur même qu'elle devait éprouver, et je me souvins de la sentence connue : « Les douleurs les plus terribles sont les douleurs muettes. » Quant au père, il se contenta de dire d'un air moitié abruti, moitié rêveur : « Après tout, cela vaut peut-être mieux ainsi; il aurait toujours mal fini ! »

« Cependant le corps était étendu sur mon divan, et, assisté d'une servante, je m'occupais des derniers préparatifs, quand la mère entra dans mon atelier.

Elle voulait, disait-elle, voir le cadavre de son fils. Je ne pouvais pas, en vérité, l'empêcher de s'enivrer de son malheur et lui refuser cette suprême et sombre consolation. Ensuite elle me pria de lui montrer l'endroit où son petit s'était pendu. « Oh! non! madame, — lui répondis-je, — cela vous ferait mal. » Et comme involontairement mes yeux se tournaient vers la funèbre armoire, je m'aperçus, avec un dégoût mêlé d'horreur et de colère, que le clou était resté fiché dans la paroi, avec un long bout de corde qui traînait encore. Je m'élançai vivement pour arracher ces derniers vestiges du malheur, et comme j'allais les lancer au dehors par la fenêtre ouverte, la pauvre femme saisit mon bras et me dit d'une voix irrésistible : « Oh! monsieur! laissez-moi cela! je vous en prie! je vous en supplie! » Son désespoir l'avait, sans doute, me parut-il, tellement affolée, qu'elle s'éprenait de tendresse maintenant pour ce qui avait servi d'instrument à la mort de son fils, et le voulait garder comme une horrible et chère relique. — Et elle s'empara du clou et de la ficelle.

« Enfin! enfin! tout était accompli. Il ne me restait plus qu'à me remettre au travail, plus vivement encore que d'habitude, pour chasser peu à peu ce petit cadavre qui hantait les replis de mon cerveau, et dont le fantôme me fatiguait de ses grands yeux fixes. Mais le lendemain je reçus un paquet de lettres : les unes, des locataires de ma maison, quelques autres des maisons voisines; l'une, du premier étage; l'autre, du second; l'autre, du troisième, et ainsi de suite, les

unes en style demi-plaisant, comme cherchant à déguiser sous un apparent badinage la sincérité de la demande; les autres, lourdement effrontées et sans orthographe, mais toutes tendant au même but, c'est-à-dire à obtenir de moi un morceau de la funeste et béatifique corde. Parmi les signataires il y avait, je dois le dire, plus de femmes que d'hommes; mais tous, croyez-le bien, n'appartenaient pas à la classe infime et vulgaire. J'ai gardé ces lettres.

« Et alors, soudainement, une lueur se fit dans mon cerveau, et je compris pourquoi la mère tenait tant à m'arracher la ficelle et par quel commerce elle entendait se consoler. »

XXXI

LES VOCATIONS.

Dans un beau jardin où les rayons d'un soleil automnal semblaient s'attarder à plaisir, sous un ciel déjà verdâtre où des nuages d'or flottaient comme des continents en voyage, quatre beaux enfants, quatre garçons, las de jouer sans doute, causaient entre eux.

L'un disait : « Hier on m'a mené au théâtre. Dans des palais grands et tristes, au fond desquels on voit la mer et le ciel, des hommes et des femmes, sérieux et tristes aussi, mais bien plus beaux et bien mieux habillés que ceux que nous voyons partout, parlent avec une voix chantante. Ils se menacent, ils sup-

plient, ils se désolent, et ils appuient souvent leur main sur un poignard enfoncé dans leur ceinture. Ah! c'est bien beau! Les femmes sont bien plus belles et bien plus grandes que celles qui viennent nous voir à la maison, et, quoique avec leurs grands yeux creux et leurs joues enflammées elles aient l'air terrible, on ne peut pas s'empêcher de les aimer. On a peur, on a envie de pleurer, et cependant l'on est content... Et puis, ce qui est plus singulier, cela donne envie d'être habillé de même, de dire et de faire les mêmes choses, et de parler avec la même voix...»

L'un des quatre enfants, qui depuis quelques secondes n'écoutait plus le discours de son camarade et observait avec une fixité étonnante je ne sais quel point du ciel, dit tout à coup : «Regardez, regardez là-bas...! *Le* voyez-vous? Il est assis sur ce petit nuage isolé, ce petit nuage couleur de feu, qui marche doucement. *Lui* aussi, on dirait qu'*il* nous regarde.»

«Mais qui donc?» demandèrent les autres.

«Dieu!» répondit-il avec un accent parfait de conviction. «Ah! il est déjà bien loin; tout à l'heure, vous ne pourrez plus le voir. Sans doute il voyage, pour visiter tous les pays. Tenez, il va passer derrière cette rangée d'arbres qui est presque à l'horizon... et maintenant il descend derrière le clocher... Ah! on ne le voit plus!» Et l'enfant resta longtemps tourné du même côté, fixant sur la ligne qui sépare la terre du ciel des yeux où brillait une inexprimable expression d'extase et de regret.

« Est-il bête, celui-là, avec son bon Dieu, que lui seul peut apercevoir ! » dit alors le troisième, dont toute la petite personne était marquée d'une vivacité et d'une vitalité singulières. Moi, je vais vous raconter comment il m'est arrivé quelque chose qui ne vous est jamais arrivé, et qui est un peu plus intéressant que votre théâtre et vos nuages. — Il y a quelques jours, mes parents m'ont emmené en voyage avec eux, et, comme dans l'auberge où nous nous sommes arrêtés, il n'y avait pas assez de lits pour nous tous, il a été décidé que je dormirais dans le même lit que ma bonne. » — Il attira ses camarades plus près de lui, et parla d'une voix plus basse. — « Ça fait un singulier effet, allez, de n'être pas couché seul et d'être dans un lit avec sa bonne, dans les ténèbres. Comme je ne dormais pas, je me suis amusé, pendant qu'elle dormait, à passer ma main sur ses bras, sur son cou et sur ses épaules. Elle a les bras et le cou bien plus gros que toutes les autres femmes, et la peau en est si douce, si douce, qu'on dirait du papier à lettre ou du papier de soie. J'y avais tant de plaisir que j'aurais longtemps continué, si je n'avais pas eu peur, peur de la réveiller d'abord, et puis encore peur de je ne sais quoi. Ensuite j'ai fourré ma tête dans ses cheveux qui pendaient dans son dos, épais comme une crinière, et ils sentaient aussi bon, je vous assure, que les fleurs du jardin, à cette heure-ci. Essayez, quand vous pourrez, d'en faire autant que moi, et vous verrez ! »

Le jeune auteur de cette prodigieuse révélation

avait, en faisant son récit, les yeux écarquillés par une sorte de stupéfaction de ce qu'il éprouvait encore, et les rayons du soleil couchant, en glissant à travers les boucles rousses de sa chevelure ébouriffée, y allumaient comme une auréole sulfureuse de passion. Il était facile de deviner que celui-là ne perdrait pas sa vie à chercher la Divinité dans les nuées, et qu'il la trouverait fréquemment ailleurs.

Enfin le quatrième dit : « Vous savez que je ne m'amuse guère à la maison; on ne me mène jamais au spectacle; mon tuteur est trop avare; Dieu ne s'occupe pas de moi et de mon ennui, et je n'ai pas une belle bonne pour me dorloter. Il m'a souvent semblé que mon plaisir serait d'aller toujours droit devant moi, sans savoir où, sans que personne s'en inquiète, et de voir toujours des pays nouveaux. Je ne suis jamais bien nulle part, et je crois toujours que je serais mieux ailleurs que là où je suis. Eh bien! j'ai vu, à la dernière foire du village voisin, trois hommes qui vivent comme je voudrais vivre. Vous n'y avez pas fait attention, vous autres. Ils étaient grands, presque noirs et très-fiers, quoique en guenilles, avec l'air de n'avoir besoin de personne. Leurs grands yeux sombres sont devenus tout à fait brillants pendant qu'ils faisaient de la musique; une musique si surprenante qu'elle donne envie tantôt de danser, tantôt de pleurer, ou de faire les deux à la fois, et qu'on deviendrait comme fou si on les écoutait trop longtemps. L'un, en traînant son archet sur son violon, semblait raconter un chagrin, et l'autre, en faisant sautiller son

petit marteau sur les cordes d'un petit piano suspendu à son cou par une courroie, avait l'air de se moquer de la plainte de son voisin, tandis que le troisième choquait de temps à autre ses cymbales avec une violence extraordinaire. Ils étaient si contents d'eux-mêmes, qu'ils ont continué à jouer leur musique de sauvages, même après que la foule s'est dispersée. Enfin ils ont ramassé leurs sous, ont chargé leur bagage sur leur dos, et sont partis. Moi, voulant savoir où ils demeuraient, je les ai suivis de loin, jusqu'au bord de la forêt, où j'ai compris seulement alors, qu'ils ne demeuraient nulle part.

« Alors l'un a dit : « Faut-il déployer la tente ? »

« Ma foi! non! » a répondu l'autre, « il fait une si « belle nuit! »

« Le troisième disait en comptant la recette : « Ces « gens-là ne sentent pas la musique, et leurs femmes « dansent comme des ours. Heureusement, avant un « mois nous serons en Autriche, où nous trouverons « un peuple plus aimable. »

« Nous ferions peut-être mieux d'aller vers l'Es- « pagne, car voici la saison qui s'avance; fuyons avant « les pluies et ne mouillons que notre gosier », a dit un des deux autres. »

« J'ai tout retenu, comme vous voyez. Ensuite ils ont bu chacun une tasse d'eau-de-vie et se sont endormis, le front tourné vers les étoiles. J'avais eu d'abord envie de les prier de m'emmener avec eux et de m'apprendre à jouer de leurs instruments; mais je n'ai pas osé, sans doute parce qu'il est toujours très-

difficile de se décider à n'importe quoi, et aussi parce que j'avais peur d'être rattrapé avant d'être hors de France. »

L'air peu intéressé des trois autres camarades me donna à penser que ce petit était déjà un *incompris*. Je le regardais attentivement; il y avait dans son œil et dans son front ce je ne sais quoi de précocement fatal qui éloigne généralement la sympathie, et qui, je ne sais pourquoi, excitait la mienne, au point que j'eus un instant l'idée bizarre que je pouvais avoir un frère à moi-même inconnu.

Le soleil s'était couché. La nuit solennelle avait pris place. Les enfants se séparèrent, chacun allant, à son insu, selon les circonstances et les hasards, mûrir sa destinée, scandaliser ses proches et graviter vers la gloire ou vers le déshonneur.

XXXII

LE THYRSE.

A Franz Liszt.

Qu'est-ce qu'un thyrse? Selon le sens moral et poétique, c'est un emblème sacerdotal dans la main des prêtres ou des prêtresses célébrant la divinité dont ils sont les interprètes et les serviteurs. Mais physiquement ce n'est qu'un bâton, un pur bâton, perche à houblon, tuteur de vigne, sec, dur et droit. Autour de ce bâton, dans des méandres capricieux, se jouent et folâtrent des tiges et des fleurs, celles-ci sinueuses et fuyardes, celles-là penchées comme des cloches ou des coupes renversées. Et une gloire étonnante jaillit de cette complexité de lignes et de couleurs, tendres

ou éclatantes. Ne dirait-on pas que la ligne courbe et la spirale font leur cour à la ligne droite et dansent autour dans une muette adoration? Ne dirait-on pas que toutes ces corolles délicates, tous ces calices, explosions de senteurs et de couleurs, exécutent un mystique fandango autour du bâton hiératique? Et quel est, cependant, le mortel imprudent qui osera décider si les fleurs et les pampres ont été faits pour le bâton, ou si le bâton n'est que le prétexte pour montrer la beauté des pampres et des fleurs? Le thyrse est la représentation de votre étonnante dualité, maître puissant et vénéré, cher Bacchant de la Beauté mystérieuse et passionnée. Jamais nymphe exaspérée par l'invincible Bacchus ne secoua son thyrse sur les têtes de ses compagnes affolées avec autant d'énergie et de caprice que vous agitez votre génie sur les cœurs de vos frères. — Le bâton, c'est votre volonté, droite, ferme et inébranlable; les fleurs, c'est la promenade de votre fantaisie autour de votre volonté; c'est l'élément féminin exécutant autour du mâle ses prestigieuses pirouettes. Ligne droite et ligne arabesque, intention et expression, roideur de la volonté, sinuosité du verbe, unité du but, variété des moyens, amalgame tout-puissant et indivisible du génie, quel analyste aura le détestable courage de vous diviser et de vous séparer?

Cher Liszt, à travers les brumes, par delà les fleuves, par-dessus les villes où les pianos chantent votre gloire, où l'imprimerie traduit votre sagesse, en quelque lieu que vous soyez, dans les splendeurs de

la ville éternelle ou dans les brumes des pays rêveurs que console Gambrinus, improvisant des chants de délectation ou d'ineffable douleur, ou confiant au papier vos méditations abstruses, chantre de la Volupté et de l'Angoisse éternelles, philosophe, poëte et artiste, je vous salue en l'immortalité!

XXXIII

ENIVREZ-VOUS.

Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.

Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à

tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est; et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront : « Il est l'heure de s'enivrer! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous; enivrez-vous sans cesse! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. »

XXXIV

DÉJÀ!

Cent fois déjà le soleil avait jailli, radieux ou attristé, de cette cuve immense de la mer dont les bords ne se laissent qu'à peine apercevoir; cent fois il s'était replongé, étincelant ou morose, dans son immense bain du soir. Depuis nombre de jours, nous pouvions contempler l'autre côté du firmament et déchiffrer l'alphabet céleste des antipodes. Et chacun des passagers gémissait et grognait. On eût dit que l'approche de la terre exaspérait leur souffrance. «Quand donc», disaient-ils, «cesserons-nous de dormir un sommeil secoué par la lame, troublé par un vent qui ronfle

plus haut que nous? Quand pourrons-nous manger de la viande qui ne soit pas salée comme l'élément infâme qui nous porte? Quand pourrons-nous digérer dans un fauteuil immobile?»

Il y en avait qui pensaient à leur foyer, qui regrettaient leurs femmes infidèles et maussades, et leur progéniture criarde. Tous étaient si affolés par l'image de la terre absente, qu'ils auraient, je crois, mangé de l'herbe avec plus d'enthousiasme que les bêtes.

Enfin un rivage fut signalé; et nous vîmes, en approchant, que c'était une terre magnifique, éblouissante. Il semblait que les musiques de la vie s'en détachaient en un vague murmure, et que de ces côtes, riches en verdures de toute sorte, s'exhalait, jusqu'à plusieurs lieues, une délicieuse odeur de fleurs et de fruits.

Aussitôt chacun fut joyeux, chacun abdiqua sa mauvaise humeur. Toutes les querelles furent oubliées, tous les torts réciproques pardonnés; les duels convenus furent rayés de la mémoire, et les rancunes s'envolèrent comme des fumées.

Moi seul j'étais triste, inconcevablement triste. Semblable à un prêtre à qui on arracherait sa divinité, je ne pouvais, sans une navrante amertume, me détacher de cette mer si monstrueusement séduisante, de cette mer si infiniment variée dans son effrayante simplicité, et qui semble contenir en elle et représenter par ses jeux, ses allures, ses colères et ses sourires, les humeurs, les agonies et les extases de toutes les âmes qui ont vécu, qui vivent et qui vivront!

En disant adieu à cette incomparable beauté je me sentais abattu jusqu'à la mort; et c'est pourquoi, quand chacun de mes compagnons dit : « Enfin ! » je ne pus crier que : « *Déjà !* »

Cependant c'était la terre, la terre avec ses bruits, ses passions, ses commodités, ses fêtes; c'était une terre riche et magnifique, pleine de promesses, qui nous envoyait un mystérieux parfum de rose et de musc, et d'où les musiques de la vie nous arrivaient en un amoureux murmure.

XXXV

LES FENÊTRES.

Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie.

Par delà des vagues de toits, j'aperçois une femme mûre, ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quel-

que chose, et qui ne sort jamais. Avec son visage, avec son vêtement, avec son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette femme, ou plutôt sa légende, et quelquefois je me la raconte à moi-même en pleurant.

Si c'eût été un pauvre vieux homme, j'aurais refait la sienne tout aussi aisément.

Et je me couche, fier d'avoir vécu et souffert dans d'autres que moi-même.

Peut-être me direz-vous : « Es-tu sûr que cette légende soit la vraie ? » Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis ?

XXXVI

LE DÉSIR DE PEINDRE.

Malheureux peut-être l'homme, mais heureux l'artiste que le désir déchire !

Je brûle de peindre celle qui m'est apparue si rarement et qui a fui si vite, comme une belle chose regrettable derrière le voyageur emporté dans la nuit. Comme il y a longtemps déjà qu'elle a disparu !

Elle est belle, et plus que belle ; elle est surprenante. En elle le noir abonde : et tout ce qu'elle inspire est nocturne et profond. Ses yeux sont deux antres où scintille vaguement le mystère, et son regard illumine comme l'éclair : c'est une explosion dans les ténèbres.

Je la comparerais à un soleil noir, si l'on pouvait concevoir un astre noir versant la lumière et le bonheur. Mais elle fait plus volontiers penser à la lune, qui sans doute l'a marquée de sa redoutable influence; non pas la lune blanche des idylles, qui ressemble à une froide mariée, mais la lune sinistre et enivrante, suspendue au fond d'une nuit orageuse et bousculée par les nuées qui courent; non pas la lune paisible et discrète visitant le sommeil des hommes purs, mais la lune arrachée du ciel, vaincue et révoltée, que les Sorcières thessaliennes contraignent durement à danser sur l'herbe terrifiée!

Dans son petit front habitent la volonté tenace et l'amour de la proie. Cependant, au bas de ce visage inquiétant, où des narines mobiles aspirent l'inconnu et l'impossible, éclate, avec une grâce inexprimable, le rire d'une grande bouche, rouge et blanche, et délicieuse, qui fait rêver au miracle d'une superbe fleur éclose dans un terrain volcanique.

Il y a des femmes qui inspirent l'envie de les vaincre et de jouir d'elles; mais celle-ci donne le désir de mourir lentement sous son regard.

XXXVII

LES BIENFAITS DE LA LUNE.

La Lune, qui est le caprice même, regarda par la fenêtre pendant que tu dormais dans ton berceau, et se dit : « Cette enfant me plaît. »

Et elle descendit moelleusement son escalier de nuages et passa sans bruit à travers les vitres. Puis elle s'étendit sur toi avec la tendresse souple d'une mère, et elle déposa ses couleurs sur ta face. Tes prunelles en sont restées vertes, et tes joues extraordinairement pâles. C'est en contemplant cette visiteuse que tes yeux se sont si bizarrement agrandis; et elle t'a si tendrement serré à la gorge que tu en as gardé pour toujours l'envie de pleurer.

Cependant, dans l'expansion de sa joie, la Lune remplissait toute la chambre comme une atmosphère phosphorique, comme un poison lumineux; et toute cette lumière vivante pensait et disait : « Tu subiras éternellement l'influence de mon baiser. Tu seras belle à ma manière. Tu aimeras ce que j'aime et ce qui m'aime : l'eau, les nuages, le silence et la nuit; la mer immense et verte; l'eau informe et multiforme; le lieu où tu ne seras pas; l'amant que tu ne connaîtras pas ; les fleurs monstrueuses ; les parfums qui font délirer; les chats qui se pâment sur les pianos et qui gémissent comme les femmes, d'une voix rauque et douce!

« Et tu seras aimée de mes amants, courtisée par mes courtisans. Tu seras la reine des hommes aux yeux verts dont j'ai serré aussi la gorge dans mes caresses nocturnes; de ceux-là qui aiment la mer, la mer immense, tumultueuse et verte, l'eau informe et multiforme, le lieu où ils ne sont pas, la femme qu'ils ne connaissent pas, les fleurs sinistres qui ressemblent aux encensoirs d'une religion inconnue, les parfums qui troublent la volonté, et les animaux sauvages et voluptueux qui sont les emblèmes de leur folie. »

Et c'est pour cela, maudite chère enfant gâtée, que je suis maintenant couché à tes pieds, cherchant dans toute ta personne le reflet de la redoutable Divinité, de la fatidique marraine, de la nourrice empoisonneuse de tous les *lunatiques*.

XXXVIII

LAQUELLE EST LA VRAIE?

J'ai connu une certaine Bénédicta, qui remplissait l'atmosphère d'idéal, et dont les yeux répandaient le désir de la grandeur, de la beauté, de la gloire et de tout ce qui fait croire à l'immortalité.

Mais cette fille miraculeuse était trop belle pour vivre longtemps ; aussi est-elle morte quelques jours après que j'eus fait sa connaissance, et c'est moi-même qui l'ai enterrée, un jour que le printemps agitait son encensoir jusque dans les cimetières. C'est moi qui l'ai enterrée, bien close dans une bière d'un bois parfumé et incorruptible comme les coffres de l'Inde.

Et comme mes yeux restaient fichés sur le lieu où était enfoui mon trésor, je vis subitement une petite personne qui ressemblait singulièrement à la défunte, et qui, piétinant sur la terre fraîche avec une violence hystérique et bizarre, disait en éclatant de rire : « C'est moi, la vraie Bénédicta! C'est moi, une fameuse canaille! Et pour la punition de ta folie et de ton aveuglement, tu m'aimeras telle que je suis! »

Mais moi, furieux, j'ai répondu : « Non! non! non! » Et pour mieux accentuer mon refus, j'ai frappé si violemment la terre du pied que ma jambe s'est enfoncée jusqu'au genou dans la sépulture récente, et que, comme un loup pris au piége, je reste attaché, pour toujours peut-être, à la fosse de l'idéal.

XXXIX

UN CHEVAL DE RACE.

Elle est bien laide. Elle est délicieuse pourtant!

Le Temps et l'Amour l'ont marquée de leurs griffes et lui ont cruellement enseigné ce que chaque minute et chaque baiser emportent de jeunesse et de fraîcheur.

Elle est vraiment laide; elle est fourmi, araignée, si vous voulez, squelette même; mais aussi elle est breuvage, magistère, sorcellerie! en somme, elle est exquise.

Le Temps n'a pu rompre l'harmonie pétillante de sa démarche ni l'élégance indestructible de son arma-

ture. L'Amour n'a pas altéré la suavité de son haleine d'enfant; et le Temps n'a rien arraché de son abondante crinière d'où s'exhale en fauves parfums toute la vitalité endiablée du Midi français : Nîmes, Aix, Arles, Avignon, Narbonne, Toulouse, villes bénies du soleil, amoureuses et charmantes!

Le Temps et l'Amour l'ont vainement mordue à belles dents; ils n'ont rien diminué du charme vague, mais éternel, de sa poitrine garçonnière.

Usée peut-être, mais non fatiguée, et toujours héroïque, elle fait penser à ces chevaux de grande race que l'œil du véritable amateur reconnaît, même attelés à un carrosse de louage ou à un lourd chariot.

Et puis elle est si douce et si fervente! Elle aime comme on aime en automne; on dirait que les approches de l'hiver allument dans son cœur un feu nouveau, et la servilité de sa tendresse n'a jamais rien de fatigant.

XL

LE MIROIR.

Un homme épouvantable entre et se regarde dans la glace.

« — Pourquoi vous regardez-vous au miroir, puisque vous ne pouvez vous y voir qu'avec déplaisir ? »

L'homme épouvantable me répond : « — Monsieur, d'après les immortels principes de 89, tous les hommes sont égaux en droits ; donc je possède le droit de me mirer ; avec plaisir ou déplaisir, cela ne regarde que ma conscience. »

Au nom du bon sens, j'avais sans doute raison ; mais, au point de vue de la loi, il n'avait pas tort.

XLI

LE PORT.

Un port est un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie. L'ampleur du ciel, l'architecture mobile des nuages, les colorations changeantes de la mer, le scintillement des phares, sont un prisme merveilleusement propre à amuser les yeux sans jamais les lasser. Les formes élancées des navires, au gréement compliqué, auxquels la houle imprime des oscillations harmonieuses, servent à entretenir dans l'âme le goût du rythme et de la beauté. Et puis, surtout, il y a une sorte de plaisir mystérieux et aristocratique pour celui qui n'a plus ni curiosité ni

ambition, à contempler, couché dans le belvédère ou accoudé sur le môle, tous ces mouvements de ceux qui partent et de ceux qui reviennent, de ceux qui ont encore la force de vouloir, le désir de voyager ou de s'enrichir.

XLII

PORTRAITS DE MAÎTRESSES.

Dans un boudoir d'hommes, c'est-à-dire dans un fumoir attenant à un élégant tripot, quatre hommes fumaient et buvaient. Ils n'étaient précisément ni jeunes ni vieux, ni beaux ni laids; mais vieux ou jeunes, ils portaient cette distinction non méconnaissable des vétérans de la joie, cet indescriptible je ne sais quoi, cette tristesse froide et railleuse qui dit clairement : « Nous avons fortement vécu, et nous cherchons ce que nous pourrions aimer et estimer. »

L'un d'eux jeta la causerie sur le sujet des femmes. Il eût été plus philosophique de n'en pas parler du

tout; mais il y a des gens d'esprit qui, après boire, ne méprisent pas les conversations banales. On écoute alors celui qui parle, comme on écouterait de la musique de danse.

« Tous les hommes, disait celui-ci, ont eu l'âge de Chérubin : c'est l'époque où, faute de dryades, on embrasse, sans dégoût, le tronc des chênes. C'est le premier degré de l'amour. Au second degré, on commence à choisir. Pouvoir délibérer c'est déjà une décadence. C'est alors qu'on recherche décidément la beauté. Pour moi, messieurs, je me fais gloire d'être arrivé, depuis longtemps, à l'époque climatérique du troisième degré où la beauté elle-même ne suffit plus, si elle n'est assaisonnée par le parfum, la parure, et cætera. J'avouerai même que j'aspire quelquefois, comme à un bonheur inconnu, à un certain quatrième degré qui doit marquer le calme absolu. Mais, durant toute ma vie, excepté à l'âge de Chérubin, j'ai été plus sensible que tout autre à l'énervante sottise, à l'irritante médiocrité des femmes! Ce que j'aime surtout dans les animaux, c'est leur candeur. Jugez donc combien j'ai dû souffrir par ma dernière maîtresse.

« C'était la bâtarde d'un prince. Belle, cela va sans dire; sans cela, pourquoi l'aurais-je prise? Mais elle gâtait cette grande qualité par une ambition malséante et difforme. C'était une femme qui voulait toujours faire l'homme. « Vous n'êtes pas un homme! Ah! si « j'étais un homme! De nous deux, c'est moi qui suis « l'homme! » Tels étaient les insupportables refrains qui sortaient de cette bouche d'où je n'aurais voulu

voir s'envoler que des chansons. A propos d'un livre, d'un poëme, d'un opéra pour lequel je laissais échapper mon admiration : « Vous croyez peut-être que cela « est très-fort? disait-elle aussitôt; est-ce que vous vous « connaissez en force?» et elle argumentait.

« Un beau jour elle s'est mise à la chimie; de sorte qu'entre ma bouche et la sienne je trouvai désormais un masque de verre. Avec tout cela, fort bégueule. Si parfois je la bousculais par un geste un peu trop amoureux, elle se convulsait comme une sensitive violée...

— Comment cela a-t-il fini? dit l'un des trois autres. Je ne vous savais pas si patient.

— Dieu, reprit-il, mit le remède dans le mal. Un jour je trouvai cette Minerve, affamée de force idéale, en tête-à-tête avec mon domestique, et dans une situation qui m'obligea à me retirer discrètement pour ne pas les faire rougir. Le soir je les congédiai tous les deux, en leur payant les arrérages de leurs gages.

— Pour moi, reprit l'interrupteur, je n'ai à me plaindre que de moi-même. Le bonheur est venu habiter chez moi, et je ne l'ai pas reconnu. La destinée m'avait, en ces derniers temps, octroyé la jouissance d'une femme qui était bien la plus douce, la plus soumise et la plus dévouée des créatures, et toujours prête! et sans enthousiasme! « Je le veux bien, puisque « cela vous est agréable. » C'était sa réponse ordinaire. Vous donneriez la bastonnade à ce mur ou à ce canapé, que vous en tireriez plus de soupirs que n'en tiraient du sein de ma maîtresse les élans de l'amour le plus forcené. Après un an de vie commune, elle m'avoua

qu'elle n'avait jamais connu le plaisir. Je me dégoûtai de ce duel inégal, et cette fille incomparable se maria. J'eus plus tard la fantaisie de la revoir, et elle me dit, en me montrant six beaux enfants : « Eh bien! mon cher « ami, l'épouse est encore aussi *vierge* que l'était votre « maîtresse. » Rien n'était changé dans cette personne. Quelquefois je la regrette : j'aurais dû l'épouser. »

Les autres se mirent à rire, et un troisième dit à son tour :

« Messieurs, j'ai connu des jouissances que vous avez peut-être négligées. Je veux parler du comique dans l'amour, et d'un comique qui n'exclut pas l'admiration. J'ai plus admiré ma dernière maîtresse que vous n'avez pu, je crois, haïr ou aimer les vôtres. Et tout le monde l'admirait autant que moi. Quand nous entrions dans un restaurant, au bout de quelques minutes, chacun oubliait de manger pour la contempler. Les garçons eux-mêmes et la dame du comptoir ressentaient cette extase contagieuse jusqu'à oublier leurs devoirs. Bref, j'ai vécu quelque temps en tête-à-tête avec un *phénomène* vivant. Elle mangeait, mâchait, broyait, dévorait, engloutissait, mais avec l'air le plus léger et le plus insouciant du monde. Elle m'a tenu ainsi longtemps en extase. Elle avait une manière douce, rêveuse, anglaise et romanesque de dire : « J'ai faim! » Et elle répétait ces mots jour et nuit en montrant les plus jolies dents du monde, qui vous eussent attendris et égayés à la fois. — J'aurais pu faire ma fortune en la montrant dans les foires comme *monstre polyphage*. Je la nourrissais bien; et cependant elle m'a quitté...

— Pour un fournisseur aux vivres, sans doute? — Quelque chose d'approchant, une espèce d'employé dans l'intendance qui, par quelque tour de bâton à lui connu, fournit peut-être à cette pauvre enfant la ration de plusieurs soldats. C'est du moins ce que j'ai supposé.

— Moi, dit le quatrième, j'ai enduré des souffrances atroces par le contraire de ce qu'on reproche en général à l'égoïste femelle. Je vous trouve mal venus, trop fortunés mortels, à vous plaindre des imperfections de vos maîtresses!»

Cela fut dit d'un ton fort sérieux, par un homme d'un aspect doux et posé, d'une physionomie presque cléricale, malheureusement illuminée par des yeux d'un gris clair, de ces yeux dont le regard dit : *«Je veux!»* ou : *«Il faut!»* ou bien : *«Je ne pardonne jamais!»*

«Si, nerveux comme je vous connais, vous, G.., lâches et légers comme vous êtes, vous deux K... et J..., vous aviez été accouplés à une certaine femme de ma connaissance, ou vous vous seriez enfuis, ou vous seriez morts. Moi, j'ai survécu, comme vous voyez. Figurez-vous une personne incapable de commettre une erreur de sentiment ou de calcul; figurez-vous une sérénité désolante de caractère; un dévouement sans comédie et sans emphase; une douceur sans faiblesse; une énergie sans violence. L'histoire de mon amour ressemble à un interminable voyage sur une surface pure et polie comme un miroir, vertigineusement monotone, qui aurait réfléchi tous mes sentiments et mes gestes avec l'exactitude ironique de ma

propre conscience, de sorte que je ne pouvais pas me permettre un geste ou un sentiment déraisonnable sans apercevoir immédiatement le reproche muet de mon inséparable spectre. L'amour m'apparaissait comme une tutelle. Que de sottises elle m'a empêché de faire, que je regrette de n'avoir pas commises! Que de dettes payées malgré moi! Elle me privait de tous les bénéfices que j'aurais pu tirer de ma folie personnelle. Avec une froide et infranchissable règle, elle barrait tous mes caprices. Pour comble d'horreur, elle n'exigeait pas de reconnaissance, le danger passé. Combien de fois ne me suis-je pas retenu de lui sauter à la gorge, en lui criant : «Sois donc imparfaite, misérable! afin que je puisse t'aimer sans malaise et sans colère!» Pendant plusieurs années, je l'ai admirée, le cœur plein de haine. Enfin, ce n'est pas moi qui en suis mort!

— Ah! firent les autres, elle est donc morte?

— Oui! cela ne pouvait continuer ainsi. L'amour était devenu pour moi un cauchemar accablant. Vaincre ou mourir, comme dit la Politique, telle était l'alternative que m'imposait la destinée! Un soir, dans un bois... au bord d'une mare... après une mélancolique promenade où ses yeux, à elle, réfléchissaient la douceur du ciel, et où mon cœur, à moi, était crispé comme l'enfer...

— Quoi!

— Comment!

— Que voulez-vous dire?

— C'était inévitable. J'ai trop le sentiment de

l'équité pour battre, outrager ou congédier un serviteur irréprochable. Mais il fallait accorder ce sentiment avec l'horreur que cet être m'inspirait; me débarrasser de cet être sans lui manquer de respect. Que vouliez-vous que je fisse d'elle, *puisqu'elle était parfaite ?*»

Les trois autres compagnons regardèrent celui-ci avec un regard vague et légèrement hébété, comme feignant de ne pas comprendre et comme avouant implicitement qu'ils ne se sentaient pas, quant à eux, capables d'une action aussi rigoureuse, quoique suffisamment expliquée d'ailleurs.

Ensuite on fit apporter de nouvelles bouteilles, pour tuer le Temps qui a la vie si dure, et accélérer la Vie qui coule si lentement.

XLIII

LE GALANT TIREUR.

Comme la voiture traversait le bois, il la fit arrêter dans le voisinage d'un tir, disant qu'il lui serait agréable de tirer quelques balles pour *tuer* le Temps. Tuer ce monstre-là, n'est-ce pas l'occupation la plus ordinaire et la plus légitime de chacun ? — Et il offrit galamment la main à sa chère, délicieuse et exécrable femme, à cette mystérieuse femme à laquelle il doit tant de plaisirs, tant de douleurs, et peut-être aussi une grande partie de son génie.

Plusieurs balles frappèrent loin du but proposé; l'une d'elles s'enfonça même dans le plafond; et

comme la charmante créature riait follement, se moquant de la maladresse de son époux, celui-ci se tourna brusquement vers elle, et lui dit : « Observez cette poupée, là-bas, à droite, qui porte le nez en l'air et qui a la mine si hautaine. Eh bien! cher ange, *je me figure que c'est vous.* » Et il ferma les yeux et il lâcha la détente. La poupée fut nettement décapitée.

Alors s'inclinant vers sa chère, sa délicieuse, son exécrable femme, son inévitable et impitoyable Muse, et lui baisant respectueusement la main, il ajouta : « Ah! mon cher ange, combien je vous remercie de mon adresse! »

XLIV

LA SOUPE ET LES NUAGES.

Ma petite folle bien-aimée me donnait à dîner, et par la fenêtre ouverte de la salle à manger je contemplais les mouvantes architectures que Dieu fait avec les vapeurs, les merveilleuses constructions de l'impalpable. Et je me disais, à travers ma contemplation : « — Toutes ces fantasmagories sont presque aussi belles que les yeux de ma belle bien-aimée, la petite folle monstrueuse aux yeux verts. »

Et tout à coup je reçus un violent coup de poing dans le dos, et j'entendis une voix rauque

et charmante, une voix hystérique et comme enrouée par l'eau-de-vie, la voix de ma chère petite bien-aimée, qui disait : « — Allez-vous bientôt manger votre soupe, s... b... de marchand de nuages ? »

XLV

LE TIR ET LE CIMETIÈRE.

— *A la vue du cimetière, Estaminet.* — « Singulière enseigne, — se dit notre promeneur, — mais bien faite pour donner soif! A coup sûr, le maître de ce cabaret sait apprécier Horace et les poëtes élèves d'Épicure. Peut-être même connaît-il le raffinement profond des anciens Égyptiens, pour qui il n'y avait pas de bon festin sans squelette, ou sans un emblème quelconque de la brièveté de la vie. »

Et il entra, but un verre de bière en face des tombes, et fuma lentement un cigare. Puis, la fantaisie le prit de descendre dans ce cimetière, dont l'herbe était

si haute et si invitante, et où régnait un si riche soleil.

En effet, la lumière et la chaleur y faisaient rage, et l'on eût dit que le soleil ivre se vautrait tout de son long sur un tapis de fleurs magnifiques engraissées par la destruction. Un immense bruissement de vie remplissait l'air, — la vie des infiniment petits, — coupé à intervalles réguliers par la crépitation des coups de feu d'un tir voisin, qui éclataient comme l'explosion des bouchons de champagne dans le bourdonnement d'une symphonie en sourdine.

Alors, sous le soleil qui lui chauffait le cerveau et dans l'atmosphère des ardents parfums de la Mort, il entendit une voix chuchoter sous la tombe où il s'était assis. Et cette voix disait : « Maudites soient vos cibles et vos carabines, turbulents vivants, qui vous souciez si peu des défunts et de leur divin repos! Maudites soient vos ambitions, maudits soient vos calculs, mortels impatients, qui venez étudier l'art de tuer auprès du sanctuaire de la Mort! Si vous saviez comme le prix est facile à gagner, comme le but est facile à toucher, et combien tout est néant, excepté la Mort, vous ne vous fatigueriez pas tant, laborieux vivants, et vous troubleriez moins souvent le sommeil de ceux qui depuis longtemps ont mis dans le But, dans le seul vrai but de la détestable vie! »

XLVI

PERTE D'AURÉOLE.

« Eh! quoi! vous ici, mon cher? Vous, dans un mauvais lieu! vous, le buveur de quintessences! vous, le mangeur d'ambroisie! En vérité, il y a là de quoi me surprendre.

— Mon cher, vous connaissez ma terreur des chevaux et des voitures. Tout à l'heure, comme je traversais le boulevard, en grande hâte, et que je sautillais dans la boue, à travers ce chaos mouvant où la mort arrive au galop de tous les côtés à la fois, mon auréole, dans un mouvement brusque, a glissé de ma tête dans la fange du macadam. Je n'ai pas eu le courage

de la ramasser. J'ai jugé moins désagréable de perdre mes insignes que de me faire rompre les os. Et puis, me suis-je dit, à quelque chose malheur est bon. Je puis maintenant me promener incognito, faire des actions basses et me livrer à la crapule, comme les simples mortels. Et me voici, tout semblable à vous, comme vous voyez!

— Vous devriez au moins faire afficher cette auréole, ou la faire réclamer par le commissaire.

— Ma foi! non. Je me trouve bien ici. Vous seul, vous m'avez reconnu. D'ailleurs la dignité m'ennuie. Ensuite je pense avec joie que quelque mauvais poëte la ramassera et s'en coiffera impudemment. Faire un heureux, quelle jouissance! et surtout un heureux qui me fera rire! Pensez à X, ou à Z! Hein! comme ce sera drôle!»

XLVII

MADEMOISELLE BISTOURI.

Comme j'arrivais à l'extrémité du faubourg, sous les éclairs du gaz, je sentis un bras qui se coulait doucement sous le mien, et j'entendis une voix qui me disait à l'oreille : « Vous êtes médecin, monsieur? »

Je regardai; c'était une grande fille, robuste, aux yeux très-ouverts, légèrement fardée, les cheveux flottant au vent avec les brides de son bonnet.

« Non; je ne suis pas médecin. Laissez-moi passer. — Oh! si! vous êtes médecin. Je le vois bien. Venez chez moi. Vous serez bien content de moi, allez!

— Sans doute, j'irai vous voir, mais plus tard, *après le médecin*, que diable!... — Ah! ah! — fit-elle, toujours suspendue à mon bras, et en éclatant de rire, — vous êtes un médecin farceur, j'en ai connu plusieurs dans ce genre-là. Venez. »

J'aime passionnément le mystère, parce que j'ai toujours l'espoir de le débrouiller. Je me laissai donc entraîner par cette compagne, ou plutôt par cette énigme inespérée.

J'omets la description du taudis; on peut la trouver dans plusieurs vieux poëtes français bien connus. Seulement, détail non aperçu par Régnier, deux ou trois portraits de docteurs célèbres étaient suspendus aux murs.

Comme je fus dorloté! Grand feu, vin chaud, cigares; et en m'offrant ces bonnes choses et en allumant elle-même un cigare, la bouffonne créature me disait : « Faites comme chez vous, mon ami, mettez-vous à l'aise. Ça vous rappellera l'hôpital et le bon temps de la jeunesse. — Ah çà! où donc avez-vous gagné ces cheveux blancs? Vous n'étiez pas ainsi, il n'y a pas encore bien longtemps, quand vous étiez interne de L... Je me souviens que c'était vous qui l'assistiez dans les opérations graves. En voilà un homme qui aime couper, tailler et rogner! C'était vous qui lui tendiez les instruments, les fils et les éponges. — Et comme, l'opération faite, il disait fièrement, en regardant sa montre : « Cinq minutes, messieurs! » — Oh! moi, je vais partout. Je connais bien ces Messieurs. »

Quelques instants plus tard, me tutoyant, elle reprenait son antienne, et me disait : « Tu es médecin, n'est-ce pas, mon chat ? »

Cet inintelligible refrain me fit sauter sur mes jambes. « Non ! criai-je furieux.

— Chirurgien, alors ?

— Non ! non ! à moins que ce ne soit pour te couper la tête ! S... s... c... de s... m... !

— Attends, reprit-elle, tu vas voir. »

Et elle tira d'une armoire une liasse de papiers, qui n'était autre chose que la collection des portraits des médecins illustres de ce temps, lithographiés par Maurin, qu'on a pu voir étalée pendant plusieurs années sur le quai Voltaire.

« Tiens ! le reconnais-tu celui-ci ?

— Oui ! c'est X. Le nom est au bas d'ailleurs ; mais je le connais personnellement.

— Je le savais bien ! Tiens ! voilà Z., celui qui disait à son cours, en parlant de X. : « Ce monstre qui porte sur son visage la noirceur de son âme ! » Tout cela, parce que l'autre n'était pas de son avis dans la même affaire ! Comme on riait de ça à l'École, dans le temps ! Tu t'en souviens ? — Tiens, voilà K., celui qui dénonçait au gouvernement les insurgés qu'il soignait à son hôpital. C'était le temps des émeutes. Comment est-ce possible qu'un si bel homme ait si peu de cœur ? — Voici maintenant W., un fameux médecin anglais ; je l'ai attrapé à son voyage à Paris. Il a l'air d'une demoiselle, n'est-ce pas ? »

Et comme je touchais à un paquet ficelé, posé

aussi sur le guéridon : « Attends un peu, dit-elle ; — ça, c'est les internes, et ce paquet-ci, c'est les externes. »

Et elle déploya en éventail une masse d'images photographiques, représentant des physionomies beaucoup plus jeunes.

« Quand nous nous reverrons, tu me donneras ton portrait, n'est-ce pas, chéri ?

— Mais, lui dis-je, suivant à mon tour, moi aussi, mon idée fixe, — pourquoi me crois-tu médecin ?

— C'est que tu es si gentil et si bon pour les femmes !

— Singulière logique ! me dis-je à moi-même.

— Oh ! je ne m'y trompe guère ; j'en ai connu un bon nombre. J'aime tant ces messieurs, que, bien que je ne sois pas malade, je vais quelquefois les voir, rien que pour les voir. Il y en a qui me disent froidement : « Vous n'êtes pas malade du tout ! » Mais il y en a d'autres qui me comprennent, parce que je leur fais des mines.

— Et quand ils ne te comprennent pas... ?

— Dame ! comme je les ai dérangés *inutilement*, je laisse dix francs sur la cheminée. — C'est si bon et si doux, ces hommes-là ! — J'ai découvert à la Pitié un petit interne, qui est joli comme un ange, et qui est poli ! et qui travaille, le pauvre garçon ! Ses camarades m'ont dit qu'il n'avait pas le sou, parce que ses parents sont des pauvres qui ne peuvent rien lui envoyer. Cela m'a donné confiance. Après tout, je suis assez belle femme, quoique pas trop jeune. Je lui ai dit : « Viens

me voir, viens me voir souvent. Et avec moi, ne te gêne pas; je n'ai pas besoin d'argent.» Mais tu comprends que je lui ai fait entendre ça par une foule de façons; je ne le lui ai pas dit tout crûment; j'avais si peur de l'humilier, ce cher enfant! — Eh bien! croirais-tu que j'ai une drôle d'envie que je n'ose pas lui dire? — Je voudrais qu'il vînt me voir avec sa trousse et son tablier, même avec un peu de sang dessus!»

Elle dit cela d'un air fort candide, comme un homme sensible dirait à une comédienne qu'il aimerait : «Je veux vous voir vêtue du costume que vous portiez dans ce fameux rôle que vous avez créé.»

Moi, m'obstinant, je repris : «Peux-tu te souvenir de l'époque et de l'occasion où est née en toi cette passion si particulière?»

Difficilement je me fis comprendre; enfin, j'y parvins. Mais alors elle me répondit d'un air très-triste, et même, autant que je peux me souvenir, en détournant les yeux : «Je ne sais pas... je ne me souviens pas.»

Quelles bizarreries ne trouve-t-on pas dans une grande ville, quand on sait se promener et regarder? Le vie fourmille de monstres innocents. — Seigneur, mon Dieu! vous, le Créateur, vous, le Maître; vous qui avez fait la Loi et la Liberté; vous, le souverain qui laissez faire, vous, le juge qui pardonnez; vous qui êtes plein de motifs et de causes, et qui avez peut-être mis dans mon esprit le goût de l'horreur pour convertir mon cœur, comme la guérison au bout d'une

lame; Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur! peut-il exister des monstres aux yeux de Celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils *se sont faits* et comment ils auraient pu *ne pas se faire?*

XLVIII

ANY WHERE OUT OF THE WORLD.

N'IMPORTE OÙ HORS DU MONDE.

Cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit. Celui-ci voudrait souffrir en face du poêle, et celui-là croit qu'il guérirait à côté de la fenêtre.

Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas, et cette question de déménagement en est une que je discute sans cesse avec mon âme.

«Dis-moi, mon âme, pauvre âme refroidie, que penserais-tu d'habiter Lisbonne? Il doit y faire chaud, et tu t'y ragaillardirais comme un lézard. Cette ville est au bord de l'eau; on dit qu'elle est bâtie en marbre,

et que le peuple y a une telle haine du végétal, qu'il arrache tous les arbres. Voilà un paysage selon ton goût; un paysage fait avec la lumière et le minéral, et le liquide pour les réfléchir!»

Mon âme ne répond pas.

«Puisque tu aimes tant le repos, avec le spectacle du mouvement, veux-tu venir habiter la Hollande, cette terre béatifiante? Peut-être te divertiras-tu dans cette contrée dont tu as souvent admiré l'image dans les musées. Que penserais-tu de Rotterdam, toi qui aimes les forêts de mâts, et les navires amarrés au pied des maisons?»

Mon âme reste muette.

«Batavia te sourirait peut-être davantage? Nous y trouverions d'ailleurs l'esprit de l'Europe marié à la beauté tropicale.»

Pas un mot. — Mon âme serait-elle morte?

«En es-tu donc venue à ce point d'engourdissement que tu ne te plaises que dans ton mal? S'il en est ainsi, fuyons vers les pays qui sont les analogies de la Mort. — Je tiens notre affaire, pauvre âme! Nous ferons nos malles pour Tornéo. Allons plus loin encore, à l'extrême bout de la Baltique; encore plus loin de la vie, si c'est possible; installons-nous au pôle. Là le soleil ne frise qu'obliquement la terre, et les lentes alternatives de la lumière et de la nuit suppriment la variété et augmentent la monotonie, cette moitié du néant. Là, nous pourrons prendre de longs bains de ténèbres, cependant que, pour nous divertir, les aurores boréales nous enverront de temps en temps leurs

gerbes roses, comme des reflets d'un feu d'artifice de l'Enfer!»

Enfin, mon âme fait explosion, et sagement elle me crie : «N'importe où! n'importe où! pourvu que ce soit hors de ce monde!»

XLIX

ASSOMMONS LES PAUVRES!

Pendant quinze jours je m'étais confiné dans ma chambre, et je m'étais entouré des livres à la mode dans ce temps-là (il y a seize ou dix-sept ans); je veux parler des livres où il est traité de l'art de rendre les peuples heureux, sages et riches, en vingt-quatre heures. J'avais donc digéré, — avalé, veux-je dire, — toutes les élucubrations de tous ces entrepreneurs de bonheur public, — de ceux qui conseillent à tous les pauvres de se faire esclaves, et de ceux qui leur persuadent qu'ils sont tous des rois détrônés. — On ne trouvera pas surprenant que je fusse alors dans un état d'esprit avoisinant le vertige ou la stupidité.

Il m'avait semblé seulement que je sentais, confiné au fond de mon intellect, le germe obscur d'une idée supérieure à toutes les formules de bonne femme dont j'avais récemment parcouru le dictionnaire. Mais ce n'était que l'idée d'une idée, quelque chose d'infiniment vague.

Et je sortis avec une grande soif. Car le goût passionné des mauvaises lectures engendre un besoin proportionnel du grand air et des rafraîchissants.

Comme j'allais entrer dans un cabaret, un mendiant me tendit son chapeau, avec un de ces regards inoubliables qui culbuteraient les trônes, si l'esprit remuait la matière, et si l'œil d'un magnétiseur faisait mûrir les raisins.

En même temps, j'entendis une voix qui chuchotait à mon oreille, une voix que je reconnus bien; c'était celle d'un bon Ange, ou d'un bon Démon, qui m'accompagne partout. Puisque Socrate avait son bon Démon, pourquoi n'aurais-je pas mon bon Ange, et pourquoi n'aurais-je pas l'honneur, comme Socrate, d'obtenir mon brevet de folie, signé du subtil Lélut et du bien-avisé Baillarger?

Il existe cette différence entre le Démon de Socrate et le mien, que celui de Socrate ne se manifestait à lui que pour défendre, avertir, empêcher, et que le mien daigne conseiller, suggérer, persuader. Ce pauvre Socrate n'avait qu'un Démon prohibiteur; le mien est un grand affirmateur, le mien est un Démon d'action, ou Démon de combat.

Or, sa voix me chuchotait ceci : « Celui-là seul est

l'égal d'un autre, qui le prouve, et celui-là seul est digne de la liberté, qui sait la conquérir. »

Immédiatement, je sautai sur mon mendiant. D'un seul coup de poing, je lui bouchai un œil, qui devint, en une seconde, gros comme une balle. Je cassai un de mes ongles à lui briser deux dents, et comme je ne me sentais pas assez fort, étant né délicat et m'étant peu exercé à la boxe, pour assommer rapidement ce vieillard, je le saisis d'une main par le collet de son habit, de l'autre, je l'empoignai à la gorge, et je me mis à lui secouer vigoureusement la tête contre un mur. Je dois avouer que j'avais préalablement inspecté les environs d'un coup d'œil, et que j'avais vérifié que dans cette banlieue déserte je me trouvais, pour un assez long temps, hors de la portée de tout agent de police.

Ayant ensuite, par un coup de pied lancé dans le dos, assez énergique pour briser les omoplates, terrassé ce sexagénaire affaibli, je me saisis d'une grosse branche d'arbre qui traînait à terre, et je le battis avec l'énergie obstinée des cuisiniers qui veulent attendrir un beefsteack.

Tout à coup, — ô miracle ! ô jouissance du philosophe qui vérifie l'excellence de sa théorie ! — je vis cette antique carcasse se retourner, se redresser avec une énergie que je n'aurais jamais soupçonnée dans une machine si singulièrement détraquée, et, avec un regard de haine qui me parut de *bon augure*, le malandrin décrépit se jeta sur moi, me pocha les deux yeux, me cassa quatre dents, et avec la même branche

d'arbre me battit dru comme plâtre. — Par mon énergique médication, je lui avais donc rendu l'orgueil et la vie.

Alors, je lui fis force signes pour lui faire comprendre que je considérais la discussion comme finie, et me relevant avec la satisfaction d'un sophiste du Portique, je lui dis : « Monsieur, *vous êtes mon égal!* veuillez me faire l'honneur de partager avec moi ma bourse; et souvenez-vous, si vous êtes réellement philanthrope, qu'il faut appliquer à tous vos confrères, quand ils vous demanderont l'aumône, la théorie que j'ai eu la *douleur* d'essayer sur votre dos. »

Il m'a bien juré qu'il avait compris ma théorie, et qu'il obéirait à mes conseils.

L

LES BONS CHIENS.

A M. Joseph Stevens.

Je n'ai jamais rougi, même devant les jeunes écrivains de mon siècle, de mon admiration pour Buffon; mais aujourd'hui ce n'est pas l'âme de ce peintre de la nature pompeuse que j'appellerai à mon aide. Non.

Bien plus volontiers je m'adresserais à Sterne, et je lui dirais : « Descends du ciel, ou monte vers moi des champs Élyséens, pour m'inspirer en faveur des bons chiens, des pauvres chiens, un chant digne de toi, sentimental farceur, farceur incomparable! Reviens à califourchon sur ce fameux âne qui t'accompagne toujours dans la mémoire de la postérité; et surtout

que cet âne n'oublie pas de porter, délicatement suspendu entre ses lèvres, son immortel macaron ! »

Arrière la muse académique ! Je n'ai que faire de cette vieille bégueule. J'invoque la muse familière, la citadine, la vivante, pour qu'elle m'aide à chanter les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux-là que chacun écarte, comme pestiférés et pouilleux, excepté le pauvre dont ils sont les associés, et le poëte qui les regarde d'un œil fraternel.

Fi du chien bellâtre, de ce fat quadrupède, danois, king-charles, carlin ou gredin, si enchanté de lui-même qu'il s'élance indiscrètement dans les jambes ou sur les genoux du visiteur, comme s'il était sûr de plaire, turbulent comme un enfant, sot comme une lorette, quelquefois hargneux et insolent comme un domestique ! Fi surtout de ces serpents à quatre pattes, frissonnants et désœuvrés, qu'on nomme levrettes, et qui ne logent même pas dans leur museau pointu assez de flair pour suivre la piste d'un ami, ni dans leur tête aplatie assez d'intelligence pour jouer au domino !

A la niche, tous ces fatigants parasites !

Qu'ils retournent à leur niche soyeuse et capitonnée ! Je chante le chien crotté, le chien pauvre, le chien sans domicile, le chien flâneur, le chien saltimbanque, le chien dont l'instinct, comme celui du pauvre, du bohémien et de l'histrion, est merveilleusement aiguillonné par la nécessité, cette si bonne mère, cette vraie patronne des intelligences !

Je chante les chiens calamiteux, soit ceux qui

errent, solitaires, dans les ravines sinueuses des immenses villes, soit ceux qui ont dit à l'homme abandonné, avec des yeux clignotants et spirituels : « Prends-moi avec toi, et de nos deux misères nous ferons peut-être une espèce de bonheur ! »

« Où vont les chiens ? » disait autrefois Nestor Roqueplan dans un immortel feuilleton qu'il a sans doute oublié, et dont moi seul, et Sainte-Beuve peut-être, nous nous souvenons encore aujourd'hui.

Où vont les chiens, dites-vous, hommes peu attentifs ? Ils vont à leurs affaires.

Rendez-vous d'affaires, rendez-vous d'amour. A travers la brume, à travers la neige, à travers la crotte, sous la canicule mordante, sous la pluie ruisselante, ils vont, ils viennent, ils trottent, ils passent sous les voitures, excités par les puces, la passion, le besoin ou le devoir. Comme nous, ils se sont levés de bon matin, et ils cherchent leur vie ou courent à leurs plaisirs.

Il y en a qui couchent dans une ruine de la banlieue et qui viennent, chaque jour, à heure fixe, réclamer la sportule à la porte d'une cuisine du Palais-Royal ; d'autres qui accourent, par troupes, de plus de cinq lieues, pour partager le repas que leur a préparé la charité de certaines pucelles sexagénaires, dont le cœur inoccupé s'est donné aux bêtes, parce que les hommes imbéciles n'en veulent plus.

D'autres qui, comme des nègres marrons, affolés d'amour, quittent, à de certains jours, leur département pour venir à la ville, gambader pendant une

heure autour d'une belle chienne, un peu négligée dans sa toilette, mais fière et reconnaissante.

Et ils sont tous très-exacts, sans carnets, sans notes et sans portefeuilles.

Connaissez-vous la paresseuse Belgique, et avez-vous admiré comme moi tous ces chiens vigoureux attelés à la charrette du boucher, de la laitière ou du boulanger, et qui témoignent, par leurs aboiements triomphants, du plaisir orgueilleux qu'ils éprouvent à rivaliser avec les chevaux?

En voici deux qui appartiennent à un ordre encore plus civilisé! Permettez-moi de vous introduire dans la chambre du saltimbanque absent. Un lit, en bois peint, sans rideaux, des couvertures traînantes et souillées de punaises, deux chaises de paille, un poêle de fonte, un ou deux instruments de musique détraqués. Oh! le triste mobilier! Mais regardez, je vous prie, ces deux personnages intelligents, habillés de vêtements à la fois éraillés et somptueux, coiffés comme des troubadours ou des militaires, qui surveillent, avec une attention de sorciers, *l'œuvre sans nom* qui mitonne sur le poêle allumé, et au centre de laquelle une longue cuiller se dresse, plantée comme un de ces mâts aériens qui annoncent que la maçonnerie est achevée.

N'est-il pas juste que de si zélés comédiens ne se mettent pas en route sans avoir lesté leur estomac d'une soupe puissante et solide? Et ne pardonnerez-vous pas un peu de sensualité à ces pauvres diables qui ont à affronter tout le jour l'indifférence du public

et les injustices d'un directeur qui se fait la grosse part et mange à lui seul plus de soupe que quatre comédiens ?

Que de fois j'ai contemplé, souriant et attendri, tous ces philosophes à quatre pattes, esclaves complaisants, soumis ou dévoués, que le dictionnaire républicain pourrait aussi bien qualifier d'*officieux*, si la république, trop occupée du *bonheur* des hommes, avait le temps de ménager l'*honneur* des chiens !

Et que de fois j'ai pensé qu'il y avait peut-être quelque part (qui sait, après tout ?), pour récompenser tant de courage, tant de patience et de labeur, un paradis spécial pour les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés et désolés. Swedenborg affirme bien qu'il y en a un pour les Turcs et un pour les Hollandais !

Les bergers de Virgile et de Théocrite attendaient, pour prix de leurs chants alternés, un bon fromage, une flûte du meilleur faiseur, ou une chèvre aux mamelles gonflées. Le poëte qui a chanté les pauvres chiens a reçu pour récompense un beau gilet, d'une couleur, à la fois riche et fanée, qui fait penser aux soleils d'automne, à la beauté des femmes mûres et aux étés de la Saint-Martin.

Aucun de ceux qui étaient présents dans la taverne de la rue Villa-Hermosa n'oubliera avec quelle pétulance le peintre s'est dépouillé de son gilet en faveur du poëte, tant il a bien compris qu'il était bon et honnête de chanter les pauvres chiens.

Tel un magnifique tyran italien, du bon temps,

offrait au divin Arétin soit une dague enrichie de pierreries, soit un manteau de cour, en échange d'un précieux sonnet ou d'un curieux poëme satirique.

Et toutes les fois que le poëte endosse le gilet du peintre, il est contraint de penser aux bons chiens, aux chiens philosophes, aux étés de la Saint-Martin et à la beauté des femmes très-mûres.

ÉPILOGUE.

Le cœur content, je suis monté sur la montagne
D'où l'on peut contempler la ville en son ampleur,
Hôpital, lupanars, purgatoire, enfer, bagne,

Où toute énormité fleurit comme une fleur.
Tu sais bien, ô Satan, patron de ma détresse,
Que je n'allais pas là pour répandre un vain pleur;

Mais comme un vieux paillard d'une vieille maîtresse,
Je voulais m'enivrer de l'énorme catin
Dont le charme infernal me rajeunit sans cesse.

Que tu dormes encor dans les draps du matin,
Lourde, obscure, enrhumée, ou que tu te pavanes
Dans les voiles du soir passementés d'or fin,

Je t'aime, ô capitale infâme! Courtisanes
Et bandits, tels souvent vous offrez des plaisirs
Que ne comprennent pas les vulgaires profanes.

LE
JEUNE ENCHANTEUR

HISTOIRE TIRÉE D'UN PALIMPSESTE

DE POMPEÏA

LE

JEUNE ENCHANTEUR.

Pendant les fouilles faites en présence du roi de Naples, lors de la restauration de 1815, on trouva dans une des chambres de la maison d'*Alcmæon* une grande fresque d'une beauté très-particulière, qui représentait un groupe de nymphes, dont les yeux étaient tournés vers la figure principale. Derrière celle-ci, un jeune Amour, penché galamment à son oreille, avait l'air de lui chuchoter quelque mystère. La grâce exquise des formes, le geste vif et empressé du petit *chuchoteur,* l'aimable tournure des nymphes, et même le singulier éclat des couleurs que dix-sept siècles au moins avaient respecté, attiraient les yeux de tous les artistes et de

tous les connaisseurs. Naturellement, l'imagination italienne se mit bientôt en quête de trouver une explication et un historique à cet incomparable morceau. Chaque jour donnait naissance à quelque nouvelle interprétation, mais le caractère essentiel de la probabilité manquait à toutes également.

Cependant l'histoire de la fresque mystérieuse n'était pas destinée à être un secret éternel. Dans les premiers mois de l'année 1836, un de ces papyrus qui sont maintenant soumis à un excellent procédé de déroulement inventé par le chevalier Collini de Naples, fut ouvert, et laissa voir aux yeux surpris la fresque, — en miniature, — en tête de la première partie du manuscrit. Le papyrus, déroulé en entier, contenait la présente histoire, sur laquelle avait été incontestablement fait le dessin dont elle était *illustrée*, histoire que nous donnons avec toutes les mutilations que la fragile matière du rouleau à moitié calcinée rendait inévitables. La plus formidable de ces lacunes se trouve juste au commencement; elle défie encore l'érudition de toutes les académies italiennes, et laisse le champ libre à leur industrie imaginative.

. . . . . .

— O Callias! je suis las du monde.

— Vous vous trompez, Sempronius; vous êtes las de tout, excepté du *monde*.

— Je sais ce que je dis, Callias, et je parle sérieusement. Mais comment vous persuader; comment vous faire croire à quelque chose ? Vous, Callias, sceptique de profession; vous, bel esprit athénien; vous, insou-

ciant écumeur connu dans toutes les mers de plaisir de la Grèce et de l'Asie; vous, ô Callias, phalène qui roulez de fleur en fleur à travers tous les jardins de la folie humaine, comment pourriez-vous croire à cette lassitude infinie, à ce dégoût profond de tout ce que la terre contient? Mais vous êtes un animal épicurien.

— Non, mélancolique philosophe, vous vous trompez encore. Je suis un véritable Épicure ; délicat dans mes goûts, réservé dans mes accointances, tendre dans mes amitiés et mes amours, je ne suis cruel et dédaigneux que pour mes pauvres maisons de campagne; et de fait le seul souci qui me tourmente pour le moment est de savoir si j'irai demain à ma villa sur les bords du Tibre, ou si je dois passer mes jours languissants dans la fraîche atmosphère de ma grotte, à Sunium, tant que durera le règne de cette amoureuse et pestilentielle étoile.

L'astre de Sirius se levait, et l'éclat que lançait ce roi des constellations teignait d'une vive splendeur tout le golfe de Naples. Les yeux du jeune et beau Romain dardaient sur la nature un regard des plus intenses, et il soupira plutôt qu'il ne dit :

— Oh! que ne puis-je avec le désir secouer le poids de la vie, et prendre mon élan vers ces glorieux voyageurs de l'empyrée, aussi loin des soucis de notre monde qu'ils sont eux-mêmes loin des nuages impurs!

A ces mots, par un mouvement dont il n'eut pas la conscience, il tira hors de sa gaîne un petit poignard

et le tint élevé à la clarté du soleil couchant, qui fit reluire la lame.

Callias se leva subitement et, éclatant de rire, rappela le jeune enthousiaste au sentiment de sa situation présente.

— Il n'y a que deux façons d'expliquer cela, s'écria le cruel rieur : un homme ne regarde ainsi les couteaux que par amour ou par vengeance; conquérir une maîtresse ou se défaire d'une épouse, tout est là! Mais, encore, vous, Sempronius, qui peut vous pencher vers de pareils désespoirs? — Vous, notoirement et publiquement le plus admiré et le plus envié de tous les hommes qui ont voué un culte sincère au luxe, aux grâces et aux plus jolies jambes du Palatin, — vous, le tribun de la légion impériale; vous pour qui les parfums viennent directement de la Perse, les robes, du pays miraculeux où les vers se font tisserands, et les joyaux des bords inconnus de l'Indus; vous le premier et le plus favorisé des adorateurs de la mode, quelle beauté oserait résister à vos innombrables séductions?

Telle fut la réponse languissante de Sempronius :

— Callias, je suis incapable de répondre à vos railleries. Mais regardez là-bas cet esclave qui travaille et fatigue encore sous les derniers rayons de ce jour brûlant. A cette heure, je changerais avec joie mon sort contre celui de ce misérable. Vous me regardez avec de grands yeux! écoutez-moi, et vous me comprendrez. A cette heure présente, il ne peut pas être sous le ciel un être plus malheureux que votre ami Sem-

pronius, quoique le monde entier, comme vous dites, l'entoure de ses sourires.

En ce moment, les serviteurs qui vinrent annoncer le repas du soir l'empêchèrent de commencer son récit. Callias était immensément riche, et il avait le goût exquis d'un Grec; il conduisit son ami dans un triclinium où il avait rassemblé un choix des plus belles peintures recueillies à grand'peine à Corinthe et dans les îles. Cet appartement délicieusement sculpté et orné regardait le couchant, et le soleil prenait plaisir à tamiser ses rayons cramoisis à travers le cristal des fenêtres.

— Vous voyez qu'ici, dit Callias, — non sans laisser voir dans un sourire l'orgueil satisfait du collectionneur, — j'ai suivi un plan différent de celui de vos Romains, qui font autorité en matière d'élégance. Ils placent leurs tableaux dans la lumière la plus large, dans l'endroit le plus clair et le plus public de leur appartement. Quant à moi, je les traite comme les amis de mon âme, je viens pour converser avec eux aussi loin que possible du tumulte général; et pour rendre notre conversation encore plus intéressante, je prends mon souper dans leur gracieuse compagnie.

Son ami, malgré le poids qui opprimait son cœur, ne put s'empêcher de trouver quelque plaisir à l'exquise élégance qui brillait dans chaque objet que rencontrait son œil, et plus encore dans la disposition et l'arrangement des tableaux. Au lieu de les exposer tous également à la même intensité du jour, Callias les avait placés de manière que chacun ne pouvait recevoir

de lumière que ce qu'il lui en fallait pour faire briller tous ses avantages dans leur expression la plus complète. — Une danse de jeunes Lacédémoniennes sur les bords de l'Eurotas — le soir — était située dans l'endroit où le soleil couchant jetait toute sa splendeur; les crêtes des montagnes brûlaient d'un feu court, mais naturel, et pour ainsi dire vivant; les forêts étagées sur leurs flancs balançaient des ombrages d'un or naturel; les casques même et les légers boucliers, que portaient les jeunes filles dans leurs aimables simulacres de guerre, étaient allumés comme de l'acier véritable par la toute-puissance des rayons.

Dans un coin très-retiré, et ne pouvant être touchée que d'un très-pauvre rayon lumineux, était une *Incantation* Thessalienne, solennelle, sévère, terrible! La profondeur des bois, à travers lesquels se mouvaient de majestueuses formes de spectres, prenait un aspect encore plus sombre par le faible rayon qui ne servait, comme un léger pinceau, qu'à enrichir la sombre peinture de quelques touches plus claires.

Au-dessus était encadré dans une bordure d'albâtre richement travaillé un chef-d'œuvre d'Alcamènes d'Ionie. C'était l'Olympe et la scène décrite par Homère, où Vénus dans l'assemblée des immortels vient implorer Jupiter et le rendre propice aux Troyens. Avec cette prodigalité des millionnaires qui sacrifient des monceaux de richesses et des trésors de génie pour la jouissance d'une seconde, mais jouissance suprême, jouissance poussée aux dernières limites du possible pour les imaginations les plus délicates, — cette glo-

rieuse production ne pouvait être vue et comprise qu'au moment où le soleil touchait l'horizon. Les deux amis purent se préparer à cette jouissance passagère et suprême, pendant qu'une pyramide de flammes grimpait lentement sur la surface du tableau. Toute la partie supérieure était donc ensevelie dans les ténèbres, quand la lumière commença à teindre le pied de la puissante montagne. Ce rayon dardé comme une flèche immobile, monta par degrés des vallées de vignes et d'oliviers jusqu'à la région nuageuse qu'aucun pied humain n'a jamais foulée. Une minute après, le rayon atteignit la région des immortels et les enveloppa d'une atmosphère d'or; tout ce qui était d'abord invisible, ou ne pouvait être entrevu qu'à travers de vagues ténèbres, brillait maintenant d'une excessive splendeur. Les trônes des diverses déités rangées en cercle dardaient les couleurs de tous les joyaux connus des orfévres mortels, et des diamants connus aux dieux seuls. Le chemin qui conduisait au grand trône était pavé d'étoiles. Une gloire flamboyante de diamants était le voile qui enveloppait vaguement l'auguste présence du souverain de mondes célestes. L'invasion rapide du rayon, quand il traversa le cercle de grandeur et de beauté, sembla le remplir d'une vie et d'un mouvement soudains. Au centre restait encore une forme, voilée en apparence par un nuage, mais que le rayon toucha tout à coup, et qui devint alors distincte, comme si un brouillard réel s'était évaporé et fondu sous ce baiser brûlant. Cette forme était Vénus courbée et suppliante devant le père des dieux. Toute

sa beauté était délicieusement vivante; on eût dit qu'elle venait de soulever son beau front; son œil brillait de nouvelles splendeurs, et sa joue était injectée d'un double incarnat, poussé vers sa figure par l'agitation de ses sentiments et l'ardeur de sa prière. Son attitude était un mélange singulier de noblesse et d'humilité; mais son visage, son indescriptible visage, était amour, et rien qu'amour! Callias jeta sur ce merveilleux ouvrage le coup d'œil glorieux de l'amateur; mais le jeune Italien poussa un cri, ensevelit sa tête dans les plis de sa robe, et se jeta lui-même au pied de la peinture, comme dans un accès d'adoration.

Quand il se leva, le jour était expiré; la peinture était dans la nuit; le tout avait disparu comme une œuvre de nécromancie. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ainsi, vous êtes déterminé à courir le monde, à traquer votre rêve, licorne inconnue, monstre innommé, à voir l'invisible, à trouver l'introuvable! Mon jeune et galant ami, écoutez mes avis, et laissez ces pérégrinations aux songeurs. Retournez à Rome; dites à votre excellent oncle que vous êtes parfaitement prêt à épouser la dot de sa fille, cette dot eût-elle l'impudence d'être dix fois plus riche; dites-lui que vous êtes un fils obéissant et que vous n'avez nullement l'idée de contrarier la volonté de votre excellent père, la mariée fût-elle belle comme les trois Grâces et ai-

mable comme la mère des deux Amours[1]. Alors ayant humblement accompli votre obéissance filiale et donné une noce qui fera parler de vous dans Rome pendant vingt-quatre heures, coiffez-vous de votre casque, s'il vous prend encore des idées de voyage; allez honorablement vous battre contre les Parthes, ou éteindre le renom d'Alexandre et bâtir des trophées sur l'Indus, — pour être un jour foulé par les semelles du sauvage, qui utilisera les ruines de votre mausolée pour y installer sa marmite et pendre la crémaillère sur vos illustres os!

Ainsi parla Callias, qui ne pouvait jamais mettre un mors à sa raillerie. Mais il eût probablement voulu retenir sa langue, s'il avait jeté un coup d'œil sur la physionomie de son ami. Le jeune Italien avait d'abord écouté avec un sourire incrédule et languissant, mais à la fin, le sujet le touchant de trop près, son sourcil se contracta, et la lèvre serrée et la voix tremblante d'indignation, il chargea le Grec des froides imprécations d'une colère concentrée.

— J'ai confié à vous, à vous seul, entendez-vous? s'écriait le bouillant Romain, la malheureuse, — non, — la désolée, la lamentable situation de mon âme. Je vous ai dit que la folle, pour ne pas dire la féroce résolution de ma famille, qui n'a pas voulu me laisser le choix libre dans une affaire, — qui, de toutes les affaires humaines, demande le plus de choix, — m'a inspiré une horreur précoce pour l'être à qui je devais

[1] Éros et Antéros.

alors sacrifier toute raison, sentiment et volonté; et que, follement accouplés dans notre enfance dans le burlesque dessein d'apprendre à nous aimer, nous en prîmes chacun une haine invincible l'un pour l'autre, et nous nous séparâmes dès lors pour ne jamais nous revoir!

— Résolutions de deux enfants étourdis, dit Callias, qui se tenait cette fois sur ses gardes, et ne voulait pas pousser à bout son ami; — et ces résolutions sont-elles des pactes indestructibles, une religion inébranlable pour les années plus mûres? il n'est rien sous les astres qui ne change, et tout est chrysalide. Resterons-nous l'œil fixé sur l'orient pour voir lever le soleil, quand il s'arrange déjà un oreiller avec les nuages du couchant? Votre cousine a maintenant passé l'enfance; elle est peut-être aimable comme Hébé, et joyeuse comme Flore, la reine des fleurs. N'avez-vous jamais eu la curiosité de savoir quelle elle est depuis cette terrible bataille que vous avez eue en nourrice?

— La revoir! répliqua Sempronius, elle! cet instrument de tyrannie paternelle! jamais je n'eus cette envie, et je ne l'aurai jamais. Mon éducation, qui se fit à Athènes, me jeta d'abord loin de Rome. Puis, un jour, j'enfourchai un cheval, comme centurion de cavalerie dans la légion impériale, et je fus commandé pour le service des frontières de la Pannonie. Depuis, j'ai vécu en Asie Mineure. Je n'ai jamais vu Rome; mais un mot vous suffira. J'ai vu, — ici Sempronius fit une pause, — j'ai vu l'être qui est fait pour remplir le vide de mon âme et le peupler à jamais. C'était à un banquet

offert aux officiers de la légion par le proconsul Septimius, à notre arrivée à Éphèse. Tout fut, vous le présumez, noble et somptueux. Mais tout fut éclipsé par un spectacle qui eut lieu dans les jardins du palais, et fut joué par les desservants du temple. C'était un drame dans le goût de ceux qu'enfantait l'imagination d'Ovide, court, mais délicieusement rendu; c'était une fable sur le pouvoir de l'amour. Le petit dieu figurait sous cent formes diverses, tantôt en guerrier, tantôt en poëte ou en musicien, d'autres fois en roi, et d'autres fois il paraissait en marchand chargé d'une pacotille de trésors et de bijoux, le tout pour entreprendre le cœur d'une belle fille. Mais aussi, quelle conquête que celle sur qui le *Jeune Enchanteur* essayait tous ses pouvoirs! Je n'ai jamais rien vu, rien imaginé de plus beau, ni de plus aimable! Tout ce que la poésie a inventé de mieux, tout ce que ma fantaisie avide a revêtu de grâce et de charme, de beauté et de noblesse, fut jeté dans les ténèbres de l'oubli. Devant moi se mouvait, vivait, regardait, souriait la beauté essentielle, telle que Vénus s'élevant du sein des lames salées, ou Pandore descendant des portiques de l'Olympe. Je sentis alors que ma destinée était dite, mon arrêt écrit, et à jamais! La conviction perça le profond de mon âme en un instant. Je sentis que c'était clair, brillant, acéré, lumineux, comme les flèches de la vérité. Je ne puis vous dire ni vous expliquer avec quelle anxiété toute nouvelle j'étudiai la marche du drame, et combien j'entrais violemment dans tous les intérêts de cette petite scène. Je me pris à trembler de tous mes mem-

bres, quand je la vis successivement tentée par la flatterie enivrante de la poésie, par la promesse de tout ce qui peut chatouiller le cœur de l'orgueil, par les joyaux et par l'or, que le jeune et puissant magicien de nos passions étalait sous ses yeux, — entassant vision éblouissante sur vision, et faisant se succéder des tentations de plus en plus dangereuses devant la plus dangereuse des filles de la terre. Elle résista à toutes, et je sentais mon cœur battre d'une manière furieuse et inaccoutumée à chaque nouveau triomphe; un seul stratagème restait. Les nobles palais, les bosquets dorés, les royales retraites dans lesquelles l'enchanteur avait évoqué ses visions de luxure, d'orgueil et de richesse, s'enfuirent comme des songes. La scène fut un simple jardin, avec une grande vue sur une belle montagne au bord de l'Hellespont. La jeune beauté était maintenant assise sur un amas de roses fraîchement effeuillées, et écoutait un discours que lui faisait un jeune homme dans le simple accoutrement du berger d'Ionie. Sa figure et sa contenance étaient nobles, mais ses paroles étaient la simplicité, la passion, l'éloquence même. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi parfaitement bien dit. Il ne lui offrit ni la pompe, ni la richesse du monde, mais il mit à ses pieds un cœur débordant d'amour, de foi et d'honneur. Si elle avait résisté à cette prière, elle eût été plus ou moins qu'une mortelle. Elle ne fut ni l'un ni l'autre, elle fut femme, — vraie comme la nature, et sensible aux plus douces impulsions de la nature. J'avais triomphé dans sa résistance, je triomphais maintenant dans sa soumission.

Je vis avec délices que cette beauté digne d'un être céleste n'était pas une beauté de statue. Ma joue rougit instinctivement quand la rougeur se répandit sur la sienne. Une larme qui tomba de sa paupière fut suivie par mes larmes, et il me semblait que mon âme s'en allait avec elles. Avec un soupir et un sourire, elle reconnut le pouvoir du cœur sur le cœur et se laissa choir avec les pleurs silencieux de sa joie sur le sein de l'Ionien. A ce moment, le tonnerre roula avec fracas, la décoration s'éleva comme un nuage qui s'envole, et au lieu du simple jardin de l'Hellespont, nous vîmes les immortels bosquets d'Idalie. L'Ionien était l'Amour lui-même rendu à sa forme première; aimable, puissant, folâtre et semblable à un roi. Le jeune dieu, porté sur ses ailes de pourpre, se glissa entre les bras de la belle créature, et la couronna d'amarante en présence des nymphes, comme souvenir de sa métamorphose en immortelle habitante des bocages de l'île d'Amour.

— Et ainsi, dit Callias, — avec un regard froid, son esprit satirique l'ayant préservé de toute émotion, — vous êtes tombé amoureux d'une des danseuses du temple. Les glaces du cœur sont faciles à fondre sous ce bon climat d'Asie; je présume qu'elle écouta complaisamment la répétition que vous fîtes du rôle de l'Ionien.

Sempronius porta la main à son poignard.

— Méchant Grec, s'écria-t-il, ne me mets pas à l'épreuve une seconde fois. Encore un mot de mépris, et nous nous quittons pour toujours. Les étoiles

qui brillent sur nos têtes ne sont pas plus loin de nous que mon idole de l'haleine impure du soupçon. Je ne l'ai jamais revue ; toutes mes recherches furent vaines. Les dévots qui ont pu supporter vos ricanements impies sont d'une autre race que moi. Il n'y a que votre penchant incorrigible à tout ridiculiser qui a pu vous faire oublier que les prêtresses sont aussi sacrées que les vestales du Capitole. C'était une des filles de l'autel.

Callias fit ses excuses et parvint à calmer l'irritation de son ami.

— Mais, dit-il, n'avez-vous jamais cherché à retrouver ce modèle accompli ? Ne lui avez-vous jamais offert de l'épouser ?

— Le retrouver ! dit le Romain. Voici la seconde année que je cours l'Asie, la Grèce et l'Italie, toujours poussé par une invincible espérance. Elle a quitté le temple, hélas ! et j'ai pu croire qu'elle était remontée aux cieux ! Encore, si je la pouvais retrouver ici-bas ! Que pourrais-je faire ? Mon père, à son lit de mort, me laissa le choix des anathèmes ou de sa bénédiction, si je consentais à accomplir ses désirs et à épouser ma cousine Euphrosine. Je puis dédaigner la richesse, mépriser la tyrannie, mais je ne puis fouler aux pieds les commandements funèbres d'un père. J'entends sans cesse retentir dans mon esprit effrayé sa voix qui, du fond de la tombe, me somme de lui obéir. Je n'aborde le sommeil qu'en tremblant, un sommeil court d'ailleurs et accablant ; car bientôt je vois son ombre qui me menace cruellement si j'ose résister à sa volonté, devenue plus sacrée depuis que la tombe nous divise.

— Alors, chassez-la de votre mémoire, répliqua l'aimable philosophe.

Le Romain leva lentement sur son ami ses larges yeux noirs chargés de mépris.

— La chasser de ma mémoire! s'écria-t-il; je n'ai pas plus le pouvoir de l'oublier que de perdre la conscience de ma vie; chaque objet me force à m'en souvenir. Musique, lumière, étoiles, les sons répandus dans l'air du soir, le balancement d'une rose, le parfum de son calice, les formes vagues qui flottent là-bas dans les nuages, tout ce qui touche mon cœur, flatte mes sens, égaie mon œil, me ramène instantanément vers elle. Non, son image sera indestructible, jusqu'au moment suprême où le sentiment lui-même sera anéanti. Vous vîtes mon émotion le soir que je soupai à votre villa de Campanie. Cette peinture de l'Olympe! — Je retrouvai dans cette Vénus suppliante devant Jupiter l'idole vivante de toutes mes pensées. L'attitude, la forme, la grâce indescriptible, tout y était, tout ce que j'avais vu dans la fatale nuit du banquet d'Éphèse. Je n'osai pas regarder plus longtemps. J'aurais adoré la vivante création du pinceau, ou, comme un nouveau Prométhée, j'aurais, de mes lèvres brûlantes, soufflé un feu nouveau sur cette forme. Si j'avais été le maître des trésors de la terre, je les aurais donnés pour posséder cette peinture et mourir l'œil fixé sur elle. Mais, à ce moment, je crus que l'esprit sévère de mon père se dressait du fond des ténèbres, et je tombai dans la terreur et le désespoir!

Pendant qu'il parlait avec la sombre énergie d'un cœur brisé, Callias jetait sur lui un regard de compassion plus vive qu'il n'en avait jamais accordé à aucune face humaine. Mais pendant qu'il continuait, une pensée soudaine sembla illuminer le visage du jeune Grec. Il sourit, parut vouloir parler, renfonça ses mots comme s'il voulait les peser, fit quelques pas désordonnés sur le pavé de la salle, comme s'il voulait broyer et réduire en poussière les amours de Tithon et de l'Aurore peints en mosaïque; enfin il se jeta sur un des sofas d'ivoire, et se répandit en éclats de rire.

Sempronius le regardait avec étonnement. Callias se leva de nouveau, et la même pantomime recommença: — les sourires, les phrases et les promenades interrompues, et les mêmes éclats de rire. — Sempronius présuma que son fantastique ami avait été piqué par un aspic ou une tarentule.

— Êtes-vous fou, Callias? s'écria-t-il à la fin.

— Par Mercure, je le crois, répondit celui-ci. C'est bien la plus étrange aventure de ma vie dont je me souvienne; écoutez-moi.

Mais comme le Romain s'approchait pour écouter, l'esclave qui se tenait d'ordinaire dans le vestibule, entra pour leur dire qu'une trirème arrivée de Rome venait d'aborder au Pirée, et qu'il y avait des lettres à bord pour tous deux.

— Vous voyez, dit Callias se levant en toute hâte, voilà ce que nous avons gagné à fuir les chaudes régions de la Campanie; pas un de mes mille amis

ou courtisans n'aurait eu l'aimable idée de m'écrire au pied du Vésuve.

Callias se retira dans son cabinet pour parcourir les précieux documents qui lui arrivaient de la reine des cités sur tous les beaux, les oisifs et les fous qu'il y avait laissés. Sempronius se mit à rêver en considérant les riches reflets d'un soir de la Grèce sur la noble architecture du Pirée. La Grèce, le soir, Athènes, ont toujours été des sources poétiques chères aux faiseurs de romans depuis qu'Athènes existe, et depuis qu'elle a un nom. Sempronius était amoureux; ceci implique un millier de fantaisies; il était, de plus, malheureux, désappointé, bref un amant sans espoir, — l'amant d'un rêve, — une passion de visionnaire, séparée des régions de l'espérance par des barrières infranchissables. Il était amoureux d'un être aussi idéal qu'un brillant habitant des nuées; son amour était l'amour insensé d'un homme qui voudrait faire descendre Diane de la sphère où elle trône glorieusement sur le bord des cieux. Une prêtresse du grand autel d'Éphèse était aussi loin qu'une étoile de l'approche des mortels.

Pendant qu'il s'abandonnait à son imagination, et qu'il flottait sur les rêves du poëte et de l'amant, — rêves qui, par une loi inexplicable de notre nature, ont toujours une teinte de mélancolie, même dans leurs plus splendides rayonnements, et qui ne sont les plus délicieux des rêves que grâce à cette même mélancolie, — Callias ayant lu ses lettres, reparut avec un air mêlé de plaisir et de peine.

— Sempronius, dit-il, êtes-vous suffisamment préparé à apprendre que votre chaîne est rompue ?

Le jeune Italien sortit brusquement d'un songe où il était ravi, et où il écoutait la voix de la belle Ephésienne, renvoyée par l'écho des voûtes du temple. Il répondit avec un triste sourire que toutes choses lui étaient désormais indifférentes.

— Alors, je puis vous raconter tout ce que je viens d'apprendre, lui dit son ami. — Je suis sûr qu'au moins je n'ajouterai pas à vos chagrins : lisez cette lettre, qui est de votre proche parent Catullus; elle m'informe que votre cousine est morte. Elle était tombée dans un état de singulière faiblesse qu'on attribuait à un voyage imprudent dans les bois d'Ostie, où les chaleurs de l'été engendrent des miasmes mortels; et dans un des paroxysmes de la fièvre, elle s'est précipitée elle-même dans le Tibre, un soir qu'elle était allée, suivant sa dangereuse habitude, respirer le frais sur les bords; le corps de la malheureuse jeune fille a été trouvé une semaine avant le départ de cette lettre; Catullus décrit la cérémonie des funérailles, avec sa minutie accoutumée dans toutes les affaires de forme et d'étiquette. Il était un des principaux invités, ce dont il est évidemment très-fier; et il me donne un compte exact de chaque litière, de chaque cheval, et ma foi, je crois, de chaque guirlande qui ornait ces pompeuses funérailles.

Les deux amis gardèrent quelque temps le silence, et accordèrent chacun la part de tristesse que récla-

maient les bienséances et le destin inattendu de l'innocence et de la jeunesse. . . . . .

. . . . . .

— Et maintenant, dit Callias, à Éphèse.

. . . . . .

. . . . . .

La nuit était glorieusement belle : la trirème, s'élançant hors du Pirée, laissait derrière elle une longue trace de lumière, comme une charrue qui sillonnerait de l'argent fondu. Les deux amis se tenaient à la poupe, regardaient les cieux, les eaux tranquilles et les nobles sommets de l'Attique, et voyaient tous les objets fuir autour et derrière eux, comme s'ils voyageaient sur un nuage et flottaient sur le sein des airs. Les lumières et le bruit du port s'éteignirent graduellement, et la lune se leva. Le Parthénon se dressa sur sa colline, dans la clarté de la lune, pâle, solennel et solitaire, comme un majestueux esprit en vedette et veillant sur tout le pays. Les matelots se préparèrent pour la nuit, et, pendant que le navire évitait les grosses lames qui signalent le promontoire de Sunium, commencèrent l'office du soir à Pallas-Athéné. Ils éclairèrent le petit autel qui supporte son image à la proue du bâtiment, et brûlèrent en son honneur de la cannelle et de l'encens, qui baignèrent bientôt d'un nuage parfumé les flancs tapissés du navire. Callias songea alors au repas du soir, et descendit dans une élégante cabine pour y ordonner un souper digne d'une trirème impériale. Sempronius se drapa dans son manteau militaire et resta les yeux fixés sur

la constellation du Taurus, qui faisait étinceler fièrement sa couronne de topazes; mais ses pensées étaient égarées bien loin de là. A la vue d'un petit temple situé sur le front sourcilleux du Sunium, le pilote sonna de la trompette, et à ce signal l'équipage entonna l'hymne à la déesse protectrice de l'Attique :

« Écoute-nous, aimable Minerve! écoute-nous du fond de la sphère tressée d'étoiles qui entoure et protège comme une zone de feu les trônes dorés de Jupiter et de Junon!

« Pendant que nous fendons les vagues ténébreuses, enchaîne les tempêtes dans leurs cavernes, jusqu'à ce que ta torche brûle sur la montagne, signal de notre heureux retour;

« Jusqu'à ce que ta torche brûle sur la montagne, comme la chevelure agitée des nymphes des bois qui jettent des clartés mouvantes dans l'air;

« Jusqu'à ce que la chanson du toit domestique nous réponde et gonfle la brise joyeuse, s'élevant dans un saint accord vers ton temple de marbre à la clarté de la lune!

« Déesse de la lyre couronnée de lauriers, fais que la clarté funèbre de l'éclair et la flamme oblique de la foudre ne sillonnent jamais notre glorieuse trirème, depuis l'heure où le malin enfant naît dans son berceau de roses, jusqu'au moment où le soir tire les rideaux de son pavillon sur le ciel, la terre, et les nuages de l'Océan, enflammés et dorés comme les îles des bienheureux.

« O Minerve! fais que notre valeureuse proue

fende, saine et sauve, les plus terribles vagues. Fais que nos blanches voiles ne portent dans leur sein que des brises favorables, jusqu'à ce que nous ayons, à travers la succession des calmes et du vent, regagné le logis bienheureux!

« Ecoute la chanson du matelot jovial, ô reine vierge de la glorieuse Athènes. »

L'hymne cessa, et l'office du soir se termina par une grande fanfare de flûtes et de trompettes. Quand tout fut calme, et qu'on n'entendit plus que le bruit cadencé des rames qui frappaient les ondes, un soudain et puissant éclat de trompette retentit du promontoire; une longue flamme rose, d'une riche couleur, trembla un moment sur le fronton du temple, et disparut ensuite dans les hauteurs du ciel.

Les matelots tombèrent sur le visage, et reçurent ce signal comme la réponse familière de la déesse. Quelques-uns crurent voir la figure de Minerve, debout dans la flamme au-dessus du promontoire. Tous prirent la chose comme un heureux augure de leur voyage dans les parages asiatiques.....

.....

Le prêtre de Diane résistait avec courage à l'éloquence des deux amis qui voulaient absolument voir la prêtresse du sanctuaire. C'est au fond de ce sanctuaire que l'image de la déesse, qu'on dit descendue du ciel, est gardée par différentes prêtresses qui, en l'honneur d'elle, veillent à sa garde, veillent sans voile et le visage découvert. Plus leurs arguments étaient pressants, plus le rigide prêtre se reprochait comme

un crime de les écouter. Callias lui offrit une bourse pleine d'or de Thrace. L'aruspice n'eut pas plus tôt senti qu'elle touchait sa main, qu'il la jeta par terre, comme s'il avait été piqué par un aspic, et s'enfuit. Sempronius, désespéré de voir fuir avec lui sa dernière espérance, courut après lui et le retint violemment par sa robe. La main qui avait empoigné l'incorruptible ministre de Diane était ornée d'une magnifique émeraude. Ses yeux se fixèrent subitement sur elle. Il se retourna. Le diamant passa silencieusement et mystérieusement à son doigt. Sans dire un mot, il tira de sa robe de pourpre une petite clef, et ouvrant une porte basse à peine visible dans les sculptures de la muraille, introduisit sans bruit les deux jeunes gens dans les profondeurs du temple.

Le temple de Diane à Éphèse était le plus célèbre lieu de dévotion du monde. Callias fut heureux et enorgueilli de se sentir sous la voûte de cette fameuse enceinte, dont l'entrée avait été refusée à des rois, et qui recélait dans ses flancs plus de trésors que plusieurs royaumes. — Les offices de la journée étaient finis. Les portes de bronze du colossal édifice avaient été fermées sur le peuple; tout était nuit, silence et solitude. Callias put alors se convaincre qu'il était dans un lieu dont la magnificence surpassait encore la renommée. Les feux du grand autel étaient mourants, et la multitude des petits autels, où les victimes avaient été offertes toute la journée, brillaient au loin comme une myriade d'étoiles évanouies. C'était à chaque pas de telles perspectives d'arcs et de colon-

nades, fouillés par l'habileté patiente du ciseau asiatique, et formés de marbres et de métaux brillant de toutes les couleurs du ciel et de la terre, et que la faible lueur contenue dans le temple rendait encore plus fantastiques; — une telle profusion de statues d'albâtre et d'ivoire, dont les multitudes, armées vivantes de noblesse et de beauté, peuplaient les immenses espaces; — une telle abondance de bannières de pourpre brochées d'or, religieuses offrandes du monde entier, suspendues au-dessus des autels, qui eux-mêmes étaient enrichis de pierres précieuses, et dardaient leur éclat sur des tapis brodés venus de Tyr et du fond de l'Inde, — c'était enfin une richesse et si désordonnée et si inconcevable, que l'homme le plus froid et le plus blasé du monde s'échappait à chaque instant en cris de joie et de surprise! Quant au Romain, enveloppé dans les pensées de son cœur, subjugué par sa mélancolie et plus encore par le sourire de son espérance, il regardait tout d'un œil étonné comme si c'eût été une vision. Il considérait les voûtes et les piliers éblouissants comme l'œuvre d'un magicien, et il prêtait l'oreille aux vagues échos de harpes et de flûtes, qui de temps en temps s'échappaient des salles les plus reculées, comme il eût écouté des chœurs montant des bosquets de l'Élysée. Tout était délices profondes dans le cœur de l'amant, jouissance rêveuse, ébahissement muet d'un esprit soulevé et transporté par la puissance de l'imagination aux dernières perspectives du bonheur.

Le prêtre alors prit son chemin vers une retraite

plus profonde et plus secrète. Sempronius le suivait, quand il sentit tout à coup Callias qui le tirait violemment en arrière. A la pâle lueur d'une lampe, il vit qu'il tirait à moitié son épée avec un signe non équivoque. Le Grec connaissait évidemment le danger de la foi asiatique. Le lieu n'était peut-être qu'un coupe-gorge, propre à dévaliser et à tuer les gens; Sempronius sourit comme si le présent et l'avenir lui étaient également indifférens, et s'enfonça dans les ténèbres. Le Grec fit une pause; puis, tirant entièrement son épée du fourreau, suivit lentement la trace de son entêté compagnon. Le passage était long et difficile; à la fin, il s'abîmait dans une pente, et la lumière fut totalement éclipsée. Ils arrivèrent à une petite porte : la voix du prêtre se fit de nouveau entendre dans une espèce de chuchotement :

— Il faut que vous m'attendiez ici jusqu'à ce que je revienne.

A ces mots il s'éloigna.

— Et maintenant, dit Callias, nous n'avons que ce que nous méritons! nous ne pourrons jamais, que je pense, donner à l'humanité la morale de notre insigne folie; car ce prêtre pensera, — ou je me tromperais fort, — que nous avons eu déjà bien assez de gloire en ce monde, sans y ajouter celle de raconter les merveilles et les circonstances de notre évasion. Quelle pitié, vraiment, de n'avoir pas suivi mon avis et mon premier mouvement, qui était de donner du fer à ce mécréant en plein diaphragme, avant qu'il nous attirât ici pour y crever comme un couple de chiens affamés!

Sempronius protestait toujours que le prêtre était honnête. — Une heure s'échappa, puis une autre, et il ne revint pas. — Callias, à la longue, essaya de se frayer une route et de remonter vers l'entrée; mais on eût dit que le voyage était devenu doublement difficile depuis qu'ils étaient descendus. Au bout de quelques pas, le passage était obstrué par de larges blocs de pierres.

— Pour le coup, s'écria-t-il, la trahison est évidente! Ce sont ici des catacombes, et nous pouvons décidément, comme d'autres fantômes, y rôder à tout jamais. Exquise et béate folie! Ne pas avoir reconnu que ce prêtre n'oserait pas plus trahir les secrets de son temple qu'il n'oserait voir une épée en face! mais il s'est tiré de cette difficulté d'une manière supérieure. Et maintenant nos occupations ici doivent se réduire à rôder jusqu'à ce que nous tombions dans quelque fosse, ou mourir tranquillement de faim, courbés sur ces pierres!

Mais l'esprit de son ami, naturellement plus élevé et plus pur, était déjà monté plus haut.

— Callias, dit-il, votre froide et mauvaise philosophie vous fait vous défier de tout, même de vous. Quant à moi, je n'ai pas tant de choses qui m'attirent là-haut, pour que cette prison me cause tant d'angoisses. Le prêtre est décidément un coquin. J'aurais dû savoir que celui qui peut se laisser corrompre par de l'or ou par une bague peut trahir ses corrupteurs. Il nous a laissés ici pour y mourir, mais la mort est la dernière ressource de l'homme courageux. Levez-

vous, et au moins ne cédons pas notre vie sans la disputer fièrement.

L'âme du Grec était noble; l'homme du monde était mort en lui, et il serra la main de son ami avec la main du brave.

— En avant donc! s'écria-t-il.

Sempronius marcha le premier; mais le passage était obstrué et les difficultés croissaient à chaque instant. Enfin il fut impossible d'aller plus loin.

— Maintenant, s'écria le Grec avec une voix où une gaieté méprisante se mêlait à un sombre désespoir, l'expérience est complète! A quoi bon nous briser les os à grimper sur des rochers qui ne peuvent nous conduire qu'au centre de la terre! Voyons, prenez-moi cette épée, et rendez-moi le dernier service d'un Romain à son meilleur ami.

Sempronius prit l'épée en silence et la brisa sous son talon. La lame fit jaillir de la pierre quelques étincelles, à la lueur fugitive desquelles ils reconnurent qu'ils étaient au centre d'une vaste voûte d'où rayonnaient plusieurs chemins dans différentes directions. Ils s'enfoncèrent dans celui qui paraissait s'étendre le plus loin et aboutir à l'air extérieur.

— Ami, dit Callias, souvenez-vous que je ne suis pas un homme de patience; je veux bien vous suivre encore; mais si nous ne devons traîner nos sandales que pour trébucher sur des tombes, j'insiste pour qu'il me soit accordé de me reposer de mes fatigues à ma manière.

— Je demande encore un instant, s'écria énergi-

quement le Romain, et, après, vous pourrez me servir de guide dans les régions de l'éternel repos, où les malheureux oublient et sont oubliés.

Comme il achevait ces mots, un faible cri, suivi d'un bruit de pas précipités, frappa leurs oreilles. Ils s'arrêtèrent. Un rayon de lumière tremblait dans les profondeurs du labyrinthe, et tous deux se précipitèrent en avant. Le rayon tremblait toujours et filtrait toujours à travers les fentes d'une porte très mince. Sempronius regarda au travers, poussa un cri, et se précipita dans la salle. Une femme était debout, les bras liés. Devant elle, un petit autel était allumé; sur l'autel un couteau. Le prêtre, qui avait trahi les deux jeunes gens, regardait la victime humaine avec l'œil fixe de la cruauté. Un groupe de spectres, aux regards mélancoliques, aux manteaux longs et ténébreux, assistaient à l'œuvre de sang. Quand Sempronius apparut, la femme leva les yeux et se précipita vers lui. Le prêtre se saisit du couteau et voulut lui en porter un coup au sein; mais ce coup terrible ne devait pas aller à son but. Callias avait conservé le tronçon de son épée, et le plongea jusqu'à la garde dans le flanc du meurtrier. Il tomba en rugissant et expira à leurs pieds. Tous les spectres tirèrent leurs épées. En un clin d'œil tout ne fut que mêlée, rumeur, carnage...

. . . . . .

. . . . . .

La trirème entrait dans le Pirée, et Callias voulait que son malheureux ami consentît à y rester; mais Sempronius, horriblement blessé, et portant avec lui

la plus incurable des plaies, — un cœur brisé, — implorait la faveur d'être transporté en Italie pour y rendre son dernier souffle et dormir dans le sépulcre de ses pères. Callias oubliait toute sa philosophie quand il était assis au chevet du noble jeune homme, et pleurait quand il l'entendait radoter les étranges et diaboliques délires que lui suscitait son imagination grosse de passion et de désespoir.

— Il me semble, disait le Romain, que cette victime se tient chaque nuit à côté de ma couche, et adresse à ces monstres des paroles de pitié. Dans le labyrinthe, je l'ai reconnue tout d'abord, accoutrée et déchevelée comme elle l'était. Elle a été la première et elle sera la dernière maîtresse de mon cœur. Mais dites-moi tout ce que vous avez appris sur elle : dites-le-moi encore et redites-le-moi toujours, afin que je meure en l'entendant nommer!

Callias alors passait une heure à lui répéter que la belle prêtresse l'avait vu par hasard au banquet du proconsul; l'avait aimé avec une passion involontaire et l'ignorant elle-même, comme lui; et que finalement son secret lui ayant échappé, elle avait été marquée pour la vengeance de la déesse, comme une prêtresse révoltée. Le simple désir de quitter le temple était un crime impardonnable. Mais la vengeance de la divinité était regardée comme incomplète jusqu'à ce que l'objet de cette passion fût également sacrifié; ce qui expliquait la promesse du prêtre de les introduire dans le sanctuaire; il les avait ainsi pris au piége pour servir de victimes expiatoires, et ils avaient été réservés au

couteau sacré. A la suite du combat qui avait eu lieu dans la salle du sacrifice, après une dépense fort inutile d'intrépidité, ils avaient été capturés, jetés dans une tour, délivrés sans savoir comment et cherchant un refuge dans le palais du proconsul; celui-ci leur avait fait quitter l'Asie en toute hâte. La prêtresse avait sans doute péri. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Sempronius était couché sur un lit orné d'ivoire et enrichi de perles; les rideaux qui le garantissaient du soleil étaient en soie de Perse; une statue de nymphe en argent, tenant à la main des rênes de lapis-lazuli, et traînée par des chevaux marins de béryl, laissait tomber un filet d'eau parfumée d'une urne de cristal d'Antiparos; le pavé de la chambre était jonché de roses. Les murs étaient couverts des plus brillantes peintures de l'art grec. Tout respirait la puissante et délicate profusion de la vie patricienne. Mais tout cela était peines perdues. L'esprit du jeune homme était à Éphèse, dans le caveau où il avait vu cette forme d'exquise beauté près d'être anéantie sous le couteau du fanatisme et du crime.

Callias entra subitement dans cette délicieuse retraite et demanda, avec son ton ordinaire, comment le malade se trouvait des soins du nouvel empirique, qui était venu pour le sauver de son obstination et de sa bonne volonté à mourir.

Sempronius sourit tristement et prit la main de son ami; puis il lui dit d'une voix pleine d'émotion : « Cal-

lias, je crois que j'ai le cerveau aussi libre que qui que ce soit d'idées superstitieuses, mais il y a dans cet étrange médecin quelque chose au-dessus de l'homme. Quelque sauvages que soient les accens de sa voix, quelque repoussante que soit sa physionomie d'Ethiopien, il a le don de scruter la nature humaine avec un pouvoir despotique. Actuellement il lit dans mes pensées. Il n'est pas moins maître des secrets de la nature.

Je tremble presque en sa présence de l'idée que je suis entre les mains d'un être supérieur à mes facultés mortelles.

— Ah! vraiment, il se mêle de magie, fit Callias avec le ton du dédain.

— Je n'ai point de secrets pour vous, Callias. Je l'ai prié de me montrer une fois encore la vision d'Ephèse, une fois avant de mourir!.....

.....

.....

Sempronius entra dans la salle le premier. Tout était noir; mais Callias apporta une petite lampe sous sa robe et murmura : « Ceci ressemble suffisamment à notre vieille affaire du labyrinthe; mais j'éprouve une certaine curiosité de voir comment votre Éthiopien, ce maître en magie, manégera ses démons. » Comme il parlait, une petite flamme bleue pâle monta et s'arrêta au centre du plafond. Ils virent alors qu'ils étaient dans une vaste salle de forme circulaire. Des sons d'instruments d'un effet très doux se faisaient entendre auprès d'eux, et semblaient sortir du fond de la terre,

sous leurs pieds. Un brouillard s'éleva rapidement devant eux, flottant à droite et à gauche sur les parois de la chambre, et enfin s'arrêta au dessus de leurs têtes. Une voix qui semblait partir du milieu de ce nuage leur demanda quel était l'objet qu'ils désiraient le plus voir.

— Au nom de tout l'Olympe, mon souper! cria Callias avec un éclat de rire. Un sourd roulement de tonnerre témoigna qu'il avait fâché l'Esprit, et la lumière s'éteignit à l'instant.

La voix répéta la question. Sempronius prononça, en tremblant, le nom de « la prêtresse d'Éphèse! ».

Une musique riche et douce ondoya de nouveau sur les vagues de l'air. Une muraille de l'appartement sembla disparaître et s'ouvrir sur la mer, au soleil couchant. Ce n'était pas la mer languissante qui caresse les rives de la Campanie; c'était la mer agitée et clapoteuse de la Grèce. Une longue rangée de constructions en marbre, surmontées de statues merveilleuses, s'élevait du sein des eaux. Callias s'écria : « Le Pirée! » et montra du doigt, avec un geste d'étonnement, la trirème qui semblait fendre les flots et s'élever vers la pleine mer.

— Ses démons sont merveilleusement obéissans, murmura Callias. Mais où veut-il en venir?

La trirème s'avançait dans les îles et fendait l'onde comme si elle avait eu des ailes. Elle aborda aux rives d'Ionie. Sempronius sentit battre son cœur, quand il revit les glorieux rayons de ce soleil d'Asie, illuminant la terre bien connue de ses rêves. Le sortilége

continuait victorieusement. Deux belles figures, un Grec et un Italien, parurent sous les ombrages de cyprès qui entourent le temple de Diane. Une troisième figure survint, les emmena, et toutes trois plongèrent dans les ténèbres.

— Pour le coup, dit Callias à l'oreille de son compagnon, s'il nous fait voir tout ce qui s'est passé dans les catacombes, ce ne peut être que le vilain prêtre lui-même ou le prince des magiciens; mais le prêtre ne jouera pas plus long-temps son rôle d'imposteur; j'ai son affaire.

A ces mots, une ligne de lumière glissa à terre et fit voir un passage étroit, dans lequel nos deux spectateurs reconnurent tout d'abord la caverne où ils avaient failli laisser leurs os; plus loin apparut une autre salle, une victime, un prêtre et toute une troupe de gens dans un attirail mélancolique.

Sempronius poussa un grand cri, quand la victime, jeune, belle, séduisante, les yeux fixés sur le fatal couteau, tomba sur ses genoux pour demander grâce. Il s'efforça de s'élancer vers elle; mais ses efforts furent vains, il se sentit pris d'une faiblesse et se laissa tomber dans les bras de son ami.

Quand il rouvrit les yeux, la scène était changée; un jardin verdoyant et fleuri étalait devant ses yeux son luxe de végétation orientale; des fleurs et des fruits embaumaient l'air de leurs parfums exotiques. Le paysage s'anima de figures vivantes; un groupe de nymphes se mit à danser au son des instrumens

qu'elles portaient dans leurs mains, et quand leur ronde s'ouvrit, elle laissa voir au milieu un trône fort simple qui n'était paré d'autres étoffes et pierreries que des mousses et des fleurs de cette délicieuse retraite. Sur le trône était une jeune reine en costume champêtre, son œil était baissé vers la terre, et un jeune Amour lui chuchotait ses enchantemens à l'oreille; la scène du banquet du proconsul apparaissait pour la seconde fois devant les yeux émerveillés de Sempronius.

Son émotion devint irrésistible, il s'élança vers la vision; mais cette fois ce n'était pas une vision faite d'air et de fumée. Une femme, une vraie femme, soupirante, rougissante, belle, charmante, tomba dans ses bras, avec son trouble et ses larmes! La prêtresse, le magicien, Euphrosine, n'étaient qu'une seule et même personne!.....

.....

.....

— Contemplez mon bonheur, incrédule ami, dit Sempronius en jetant un regard de passion indicible sur la beauté de sa femme qui tenait déjà un bel enfant entre ses bras.

Notre épicurien touché, mais souriant toujours murmurait tout bas l'hymne sentimental de l'excellent poëte latin :

C'est l'heure favorable aux baisers; la tempête,
Qui blasphème le ciel et fait trembler le faîte,
Invite les bons vins du fond de leur grenier
A descendre en cadence au conjugal foyer.

Car l'intime chaleur de l'âtre qui pétille
Sert à rendre meilleurs les pères de famille,
Et la foudre fera, complice de l'amour,
L'épouse au cœur tremblant docile jusqu'au jour.

Le dénoûment prouve en votre faveur, repartit décidément le jeune Grec, mais je vous dirai : Trouvez-moi une jeune cousine, que je haïsse d'abord, sans la connaître, aussi fortement que vous; qui m'aime d'un amour romantique comme la belle Euphrosine vous a aimé, sans savoir si vous étiez même digne d'un soupir; qui se sauve de son pays, qui se fasse passer pour morte, pour me donner toute liberté de jouer le fou selon ma fantaisie; qu'elle devienne prêtresse, et qu'après m'avoir sauvé des griffes d'une vilaine confrérie de moines assassins, elle ouvre les portes de ma prison et me suive à travers les mers; qu'elle sacrifie pour moi la dernière vanité d'une femme, c'est-à-dire sa beauté, et qu'elle se métamorphose en négresse et en sorcière pour me sauver; qu'elle soit mille fois plus sorcière encore par le charme de ses regards, et qu'elle se jette dans mes bras, alors...

— Et alors, dit Sempronius avec un œil brillant de joie, alors, vous épouserez, comme moi, l'idole de votre âme!

— Oui, dit Callias en riant, alors je serai peut-être votre homme, si je ne me suis pas d'abord pendu pour me punir d'être un tel fou que de vouloir me donner tant de peine, quand pour jouir du même bonheur, je n'avais qu'à me laisser faire.

La jeune mère l'entendit, et jetant un regard de

tendresse sur son mari, elle dit avec une voix douce comme une musique :

— Chaque épreuve nouvelle n'est-elle pas une sanction de plus à l'amitié ? Souffrir les angoisses d'une heure, n'est-ce pas acheter à bon marché toute une vie d'amour ?

— Oui ! pour vous, ma belle Euphrosine, je voudrais être mort un millier de fois ! s'écria Sempronius avec l'éloquence naïve du cœur, et en pressant cette noble beauté sur son sein.

— Oui, répétait Callias, en se pinçant la lèvre et avec un air de gravité comique; à la bonne heure ! mais, au nom de l'Amour et de Vénus, encore une fois je vous le demande, pourquoi se donner tant de peine ?

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS

HISTOIRE

DES *PETITS POËMES EN PROSE.*

(LE SPLEEN DE PARIS.)

Les *PETITS POËMES EN PROSE*, dans leur histoire, présentent de grandes analogies avec d'autres ouvrages de Baudelaire. C'est ainsi que ce recueil, comme les *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES* ou *L'ART ROMANTIQUE*, n'est pas demeuré moins d'une dizaine d'années sur le chantier; que ses éléments, pour leur pluralité du moins, virent le jour dans des périodiques; qu'il ne fut jamais absolument achevé et, en fin de compte, ne parut en librairie que posthume et par les soins de Théodore de Banville et Charles Asselineau; sa destinée d'ailleurs — nous l'avons déjà montré — fut associée à celle des *FLEURS DU MAL* (voir notre édition, p. 389) pour la période 1863-1865 et à celle des œuvres complètes passé cette période.

Toutefois cette histoire-là se distingue de celle des autres travaux de Baudelaire par son caractère particulièrement douloureux autant qu'héroïque. *LE SPLEEN DE PARIS* étant l'ouvrage auquel il travailla davantage jusqu'en ses derniers jours, elle nous introduit plus avant que nous n'y étions encore entrés, dans les luttes que, pour mener son œuvre au degré d'achèvement où nous la voyons, il eut à soutenir contre la maladie qui, à partir de 1862,

paralysa pendant de longues périodes sa volonté, et menaçait d'embrumer son cerveau. Elle témoigne aussi, avec une force exceptionnelle, combien il était fondé à se plaindre de son guignon : peu de livres à coup sûr ont rencontré autant d'obstacles, de malchance et d'incompréhension de la part des contemporains, que celui-là dans lequel le consentement universel salue aujourd'hui un incontestable chef-d'œuvre, et que certains placent même au-dessus des *Fleurs du Mal*.

Nous l'étudierons ici dans ses grandes lignes. Pour le détail des publications, le lecteur voudra bien se reporter au tableau chronologique de la page 265.

*
* *

C'est à l'année 1857 qu'il faut rapporter le projet initial du *Spleen*. Un certain nombre de morceaux qui devaient y prendre place sont, il est vrai, antérieurs à cette date, notamment *Le Crépuscule du Soir* et *La Solitude*, qui sont de 1855, ou *Le Joujou du Pauvre*, extrait de *La Morale du Joujou*, essai paru dès 1853. Mais c'est seulement en 1857 que l'on voit Baudelaire, dans ses lettres, marquer nettement l'intention de faire un volume entier de poèmes en prose.

Ce volume, il comptait d'abord en donner les éléments à la *Revue des Deux Mondes* (lettre à Mme Aupick, 9 juillet) sous le titre collectif de *Poëmes Nocturnes*, et puis les recueillir en librairie chez Poulet-Malassis (lettre à celui-ci, 25 avril), après la publication des *Curiosités*[1].

Cependant il faut croire que les pourparlers engagés avec Buloz échouèrent, car c'est au *Présent* que parurent les *Poëmes Nocturnes*. Ils y étaient accompagnés de la mention : *La suite pro-*

[1] Dans cette lettre du 25 avril 1857, Baudelaire écrit, à vrai dire, le contraire : « Je comptais vous demander un nouveau service : *Les Poëmes nocturnes*, qui seront faits après *Les Curiosités*, voilà donc un projet au panier. » Mais le contexte indique très clairement qu'il s'agit là en réalité d'une ouverture que ses relations avec l'éditeur, un instant refroidies, ne lui permettaient pas alors de faire sous une autre forme.

chainement. Mais cette suite, on la cherche en vain dans les livraisons subséquentes du *Présent*, devenu, presque aussitôt la *Revue Européenne.* Faut-il en conclure que Baudelaire, très occupé alors par d'autres travaux en cours, ne se trouva pas en mesure de la fournir, ou bien que les *POËMES NOCTURNES* n'avaient point plu? Retenons du moins le fait : il se reproduira avec une fréquence singulière.

Pour les trois années qui suivent, la correspondance du poète est muette quant à son nouveau projet; tout juste y mentionne-t-il, en 1859, l'intention de porter quelques *poëmes nocturnes* à la *Revue Française.* C'était là un périodique auquel il collaborait alors régulièrement et où il semblait jouir d'un crédit réel. Cependant les poèmes annoncés n'y paraissent pas, et autre coïncidence dont il est difficile de n'être point frappé : la *Revue Française*, quelques mois plus tard, succombe.

En 1861, la 18e livraison de la *Revue Fantaisiste* — la revue de Catulle Mendès — donne enfin neuf *POËMES EN PROSE* (titre nouveau) dont trois inédits. Dans ce recueil, les *POËMES EN PROSE* avaient été annoncés dès la 6e livraison; de plus, les morceaux parus dans la 18e, y figurent accompagnés non seulement de numéros, mais encore de l'avis formel : *La suite à la prochaine livraison.* On ne saurait donc mettre en doute ni la bonne volonté du directeur, ni les intentions et les possibilités de l'auteur. Cependant, nous constatons une nouvelle répétition du même double phénomène : la «suite» ne paraît pas dans la livraison suivante avec laquelle meurt la *Revue Fantaisiste!*

Nous voici arrivés maintenant à la plus grosse publication dont les *POËMES EN PROSE* devaient être l'objet du vivant de l'auteur.

Sur la fin de décembre 1861, Baudelaire adressait à Arsène Houssaye, alors directeur de la *Presse* et de l'*Artiste*, les deux lettres suivantes :

I

Noël 1861.

MON CHER HOUSSAYE,

Vous qui, avec l'air inoccupé, savez si bien remplir une journée, trouvez quelques instants pour parcourir ce spécimen de *Poëmes en prose*

que je vous envoie. Je fais une longue tentative de cette espèce, et j'ai l'intention de vous la dédier. A la fin du mois, je vous remettrai tout ce qu'il y aura de fait (un titre comme : *Le Promeneur solitaire* ou *Le Rôdeur parisien*, vaudrait mieux peut-être). Vous serez indulgent. Car vous avez fait aussi quelques tentatives de ce genre, et vous savez combien c'est difficile, particulièrement pour éviter d'avoir l'air de montrer le plan d'une chose à mettre en vers.

...Il y a plusieurs années que je rêve à mes poëmes en prose.

...Le bon côté de ce travail est que l'on peut le couper où l'on veut. J'ai dans l'idée qu'Hetzel y trouvera la matière d'un volume romantique à images.

Mon point de départ a été *Gaspard de la Nuit...*, mais j'ai bien vite senti que je ne pourrais pas persévérer dans ce pastiche et que l'œuvre était inimitable. Je me suis résigné à être moi-même. Pourvu que je sois amusant, vous serez content, n'est-ce pas?

Il y a déjà quelque temps que je voulais vous offrir ce petit volume...[1].

II

MON AMI,

Je vous porterai demain quelque chose, quelque chose à quoi j'attache peut-être une importance exagérée, en raison du mal que je me suis donné pour bien faire. Enfin! je me pique qu'il y a là *quelque chose de nouveau*, comme sensation ou comme expression.

...Je crois que j'ai trouvé le titre qui rend bien mon idée : *La Lueur et la Fumée*, poëme en prose, au minimum 40 poëmes, au maximum 50[2]. Dont 12 sont faits : *L'Étranger*. — *Le Désespoir de la vieille*. — *Le Confiteor de l'Artiste*. — *La Femme sauvage*. — *Éros, Plutus et la Gloire*. — *La Belle Dorothée*. — *Souper avec Satan*. *Un Joueur*

[1] Le texte de cette lettre est emprunté pour partie aux *Confessions* d'Arsène Houssaye, et pour les quatre derniers paragraphes à une récente publication due à M. le commandant Martin : CHARLES BAUDELAIRE, *Lettres autographes* (J. Leroy, éd., 1922).

[2] Dans ses *Portes d'airain*, M. Victor-Émile Michelet a rapproché avec lyrisme, les *cinquante* poèmes en prose des *cinquante* portes de lumière, et soutenu que des raisons cabalistiques avaient sans doute imposé ce nombre au poète. La lettre à Houssaye semble réduire à néant cette hypothèse, d'ailleurs très séduisante.

généreux. — La Chambre double. — La Fin du Monde. — Le Nouveau Mithridate. — Du haut des Buttes-Chaumont...[1].

Il nous faut signaler au passage l'importance de ces deux lettres.

D'une part elles constituent — on s'en est sans doute déjà avisé — un avant-projet de la *Dédicace* qui prendra place en tête des *Petits Poëmes*. La plupart des arguments que Baudelaire développera dans ce morceau : nouveauté de sa tentative; facilités spéciales qu'offre tant pour l'éditeur que le lecteur ou l'auteur, un recueil de ce genre; source première de son inspiration; motifs qui dictent son hommage à Houssaye, — sont déjà ici en germe (voir nos notes sur la *Dédicace*, p. 269).

D'autre part elles nous apportent plusieurs renseignements qu'on ne trouve que là. Aucun autre document en effet, à notre connaissance, ne mentionne un seul des trois titres : *Le Promeneur solitaire, Le Rôdeur parisien, La Lueur et la Fumée*[2], auxquels on voit que Baudelaire songea sur la fin de l'année 1861. Aucun autre non plus, que *Le Spleen* originairement devait former «un volume romantique à images».

Mais c'est surtout à cause des précisions très formelles qu'elles nous valent quant au *nombre* de poèmes dont Baudelaire, dès la première heure, entendit composer son ouvrage, que ces lettres sont précieuses pour l'histoire qui nous occupe.

Ce point si important apparaîtrait en effet facilement litigieux.

Le recueil posthume contient, on le sait, *cinquante* poèmes. Cependant, on verra Baudelaire écrire à Sainte-Beuve que sur les

[1] Trois des poèmes ici cités, les trois derniers, n'ont jamais paru. Nous retrouverons toutefois les titres du premier et du troisième sur la liste donnée page 248. Remarquons encore que Baudelaire, dans sa lettre, ne mentionne que onze poèmes, et non douze, comme il écrit, erreur qu'explique sans doute le double titre du *Souper avec Satan.*

[2] On peut admettre que les deux premiers furent écartés à cause de leur ressemblance avec le titre d'un ouvrage de Lefèvre-Deumier, *Le Livre du Promeneur,* publié dès 1854 et composé, lui aussi, de *Poëmes en prose.* D'autant que l'ouvrage de Deumier présente encore d'autres analogies avec *Le Spleen :* thèmes parfois semblables (voir nos notes des pages 252 et 326) et mêmes titres de poèmes : *L'Horloge, Le Port, Le Miroir,* etc.

cent poèmes qu'il se propose de faire, il en est à *soixante* (voir p. 241); cependant encore, c'est un fait, que certains poèmes, de ceux dont on vient précisément de lire les titres : *La Fin du Monde*, *Le Nouveau Mithridate*, *Du haut des Buttes-Chaumont*, et que Baudelaire annonçait comme faits dès 1861, n'ont pas pris place dans le texte de 1869. Comment concilier ces nombres contradictoires? Comment justifier ces lacunes? Le recueil aurait-il été élagué?

La seconde lettre à Houssaye réduit à néant ce soupçon. «Au minimum 40 poèmes, au maximum 50», y spécifiait Baudelaire. C'est le maximum prévu qu'a apporté le livre posthume. Il faut donc considérer ce livre comme numériquement complet selon les intentions premières de l'auteur.

Ajoutons par anticipation qu'une lettre inédite de Poulet-Malassis à Asselineau, écrite au sujet de l'état où Baudelaire laissa ses manuscrits, achève d'expliquer l'écart des nombres qui viennent de nous occuper : il y avait 70 poèmes de faits, écrit Malassis en substance, «mais il voulait en faire 100 pour choisir, car sur les 70, il y en avait de faibles et d'autres qui faisaient double emploi».

Mais revenons à notre récit.

Il semble bien qu'Houssaye n'avait pas tardé à accueillir favorablement l'offre de Baudelaire, car dans un catalogue de la librairie Paul Cornuau, se rencontre en extrait une troisième lettre de celui-ci, à lui adressée, et certainement contemporaine à quelques jours près des deux premières, — il y est question, comme dans celles-là, des élections de 1862 à l'Académie, — où on lit : «Votre idée de placer les choses alternativement dans l'*Artiste* et dans la *Presse* me sourit beaucoup [1].»

Cependant il ne se pressait point de tenir ses promesses, et ses atermoiements n'étaient pas sans peser cruellement sur la situation de Baudelaire tombé dans une pénurie extrême en raison de sa

[1] Une lettre de Baudelaire à Mme Aupick confirme l'accord de principe le 29 mars 1862 : *Les Poëmes en prose* «passeront à la *Presse*, 1,000 fr., mais hélas! *Ce n'est pas fini.*»

brouille avec De Calonne, de la disparition de la *Revue Fantaisiste* et de la déconfiture de Poulet-Malassis, auquel il restait redevable d'une somme importante. Heureusement il y avait quelqu'un d'autre, de qui ces lenteurs menaçaient les intérêts : Hetzel, dont on vient de lire le nom, et qui bientôt, en effet, se rendra acquéreur du *Spleen*. Hetzel intervenait chaleureusement :

18 août 1862.

Mon cher Houssaye,

Lis pour de bon. — Je voudrais t'écrire ceci en lettres de Feu — tu as le commencement des Poëmes en prose de Baudelaire, et pour que je puisse le publier, il faut que cela ait paru dans le journal.

Baudelaire est notre vieil ami — ce qui n'est rien, car nous avons trop d'amis — mais c'est certainement le prosateur le plus original, et le poëte le plus personnel de ce temps — il n'y a pas de journal qui puisse faire attendre cet étrange classique des choses qui ne sont pas classiques — publie-le donc *vite* — mais *vite* — et mets-moi à même de le lire.

Les vrais singuliers sont si rares! J. Hetzel.

(Extrait du *Bulletin du Bibliophile*, 1er mars 1923.)

Cette fois Houssaye se décidait, et dans l'espace d'un mois, la *Presse*, sous le titre de *Petits Poëmes en prose* et la forme de trois feuilletons, donnait la dédicace c., dans l'ordre, les vingt premiers morceaux qui ouvrent le tome IV de l'édition dite définitive.

La publication était saluée aussitôt d'un article extrêmement enthousiaste de Théodore de Banville, que nous croyons devoir reproduire *in extenso*, car nulle part la «tentative nouvelle» de Baudelaire n'a été célébrée aussi magnifiquement :

...Un véritable événement littéraire a eu lieu; je veux parler de la publication des *Poëmes en prose* de Charles Baudelaire dans le feuilleton de la *Presse*. Ces courts chefs-d'œuvre artistement achevés, où, dégagée de toute intrigue, et, pour ainsi dire, de toute construction matérielle, la pensée libre, agile, apparaît dans sa nudité éclatante, n'ont eu qu'à se montrer pour faire tomber en poussière la foule des colosses prétentieux et vides. Les faiseurs avouaient l'infir-

mité de leurs moyens, la misère de leurs combinaisons, la vétusté de leurs ficelles; mais, disaient-ils, le moyen d'intéresser sans cela? *Le Vieux Saltimbanque* et *Le Mauvais Vitrier* ont répondu à cette objection enfantine; une fois encore, un homme est venu qui a prouvé le mouvement en marchant d'un pas victorieux. Et, ne vous y trompez pas, dans le choix de la prose appliquée à ces compositions, il y a aussi une démonstration importante. Voici trente ans, que dis-je? voici mille ans qu'on nous répète avec pitié : «Que seriez-vous sans le vers, sans le rhythme, sans la rime, sans ces enchantements tout matériels, qui, tout d'abord, vous assurent la complicité de nos sens, bercent l'âme dans une ivresse musicale, et dissimulent sous les richesses de leurs broderies mélodiques l'indigente simplicité de vos pensées?» Eh bien! les poëmes en prose de Charles Baudelaire répondent à cela encore; ôtez au poëte le vers et la lyre, mais laissez-lui une plume; ôtez-lui cette plume et laissez-lui la voix; ôtez-lui la voix et laissez-lui le geste; ôtez-lui le geste, attachez ses bras, mais laissez-lui la faculté de s'exprimer par un clin d'œil, il sera toujours le poëte, le créateur, et s'il ne lui est plus permis que de respirer, sa respiration créera quelque chose. O fous bizarres de vous imaginer que c'est à un certain balancement de syllabes, à une suspension de sens, au retour régulier de certains sons qu'a été donné le privilège inouï d'enfanter des êtres! Quand les dieux emplissent l'éther de comètes, de constellations, d'étoiles et secouent sur lui une poussière d'astres, ce n'est pas à l'aide de leurs mains qu'ils suspendent dans l'immensité bleue ces lumières chantantes, mais par un simple acte de leur pensée génératrice! (*Le Boulevard, la Semaine dramatique et littéraire*, 31 août 1862.)

Cet article était de nature à renforcer l'impression produite quelques mois auparavant par les louanges que Sainte-Beuve avait données, dans le *Constitutionnel* (20 janvier) au *Vieux Saltimbanque* et aux *Veuves*, «deux bijoux», déclarait-il. — Ainsi donc maintenant les *Poëmes en prose* semblaient voguer vers la gloire.

Mais des incidents allaient survenir, qui devaient ruiner toutes les espérances que Baudelaire avait fondées sur cette publication.

On lit chez Eugène Crépet (*Charles Baudelaire, Œuvres Posthumes*, p. lxxiii) :

Je me souviens d'avoir entendu Baudelaire se plaindre à Gustave Flaubert des sévérités du directeur littéraire d'un journal de la presse

politique. On exigeait de lui des suppressions, dans le poëme intitulé *Les Vocations.* Il refusa de se soumettre à cette censure excessive, et ce très beau morceau ne parut que dix-huit mois plus tard, dans le *Figaro*.

Le directeur littéraire en cause, c'était Houssaye, on n'en saurait douter, car la *Presse* est le seul journal politique où aient paru des poèmes en prose. D'ailleurs nous avons mieux qu'une simple présomption à ce sujet, c'est le témoignage de Baudelaire lui-même. Il mandait à sa mère le 22 septembre 1862 :

Il me faut une certaine béatitude pour t'écrire. Or la colère est mon état ordinaire. Ainsi aujourd'hui je t'écris des bureaux de la *Presse* (où je me croyais enfin installé, et depuis onze mois j'étais sans abri) et voilà que j'endure ici des tortures, de *véritables tortures*, et il se pourrait bien que je renonçasse à publier la suite des poëmes en prose, qui faisaient 15 feuilletons.

Mais l'argent?

Des tortures, de *véritables tortures!* On sait de reste à quoi correspond une telle expression dans les lettres du poète; c'est toujours à des différends survenus avec ses éditeurs, au sujet de corrections qu'ils prétendent lui imposer.

Ainsi donc, dès son troisième feuilleton qui d'ailleurs semble avoir eu quelque peine à paraître, puisqu'un mois entier le sépare de la publication du second, Baudelaire avait des difficultés sérieuses avec Houssaye, et davantage encore vraisemblablement avec les sous-ordres chargés d'assurer le respect des volontés du maître. Quelques jours plus tard il était dénoncé au journal comme coupable de lui avoir fourni des textes pour partie déjà publiés.

Le fait était exact. Des trois feuilletons parus, seul le premier ne contenait rigoureusement que de l'inédit. Les deux autres étaient faits pour moitié environ de poèmes qui avaient paru soit à la *Revue Fantaisiste*, soit au *Présent*, soit successivement dans ces deux périodiques. Il faut ajouter que, sur les six morceaux incriminés, deux avaient été fortement retouchés pour la *Presse*.

Le recueil des *Lettres* nous a conservé la défense de Baudelaire :

8 octobre 1862, 3 h.

MON CHER HOUSSAYE,

J'ai vu tout à l'heure M. Rouy[1] qui m'a fait les reproches que vous l'avez chargé de me transmettre ainsi que la suppression totale de *tous les poèmes en prose*. Ce n'est pas là ce qui m'est le plus désagréable, comme vous le devinez, c'est le reproche que vous croyez sans doute pouvoir me faire.

Je considère la chose en soi comme légère et je n'en ai deviné la gravité que quand M. Rouy me l'a présentée dans ses rapports avec le procès. Je ne me sentais pas coupable du tout, et je vous transmets littéralement ce que je lui ai répondu :

1° La *Revue*[2] en question tirait à 500, et ne *vendait* que 100 numéros. Publicité nulle.

2° Plusieurs des morceaux (combien? je ne sais pas?) ont été remaniés et même *transformés* (dans quelle proportion, je ne puis pas vous le dire maintenant puisque je n'ai sous mes yeux ni nos feuilletons ni la *Revue Fantaisiste*). Mais vous pourrez juger de tout cela par vous-même, car je vais chercher le numéro de la revue, je vous le transmettrai immédiatement, et vous comparerez.

3° Je voulais donner au lecteur une idée complète de l'ouvrage dans son ampleur, ouvrage conçu depuis longtemps, et avant d'entremêler quelques morceaux anciens, j'ai consulté deux ou trois de mes amis qui m'ont dit que mes scrupules seraient puérils, quand même je ne remanierais pas, surtout avec une aussi grande quantité de morceaux nouveaux, et les morceaux anciens, si rares, n'ayant reçu qu'une publicité aussi restreinte.

J'aurais dû vous consulter vous-même, et ce n'est qu'à vous seul que je dois des excuses.

Il est évident que le coup part de quelque haine et de quelque méchanceté dont je ne connais ni la raison ni l'origine.

Je crois que M. Rouy a été un peu étonné de mon calme et je vous le répète, il a fallu des explications secondaires pour que je comprisse la gravité de la chose.

J'étais allé dire à M. Rouy que je comptais, sous peu de jours,

[1] L'administrateur de la *Presse*.

[2] Il s'agit de la *Revue Fantaisiste*, comme on va le voir bientôt.

livrer la *totalité* du manuscrit, afin que tous les morceaux à supprimer, s'il y avait lieu, me fussent indiqués à l'avance, et que je ferais faire immédiatement pour la *Presse* une copie particulière.

J'irai vous voir le 16 pour vous montrer ce manuscrit. Quand même vous maintiendriez la suppression totale, je ne m'en considérerais pas moins comme votre obligé, au moins à cause de l'admirable intention que vous avez montrée.

Tout cela est d'autant plus désagréable que je rencontre une foule de gens qui prennent goût à la chose.

Selon votre décision finale, quand vous aurez *tout*, je vous laisserai l'ouvrage ou je le porterai immédiatement au libraire.

Demain, après-demain au plus tard, je retrouverai le numéro de la revue, et je vous le transmettrai; mais il faudrait une épreuve à la brosse, du feuilleton resté à l'imprimerie pour que vous puissiez bien juger de la proportion entre le vieux, le neuf et le rajeuni.

Tout à vous,

Ch. BAUDELAIRE,
22, rue d'Amsterdam.

Il y a dans la teneur de cette lettre quelques points mystérieux : qu'était-ce que ce procès auquel il est fait allusion par deux fois, et dont la simultanéité avait pour effet d'aggraver la «légèreté» commise? Quelle «l'admirable intention» marquée par Houssaye? Et de quels poèmes était composé le quatrième feuilleton resté à l'imprimerie[1]? Et comment Baudelaire pouvait-il se flatter de l'espoir de livrer à la *Presse* «sous peu de jours» la totalité de son manuscrit, alors que nous l'allons voir y travailler pendant plus de trois ans encore, sans réussir à l'achever absolument[2]? Mais l'éclaircissement de ces points-là n'améliorerait guère la défense de Baude-

[1] On peut conjecturer avec vraisemblance qu'il devait contenir notamment *Éros, Plutus et la Gloire, La Belle Dorothée, Un Joueur généreux*, poèmes annoncés comme faits dans la lettre à Houssaye donnée page 224, puis encore ceux des morceaux parus antérieurement à la *Revue Fantaisiste* (voir le tableau chronologique, p. 265) que n'avait pas encore reproduits la *Presse*.

[2] Il y était peut-être sincère cependant : sur certains feuillets non reproduits de ce même *Carnet* que M. Féli Gautier a donné chez Chevrel en fac-similé, on lit des notes — ou mieux, des exhortations à soi-même comme les suivantes : 14 jours... 32 heures... 100 heures pour les *Poëmes en prose*.

laire, dont il faut convenir qu'à la juger du moins du simple point de vue d'un directeur de journal, elle apparaissait peu solide.

Il eût dû, semble-t-il, plaider d'autres moyens. Par exemple soutenir qu'on ne pouvait sans iniquité assimiler ses poèmes si précieusement ciselés, si douloureusement élaborés, à de la «copie» vulgaire, ni par conséquent prétendre les soumettre à l'application des usages qui règlent l'insertion de celle-ci. Ou bien invoquer l'état cruel de sa santé qui déjà lui valait de longues périodes d'improduction et l'obligeait de ce fait à tirer plusieurs moutures de ses travaux. Qu'aurait été la conduite d'Arsène Houssaye, si Baudelaire avait fait appel chez lui à l'homme et au confrère? Ses *Confessions* nous le font deviner terriblement snob et infatué, mais compréhensif et non dépourvu de générosité. Elles nous montrent aussi qu'il était retenu surtout dans son admiration pour Baudelaire par certaines attitudes que celui-ci prenait volontiers. Il y a même sous ce rapport une page bien significative dans son livre : c'est celle où, racontant leur première entrevue, il écrit qu'au regard noir de son visiteur, il opposa le sien comme une épée. Tout porte à croire qu'il eût tenu à reconnaître la confiance que son collaborateur lui montrait, d'autant que les *Poëmes en prose*, on s'en souvient, lui étaient dédiés.

Mais sans doute Baudelaire estima-t-il de sa dignité de s'en tenir à la discussion des faits; d'ailleurs Houssaye n'était point seul maître dans son journal, et le cas soulevait une question de principe. Enfin on peut admettre que l'entrevue sollicitée par Baudelaire dans sa lettre, — si elle lui fut accordée, ce que nous ignorons, — aboutit à la constatation de divergences de vues, absolument irréductibles, en ce qui concernait certains morceaux du manuscrit que la *Presse* jugeait trop osés pour ses lecteurs... Finalement Houssaye maintint sa décision qui n'allait à rien de moins, on l'a vu, que suspendre totalement la publication, — et l'on peut croire qu'entre toutes ses épreuves, celle-ci ne fut pas à Baudelaire ni la moins douloureuse ni la moins humiliante.

Il nous faut maintenant franchir une période de huit mois, remplie surtout par une de ces «crises léthargiques» dont Baude-

laire, à partir de 1862, commence à subir les accablants effets. Dans la lettre où il annonçait à sa mère la fin de celle-là (3 juin 1863), il avait aussi la satisfaction d'enregistrer l'heureux dénouement des pourparlers engagés avec Hetzel dès l'année précédente :

J'ai vendu à la maison Hetzel *Les Fleurs du Mal* pour 5 ans, 3e édition augmentée; *Le Spleen de Paris* pour 5 ans, 600 fr. par volume et par tirage de 2,000 exempl. Il y aura bien cinq éditions de chacun en cinq ans.

Et il ajoutait à propos de ce dernier ouvrage :

Le Spleen de Paris est inachevé, et n'a pas été livré à temps. Il ne faut, pour le finir, qu'une quinzaine de journées de travail, mais de travail vigoureux. J'ai eu le tort de laisser tomber l'activité qui m'avait soutenu. Mais je suis très content de toute la partie qui est faite. Ce sera un livre singulier. (*Passage inédit.*)

Faut-il dire que l'inexorable réalité, sauf en ce qui concerne son jugement sur l'ouvrage, devait démentir rapidement son optimisme? Lui-même, dès le surlendemain, en rabattait :

Je viens de recevoir des épreuves du *Spleen de Paris;* mon Dieu! que ce sera long à finir! (5 juin, *inédit.*)

Du moins le regain d'activité dont témoigne le billet du 3 juin avait porté ses fruits : au cours du second semestre de l'année 1863, neuf poèmes en prose voyaient le jour dans divers périodiques[1], et au commencement de la suivante, Baudelaire retrouvait assez de confiance en lui-même pour demander à nouveau le lancement de son livre à la publicité d'un grand organe.

Mais avant que de relater cette tentative-là, il nous faut, pour suivre l'ordre chronologique, produire ici deux documents savou-

[1] Dont *Le Boulevard* qui — notons une fois de plus la coïncidence — mourait avec le numéro même où ils paraissaient.

reux, qui vont mettre le lecteur pleinement au fait d'un ordre de tribulations dont le récit des difficultés avec Houssaye ne lui a encore donné qu'un avant-goût. Jusqu'ici, en somme, il n'a guère vu Baudelaire qu'aux prises avec les circonstances adverses; maintenant il va le voir en lutte avec la sottise contemporaine. Se trouverait-il aujourd'hui un directeur de revue, voire le mieux bâté, pour s'aviser que certains passages du *SPLEEN* exigent une feuille de vigne? La génération du poète en montra plusieurs, nos documents en témoignent.

Le premier de ceux-ci consiste dans une lettre qu'Édourd Le Barbier, alors directeur de la *Revue Libérale* (premier titre de la *Nouvelle Revue de Paris*), adressait à Hippolyte Taine. Nous l'extrayons des *Mémoires d'aujourd'hui* de Robert de Bonnières (Paul Ollendorff, 1888) : on reconnaîtra sans peine que c'est du *Joueur généreux* et des *Vocations* qu'il y est question :

19 janvier 1864.

Baudelaire est un brave homme dont je fais grand cas; mais il frappe comme un sourd. J'ai cru qu'il m'étranglerait parce que je lui parlais de supprimer 20 lignes sur 20 pages, sans rien changer au reste du texte.

1° Je me mis à prier par un reste d'habitude; IMBÉCILE[1] ne peut pas s'imprimer dans une revue qui débute et que le parquet surveille.

2° Un enfant de dix ans qui raconte une nuit passée *avec sa bonne*, qui remarque que ses bras et ses tétons sont plus gros que ceux des autres femmes, que ses cheveux sentent bons, etc., etc.; ce n'est pas un enfant de dix ans. C'est M. Baudelaire qui monte le bourrichon du bourgeois.

3° Enfin les *femmes qui sentent bon* et l'*autre odeur* encore de Salammbô, sont des moyens sadiques que M. Flaubert (mon excellent ami) et M. Baudelaire (mon excellent ennemi) peuvent employer dans leurs ouvrages, mais une Revue doit y mettre plus de façons.

Baudelaire n'a été ni loyal ni poli : il m'a parlé de *pionnerie*, parce que j'ai l'honneur d'appartenir à l'École normale et m'a refusé brutalement des *coupures indispensables*.

Après m'avoir permis de choisir les poëmes qui me conviendraient, il

[1] Voir page 321 une variante de la page 106.

m'a renvoyé, avec une lettre d'injures, les quatre poëmes que j'avais fait composer (4 sur 9).

Tout cela est d'une *vanité insensée.*

M. Baudelaire prétend que je me suis recommandé auprès de lui de mon ami H. Taine et de M. de Sainte-Beuve. J'ai dit simplement à M. Baudelaire que tu nous faisais l'honneur de nous confier quelques-uns de tes travaux et que M. Sainte-Beuve nous avait promis son secours, d'ici à quelques mois.

M. Baudelaire veut imposer toutes ses phrases; à quoi bon? Puisqu'il fera imprimer ses œuvres?

M'as-tu forcé de publier toute la littérature anglaise?...

A bientôt, vrai sage, aime-moi et défends-moi, etc.

Édouard Le Barbier.

Que dire de cet innocent qui traitait Baudelaire de «brave homme» et qu'épouvantait le mot *imbécile?* Encore ce directeur-là avait-il une excuse : son âge, à ce qu'il paraît[1], et puis se contentait-il de *demander* des coupures. Mais il arrivait que ses congénères, plus âgés ou moins timides, en opérassent de leur propre autorité. Témoin notre second document, cette lettre inédite de Baudelaire au directeur de la *Revue Nationale,* où, sous la forme polie, on sent la fureur près d'éclater :

10 juin [18]63.

Monsieur,

Je viens de lire les deux extraits (*Les Tentations* et *Dorothée*) insérés dans la *Revue Nationale.* J'y trouve d'extraordinaires changements introduits après un *bon à tirer.* Cela, Monsieur, est la raison pour laquelle j'ai fui de tant de journaux et de revues.

Je vous avais dit : Supprimez *tout un morceau,* si une virgule vous déplaît dans le morceau, mais ne supprimez pas la virgule; elle a sa raison d'être.

[1] «Imaginez (!!!) l'attitude de Baudelaire en affaires avec la *Revue Libérale,* quand, au bout de péripéties trop dramatiques et trop longues pour être racontées ici, il a été prouvé en fin de compte que c'est la mère du rédacteur en chef (mineur) qui reçoit la copie! et ce qu'il a dû penser de ses épithètes ainsi annotées par la dame : au mot *imbécile* par exemple : *Pourquoi imbécile?*

«Chose étrange! La mère et l'enfant se portent bien.» (*Lettre inédite* de Théodore de Banville.)

J'ai passé ma vie entière à apprendre à construire des phrases, et je dis, sans crainte de faire rire, que ce que je livre à une imprimerie, est *parfaitement fini.*

Croyez-vous réellement que «les formes de son corps», ce soit là une expression équivalente à «*son dos creux et sa gorge pointue*»? — surtout quand il est question de la race noire des côtes orientales.

Et croyez-vous qu'il soit immoral de dire qu'une fille est *mûre à onze ans,* quand on sait qu'Aïscha (qui n'était pas une négresse née sous les tropiques) était plus jeune encore alors que Mahomet l'épousa?

Monsieur, je désire sincèrement vous remercier du bon accueil que vous m'avez fait; *mais je sais ce que j'écris,* et ne raconte *que ce que j'ai vu.*

Si encore j'avais été prévenu à temps, j'aurais pu supprimer tout le morceau.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes parfaits sentiments.

Sans doute aujourd'hui avec le recul du temps, de tels incidents peuvent paraître négligeables, voire comiques. — Les chiens aboient, la caravane passe, dit le proverbe. — Mais il faut se souvenir que c'était une sensibilité exaspérée qu'ils affectaient. Il faut songer aussi que les conséquences ordinaires en étaient des brouilles, des reprises ou renvois de manuscrits, un surcroît de soucis pécuniaires et d'irritation nerveuse, le travail interrompu... Et quand assez de sang-froid lui était revenu pour rire des colères où il s'était emporté, Baudelaire devait battre le pavé pour aller frapper à de nouvelles portes.

Il est un de ses effets qui ne permet pas d'absoudre la sottise, c'est le mal qu'elle fait à l'esprit.

Le 7 février 1864, paraissait en troisième page du *Figaro* la note suivante :

Le Spleen de Paris, poèmes en prose.

Le Spleen de Paris est le titre adopté par M. C. Baudelaire pour un livre qu'il prépare, et dont il veut faire un digne pendant aux *Fleurs du Mal.* Tout ce qui se trouve naturellement exclu de

l'œuvre rhythmée et rimée, ou plus difficile à y exprimer, tous les détails matériels, et, en un mot, toutes les minuties de la vie prosaïque, trouvent leur place dans l'œuvre en prose, où l'idéal et le trivial se fondent dans un amalgame inséparable. D'ailleurs, l'âme sombre et malade que l'auteur a dû supposer pour écrire *Les Fleurs du Mal* est, à peu de chose près, la même qui compose *Le Spleen de Paris*. Dans l'ouvrage en prose, comme dans l'œuvre en vers, toutes les suggestions de la rue, de la circonstance et du ciel parisiens, tous les soubresauts de la conscience, toutes les langueurs de la rêverie, la philosophie, le songe et même l'anecdote peuvent prendre leur rang à tour de rôle. Il s'agit seulement de trouver une prose qui s'adapte aux différents états de l'âme du flâneur morose. Nos lecteurs jugeront si M. Charles Baudelaire y a réussi.

Certaines gens croient que Londres seul a le privilége aristocratique du spleen, et que Paris, le joyeux Paris, n'a jamais connu cette noire maladie. Il y a peut-être bien, comme le prétend l'auteur, une sorte de spleen parisien; et il affirme que le nombre est grand de ceux qui l'ont connu et le reconnaîtront.

G. Bourdin.

Cette note était suivie, dans le même numéro, de quatre poèmes, et, dans le numéro du 14 février, de deux autres au bas desquels on lisait : *Sera continué.*

Or il est à peine besoin de signaler le prix que Baudelaire devait attacher à cette publication-là. Entre tous les journaux dont il avait subi les brocards et les injures, le *Figaro*, — le *Figaro* d'Alphonse Duchesne, de Jean Rousseau, d'Alcide Dusolier, de Goudall et de ce Bourdin qui, aujourd'hui, se faisait l'introducteur du *Spleen* avec autant d'aisance que s'il n'eût pas, sept ans auparavant, appelé les foudres du parquet sur *Les Fleurs du Mal*, — était certainement celui qui s'était montré le plus acharné dans l'attaque comme le plus expert dans le choix des traits empoisonnés. En cette publication-là, surtout venant après celle du *Peintre de la Vie moderne* (novembre-décembre 1863), Baudelaire avait donc le droit de trouver le gage d'une ère nouvelle où il lui serait enfin donné non seulement de ne plus se voir poursuivi constamment des clameurs de la petite presse, mais encore de pouvoir compter sur l'appui de son organe le plus retentissant.

Il faut ajouter que la publicité du *Figaro* n'était point négligeable.

Cependant la promesse du «*Sera continué*» devait une fois de plus rester lettre morte. La cause en est fournie par une des *Lettres à sa mère* avec une laconique netteté qui serre le cœur :

C'est tout simplement parce que mes poëmes ennuyaient tout le monde (m'a dit le directeur) qu'on les a interrompus.

Sic. On a bien lu. Et c'est le cas où jamais sans doute de se souvenir de la formule consacrée : «Tout commentaire affaiblirait la portée de cette déclaration.» Baudelaire pourtant ajoutait celui-ci :

Je suis tombé dans une hideuse léthargie. (3 mars 1864.)

Ne faut-il pas l'attribuer, pour partie tout au moins, à cette suprême déception?

Cinq mois s'écoulent maintenant sans que la mention des *Petits poëmes* apparaisse autrement qu'une fois et en passant dans la Correspondance. Maintenant Baudelaire a fui à Bruxelles son ingrate patrie à laquelle de nouveaux déboires vont, d'ailleurs, lui révéler qu'il est resté plus attaché qu'il ne croyait, et il y emploie son temps à organiser ses conférences, à prendre contact avec la presse du pays, ou à rédiger ses premières notes sur la Belgique.

Cependant il y rencontre Hetzel, qui lui avait consenti une avance en devenant acquéreur de la troisième édition des *Fleurs* et du *Spleen*. Hetzel, après quelques reproches, lui donne jusqu'à la fin de septembre pour la livraison des manuscrits.

En rapportant la chose à sa mère, Baudelaire, bien qu'heureux de cette réconciliation, trahissait l'angoisse qu'il éprouvait à la pensée de se remettre au *Spleen* :

Ah! quelle joie quand ce sera fini! Je suis si affaibli, si dégoûté de tout et de moi-même, que quelquefois je me figure que je ne saurai jamais achever ce livre interrompu depuis si longtemps, et dont j'ai cependant tant caressé l'idée! (8 août 1864.)

Son pressentiment ne le trompait pas, on le sait. Ni à la fin de septembre ni plus tard il ne devait livrer ses manuscrits à Hetzel, et pour cause. Toutefois il semble que l'engagement qu'il en prenait ait temporairement ragaillardi sa volonté défaillante. Dans les derniers mois de 1864, il donnait à l'*Artiste* un poème nouveau encadré de deux anciens — ce qui paraît indiquer qu'Houssaye se repentait de la sévérité qu'il avait montrée naguère en tant que directeur de *La Presse*, — et à la *Revue de Paris* six morceaux dont trois inédits — qui d'ailleurs ne devaient pas lui être payés, ce périodique, admirons une fois de plus la coïncidence! venant à tomber en déconfiture sur ces entrefaites (voir E.-J. Crépet, *op. cit.*, p. 387-390). Au commencement de 1865, nous le voyons encore se répandre en assurances très positives auprès de ses amis du monde littéraire. A Julien Lemer, chargé de ses intérêts à Paris, il annonce par deux fois, «pour la fin du mois» — hélas! c'est toujours pour la fin du mois! — «un énorme paquet de poëmes en prose à partager entre divers recueils» (3 et 15 février); à Marcellin, directeur de la *Vie Parisienne*, il en promet un autre ;

J'en ai bien une trentaine sur ma table; mais ce sont des horreurs et des monstruosités qui feraient avorter vos lectrices enceintes.

Il va même, dans une heure d'optimisme sans doute, jusqu'à assurer Lemer que ses livres sont terminés :

Hetzel est de mauvaise humeur contre moi (et il en a le droit) parce que je ne lui ai pas encore livré *Les Fleurs du Mal* et *Le Spleen de Paris*, qui cependant sont finis, mais que je triture encore. (23 février.)

Cependant il faut remarquer que dans d'autres lettres de la même période, celles où il peut se livrer en toute franchise, il se montre singulièrement moins affirmatif, et que ses espérances s'y mitigent de bien des réserves :

... *Le Spleen de Paris*, ce maudit livre sur lequel je comptais tant, est resté suspendu à moitié... Il y a décidément un grand

danger à laisser longtemps le travail interrompu et à faire plusieurs choses à la fois. Le fil de la pensée se perd souvent, et on ne peut plus retrouver l'atmosphère spirituelle où on s'était d'abord placé. (*A sa mère*, 3 novembre 1864[1].)

Je ne sais combien de fois tu m'as parlé de ma facilité. C'est un terme très usité qui n'est guère applicable qu'aux esprits superficiels. Facilité à concevoir ? ou facilité à exprimer ? Je n'ai jamais eu ni l'une ni l'autre, et il doit sauter aux yeux que le peu que j'ai fait est le résultat d'un travail très douloureux.

De temps en temps je me remets à mes poëmes en prose.

... Mais il faut une certaine tranquillité d'esprit pour combiner des idées, des images, des mots. — Et je suis loin de cette tranquillité. (*A la même*, 11 février 1865; *le dernier paragraphe inédit.*)

Oui, je continue les *Poëmes en prose*... Mais je vais lentement, très lentement. L'atmosphère de ce pays est alourdissante, et puis tu as pu deviner, par la lecture des 40 ou des 50 qui ont paru [2], que la confection de ces petites babioles est le résultat d'une grande concentration d'esprit. Cependant, j'espère que je réussirai à produire un ouvrage singulier, plus singulier, plus volontaire du moins que les *Fleurs du Mal*, où j'associerai l'effrayant avec le bouffon, et même la tendresse avec la haine. (*A la même*, 9 mars.)

Au total nous dégageons de tous ces documents souvent contradictoires, que Baudelaire travaille encore, bien que péniblement. Mais, deux mois plus tard, ce sont les aveux d'une détresse totale que nous apporte sa correspondance. L'exil dans un pays où tout le choque, le regret d'une mère qu'il aime tendrement sitôt qu'il en est éloigné, le sentiment que les pourparlers engagés par Lemer à Paris pour la vente de ses œuvres, réclament sa présence, la claustration dans une chambre d'hôtel, la misère, la maladie, le labeur où il ahanne, tout cela mis ensemble, c'est trop de tourment et de souffrance ! Il est à bout, il n'en peut plus, et, dans son désarroi, l'illusion le hante qu'un séjour en France, une

[1] Date rectifiée.

[2] Il en avait alors paru exactement 41.

reprise de contact avec ses amis, l'atmosphère de *la Capitale infâme*

Dont le charme infernal *le* rajeunit sans cesse,

lui rendraient peut-être le courage qui l'abandonne.

Je suis tombé dans un vrai marasme. Je n'ai plus le courage de travailler au livre sur la *Belgique* ni aux *Poëmes en prose*. Quand je vois mettre sur une voiture les malles d'un voyageur, je me dis : « Voilà encore un homme heureux ! Il peut s'en aller. » Les deux ou trois Belges que j'ai trouvés longtemps agréables *comparativement* me sont devenus *insupportables*. (Lettre à sa mère, 4 mai.)

Hélas ! les *Poëmes en prose*, auxquels vous avez encore décoché un encouragement récent [1], sont bien attardés. Je me mets toujours sur les bras des besognes difficiles. Faire *cent* [2] bagatelles laborieuses, qui exigent une bonne humeur constante (bonne humeur nécessaire, même pour traiter des sujets tristes), une excitation bizarre qui a besoin de spectacles, de foules, de musiques, de réverbères même, voilà ce que j'ai voulu faire. Je n'en suis qu'à *soixante*, et je ne peux plus aller. J'ai besoin de ce fameux *bain de multitude* dont l'incorrection vous avait justement choqué [3]. (A Sainte-Beuve, même jour.)

Je suis affaibli, je suis mort. J'ai une masse de poëmes en prose à répandre dans deux ou trois revues. Mais je ne peux plus aller. Je souffre d'un mal que je n'ai pas connu quand j'étais gamin et que je vivais au bout du monde. Et cependant je ne suis pas patriote. (A Edouard Manet, 11 mai.)

[1] Dans un article sur Monselet : « C'est plus prosaïque que Baudelaire, lequel peint sur émail (se rappeler *Le Vieux Saltimbanque*, *Les Petites Vieilles*, *Le Cafe Neuf* ou *Les Yeux des Pauvres*). » (*Nouveaux Lundis*, à la date du 24 avril 1865.)

[2] Voir p. 226.

[3] « *Bain de multitude.* » On trouve cette expression dans le poème en prose intitulé : *Les Foules*. On la trouve aussi dans *Les Paradis artificiels*. Il est probable qu'il est fait ici allusion à quelque reproche oral de Sainte-Beuve, car ses lettres à Baudelaire ne mentionnent rien à son sujet. Baudelaire était-il aussi bien convaincu que Sainte-Beuve eût raison dans cette querelle de rhéteur ? En tout cas il ne changea rien à son texte.

Est-ce vraiment le mal du pays qui le point? Ou plutôt ce mal du pays-là ne procède-t-il pas surtout d'une immense lassitude nerveuse? Raison de plus pour partir tout de suite et s'aller mettre au calme de la *Maison-Joujou*, en face de la mer. Malheureusement il tergiverse, à cause de ses notes sur la *Belgique* qu'il tient à compléter, et puis parce qu'il entend ne rentrer à Paris que *glorieusement*, c'est-à-dire le payement de ses dettes assuré par la vente de ses œuvres. Sur ces entrefaites (6 juillet), Hetzel, qui ne veut plus s'occuper que de publications illustrées pour les enfants, lui rend la libre disposition du *Spleen de Paris* et des *Fleurs*. Maintenant la nécessité s'impose de terminer en hâte ces deux livres-là, car il ne semble pas douteux que leur adjonction aux œuvres critiques ne décide les éditeurs pressentis par Lemer pour celles-ci. Baudelaire reste donc «en pénitence» dans «son enfer», malgré son mal qui s'aggrave, et il demande à «sa tête qui a trop travaillé» un suprême effort. Et pour aiguillonner son propre zèle, il prend vis-à-vis de Lemer l'engagement de lui livrer le *Spleen* fini dans un court délai. Mais ainsi va-t-il achever d'user, dans de nouvelles alternatives de découragement et d'énergie désespérée, ce qu'il lui restait de facultés créatrices.

Pour vous donner une idée de certaines faiblesses de mon caractère, je vous dirai que, ne voyant rien venir de vous, je m'étais figuré que, désormais *aucun livre de moi n'était vendable*, et conséquemment, qu'il était *inutile* de finir *Le Spleen de Paris* et *La Belgique*. Découragement parfait. — Votre lettre m'a fait grand bien, et je me remets au *Spleen de Paris*, qui sera certainement fini à la fin du mois. (A Julien Lemer, 9 août.)

D'ici à la fin du mois, je vous livrerai cinquante poëmes en prose, complément du *Spleen de Paris* (il y en a chez Charpentier [1] et il est impossible de savoir si ce... les prend ou les repousse). Or, en supposant que sur ces cinquante, il y en ait vingt inintelligibles ou répulsifs pour le public d'un grand journal, il restera toujours bien assez de matières pour demander une bonne somme. (*Au même*, 13 octobre.)

[1] Éditeur de la *Revue Nationale* dont il sera question p. 243 et 246.

Je devrais consacrer mon loisir forcé à retoucher le plus possible mes *Poëmes en prose* et *Mes Contemporains;* ce serait toujours du temps gagné; car il faudra bien le faire plus tard. Mais je n'ai plus de cœur à rien. (*A sa mère,* 13 novembre.)

Quinze jours auparavant, Baudelaire avait confessé à Ancelle «un certain état vaporeux qui le faisait douter de ses facultés». (26 octobre.)

Cette période-là (mai-novembre 1865) est marquée par la rédaction des *Bons Chiens,* seul poème en prose paru en Belgique et le dernier inédit publié du vivant de l'auteur, et encore par le dépôt à la *Revue Nationale* de huit autres morceaux composés depuis quelques mois certainement, car plusieurs d'entre eux correspondent à la teneur des billets à Marcellin et à Mme Aupick, en date des 15 février et 9 mars donnés plus haut.

Et avec elle c'en est fini décidément de l'ère de création chez Baudelaire. Maintenant il commence de se survivre; maintenant il s'avère incapable de travailler; il ne retouchera ni ne remaniera plus guère, quoi qu'il en dise; encore bien moins achèvera-t-il les morceaux ébauchés qu'il eût voulu substituer à d'aucuns dont il n'était que médiocrement satisfait; tout ce qu'il aura la force de faire désormais, c'est de classer les éléments de son livre.

Chose curieuse! on en pourrait douter à lire sa correspondance, particulièrement abondante pour les six mois qui nous séparent encore du jour où il s'alitera définitivement. Au cours de ce suprême délai, nous l'allons voir continuer d'affirmer la même volonté, tant d'achever son livre que de lui trouver un éditeur, et, dans ce but, dès que la maladie lui laissera un peu de répit, ne dépensant pas moins d'efforts que par le passé.

Il écrit à Sainte-Beuve :

J'ai tâché de me replonger dans le *Spleen de Paris* (poëmes en prose) car ce n'était pas fini. Enfin j'ai l'espoir de pouvoir montrer, un de ces jours, un nouveau *Joseph Delorme accrochant sa pensée rapsodique* à chaque accident de sa flânerie et tirant de chaque objet une moralité désagréable. Mais que ces bagatelles, quand on veut les

exprimer d'une manière à la fois pénétrante et légère, sont donc difficiles à faire[1]. (15 janvier 1866.)

Il munit le fidèle Ancelle, qui s'est par zèle substitué à Julien Lemer dans les négociations engagées avec les frères Garnier, d'instructions minutieuses :

... Dites[-leur aux Garnier] que je suis en train de donner le dernier tour à mon livre : *Le Spleen de Paris (pour faire pendant aux Fleurs du Mal)*. [12 janvier.] — Les Garnier ignorent ce que c'est que *Le Spleen de Paris;* que Sainte-Beuve, dans le *Constitutionnel*, lors de ma *bouffonne*, mais *très-intentionnée* candidature à l'Académie, a parlé de quelques-uns de ses fragments comme de vrais *chefs-d'œuvre*. Ce n'est pas moi qui parle. On pourrait retrouver le numéro[2]. (30 janvier.)

Et, dans cette même lettre il ajoute, comme naguère :

Maintenant le courage me revient. Je vais remanier le *Spleen*.

Le mois suivant, les *Lettres* nous le montrent plus formel encore dans ses assurances : il veut aller à Paris pour porter lui-même son manuscrit aux Garnier (6 février); il écrit à Troubat qu'il en «fait les dernières pages». (19 février.)

Et le billet qu'il adresse au même, deux jours plus tard, semblerait fait lui aussi pour étayer l'hypothèse d'un travail effectif accompli pendant cette dernière période.

Je suis assez content de mon *Spleen*. En somme, c'est encore les *Fleurs du Mal*, mais avec beaucoup de liberté, et de détail, et de raillerie. (A Troubat, 19 février.) — Ah! *Le Spleen*, quelles colères et quel labeur il m'a causés! Et je reste mécontent de certaines parties! (Au même, 21 février.)

En vérité n'est-ce pas là le ton d'un auteur qui viendrait de donner un effort fructueux et capital?

[1] Sainte-Beuve lui avait écrit le 4 septembre 1865 : « Faites-nous là-bas de vos jolis petits poëmes en prose ou quelques sonnets qui nous allèchent. »

[2] Voir p. 228.

Mais, hélas! interrogeons la collation des textes. Elle nous révèle : 1° que tous les morceaux qui prendront place dans le recueil de 1869 étaient terminés dès novembre 1865, — il n'y a de doute que pour l'épilogue en vers, dont la date ne nous est pas connue; 2° que le texte posthume n'a apporté qu'un nombre infime de variantes, d'ailleurs presque toujours insignifiantes ou empruntées aux textes antérieurs.

Ainsi donc il est constant que tout l'effort de Baudelaire, au cours des six derniers mois de sa vie intellectuelle, n'a abouti, en somme, pour ce qui concerne les *Petits Poëmes en prose* du moins, qu'à la rédaction d'une table des matières!

Ne nous en étonnons pas autrement, d'ailleurs.

Nous avons, sur cette période, un témoignage capital, celui de son compagnon d'exil et confident quotidien, Poulet-Malassis, qui, rendant compte à Charles Asselineau, un peu plus tard, du processus de sa maladie, écrivait :

Son impuissance intellectuelle, intermittente, dont il a dû vous parler souvent, comme à moi, était devenue continue, presque (lettre inédite, 1866)

et qui ajoutait textuellement : «Baudelaire n'aurait rien pu terminer».

Au reste, Baudelaire lui-même se faisait-il illusion sur le résultat de son labeur? On en peut douter, car trois semaines avant d'être terrassé par l'hémiplégie, et dans la dernière de ses lettres où soit mentionné son livre, il annonçait une fois encore l'intention de le remanier :

Je vais travailler 15 jours activement à mon *Spleen de Paris* et à quelques bagatelles. Tout cela fini... je vais à Paris tenter la fortune moi-même (5 mars).

Constatons, pour terminer cette *Histoire* douloureusement monotone, que le *guignon* qui avait marqué le livre dès la publi-

cation de ses premiers fragments, lui était resté fidèle jusqu'à la fin.

Baudelaire s'était réjoui très fort, on l'a vu, quand Hetzel lui avait rendu la libre disposition du *Spleen* et des *Fleurs*, en juillet 1865. Il trouvait là le gage du placement certain de ses œuvres complètes. Le refus de celles-ci par les frères Garnier, en février 1866, vint transformer cette heureuse circonstance en un véritable désastre : il n'avait plus d'éditeur pour aucun de ses livres !

Sous le titre nouveau de *Petits poëmes lycanthropes*, où se reflète son humeur de la dernière période et qui constituait peut-être dans sa pensée un hommage à la mémoire de Petrus Borel dont il savait par cœur certains morceaux, il avait envoyé à la *Revue du XIX^e^ siècle* deux poèmes remaniés : ils n'y parurent que lorsqu'il n'était plus en état de les lire (juin 1866).

Il en avait déposé onze, dont plusieurs inédits, à la *Revue Nationale*, au début de juillet 1865 : il ne fallut rien de moins que deux années et l'annonce de sa mort pour que la rédaction de ce périodique se souvînt qu'elle les avait dans ses tiroirs[1]. Encore en écarta-t-elle cinq comme *non publiables*. Ces cinq-là, c'étaient *Perte d'auréole*, *Mademoiselle Bistouri*, *Assommons les pauvres*, *La Soupe et les Nuages* et *Le Galant tireur*, qui virent le jour pour la première fois dans le recueil posthume !

[1] Voir la reproduction en fac-simile parue sous le titre : *Petits Poëmes en prose*, avec une *Causerie du Scoliaste* par J. Crépet (éditions Excelsior, 1926

Ce manuscrit autographe qui appartient à la belle collection de M. Armand Godoy, ne contient plus malheureusement que cinq poèmes; il n'en est pas moins fort précieux à cause des variantes qu'il apporte concernant le texte de ceux-là, savoir : *Les bons chiens* (p. 1-4); *Mademoiselle Bistouri* (22-26); *Assommons les pauvres* (29-31); *La Soupe et les Nuages* (35); *Portraits de maîtresses* (39-40).

La publication apporte aussi, entre autres pièces curieuses, la reproduction d'une liste, de la main de Baudelaire, donnant les titres de onze poèmes destinés par lui à la *Revue nationale;* cinq de ceux-ci y sont suivis de l'appréciation «non publiable» ou d'un signe équivalent, tracés d'une main étrangère.

Voici la description de l'édition originale[1], annoncée par le *Journal de la Librairie*, le 19 juin 1869, sous le n° 5334 :

Bibliothèque Contemporaine || CHARLES BAUDELAIRE || Œuvres complètes || IV || *PETITS POËMES EN PROSE* || *Les Paradis artificiels* || Édition définitive || précédée d'une notice par Théophile Gautier || et ornée d'un beau portrait gravé sur acier. ||

Couverture grise avec cadre au trait double et cartouche aux initiales M. L. En bas : Paris || Michel Lévy frères, éditeurs || rue Vivienne, 2 *bis*, et boulevard du Palais, 15 || A la Librairie Nouvelle || 1869. ||

In-18 jésus, 471 pages numérotées dont 3 pour la table et 6 pages non numérotées, savoir les deux premières blanches, la troisième pour le faux titre dont le verso porte la mention : Paris — J. Claye, imprimeur, 7, rue Saint-Benoît, — la cinquième pour le titre daté également 1869 et dont le verso est blanc.

Les Petits poëmes en prose occupent dans cet ouvrage les pages 1-152, cette dernière en blanc et non numérotée.

On voit qu'à la différence de certains de nos devanciers, nous avons conservé le titre adopté par Charles Asselineau et Théodore de Banville, éditeurs de la première heure. Ce n'est pas que nous ignorions qu'à partir de 1864 l'ouvrage, dans la correspondance de l'auteur, se trouve le plus souvent désigné sous celui de : *Le Spleen de Paris*. Mais nous en avons eu sous les yeux, tracée de la main même de Baudelaire, la table des matières. Et cette table autographe, identique à celle qu'a donnée l'édition Lévy, et par conséquent appartenant à la toute dernière période de la vie de l'auteur, portait le titre de *Petits Poëmes en prose*.

Il nous reste à dire quelques mots d'une certaine liste qu'on trouve en annexe du *Charles Baudelaire intime* de Nadar (Blaizot,

[1] Il avait été question d'abord de la donner en Belgique, sur le conseil de Poulet-Malassis qui craignait des difficultés de la part de la censure française. La vente des Œuvres complètes à Michel Lévy fit écarter définitivement ce projet de la première heure.

1911) et que celui-ci avait constituée avec les éléments que lui fournissaient trois listes autographes de son auteur.

Mais il faut d'abord reproduire ce document :

POËMES À FAIRE.

CHOSES PARISIENNES.

1. Le vieux petit athée.
2. La cour des messageries.
3. L'élégie des chapeaux.
4. La poule noire.
5. La fin du monde.
6. Du haut des buttes Chaumont.
7. Un mercredi des Cendres.
8. Le poëte et l'historien.
9. Oreste et Pylade.
10. Les deux ivrognes.
11. Les aliénistes (Une mauvaise communion, Chancellerie Universelle).
12. Aux Philosophes du bal masqué *ou* Le Philosophe en Carnaval.
13. Les reproches du Portrait (portrait de mon père).
14. Le poisson rouge.
15. Vol de Cavaliers (Collectionneurs, Maniaques, Cleptomanes, portraits à lunettes).
16. Chants d'église *(In exitû Israel... ponam inimicos tuos)*.
17. En l'honneur de mon patron (Le billard) [4 novembre].
18. L'autel de Moloch.
19. Pour cinq sols.
20. Le séduisant croque-mort.
21. La salle des martyrs.
22. L'homme aux diamants.
23. Le vieil entreteneur.
24. Avant d'être mûr.
25. L'orgue de Barbarie.
26. La sourde-muette.
27. Distribution de vivres. Un lazzarone parisien ?
28. La statistique et le théâtre (L'enfer au théâtre).
29. La douce visiteuse.
30. Le choléra à l'opéra *ou au «bal masqué»*.
31. Mélancholia.
32. L'Auberge du Bocage (Souvenir de jeunesse par l'odeur, la couleur et le vent frais).
33. Nuits de noces (Les épreuves. Les bottes neuves. La prière).
34. Autococu ou incestueux.

ONEIROCRITÉE.

35. Symptômes de ruines.
36. Mes débuts (consultation).
37. Retour au Collége.
38. Appartements inconnus.
39. Paysages sans arbres.

40. Condamnation à mort (Faute oubliée par moi, mais subitement retrouvée depuis la condamnation).
41. La mort.
42. La souricière.
43. Fête dans une ville déserte (Paris la nuit, à l'époque de la guerre d'Italie).
44. Le palais sur la mer.
45. Les escaliers (vertiges, grandes courbes, hommes accrochés. Une sphère brouillard en haut et en bas).
46. Prisonnier dans un phare.
47. Un désir.

SYMBOLES ET MORALITÉS.

48. L'ingratitude filiale (Les oiseaux, expérience).
49. Une parole de Jean Huss.
50. L'illusion sacrée.
? Ni remords ni regrets.
51. Le sphinx rococo.
52. La grande prière.
53. Les derniers chants de Lucain.
54. La prière du Pharisien.

?

? Le Chapelet.
N'offensons pas les mânes.
? Le rêve de Socrate.

De la plupart de ces poèmes projetés, nous ne savons malheureusement rien. Toutefois, parmi les titres qu'on vient de lire, il en est qui parlent de quelque manière à notre esprit, soit qu'ils y suscitent une conjecture vraisemblable, soit qu'ils l'induisent à un rapprochement avec des textes connus ou inédits. Nous pensons donc être agréable aux Baudelairiens en résumant ci-dessous nos réflexions, et nous le ferons en suivant l'ordre de la liste :

2. *La Cour des messageries.*

Cf. *Œuvres Posthumes* (éd. du *Mercure de France*), p. 255 :

DESCRIPTION ANALYTIQUE D'UNE ESTAMPE DE BOILLY.

Au milieu d'un groupe de différentes personnes descendant d'une diligence, une femme entourée de ses enfants se jette au cou d'un voyageur en bonnet de coton. Jour froid de Paris. Un petit se hausse sur les pieds pour être embrassé.

Plus loin, un autre voyageur charge ses paquets sur les crochets d'un commissionnaire.

Au premier plan, à gauche, un mendiant tend son chapeau à un militaire à plumet jaune, un officier de fortune, maigre comme Bona-

parte, et un garde national cherche à embrasser une succulente boutiquière qui porte un éventaire; elle se défend mollement.

A droite, un monsieur, le chapeau à la main, parle à une femme tenant un enfant; près de ce groupe, deux chiens qui se battent. Boilly, 1803.

Il semble bien que Baudelaire se serait tout au moins souvenu de la description de cette estampe, qui se trouve au Louvre.

3. *Élégie des chapeaux.*

Voici, pour les «dessous» de ce poème, un document inédit :

NOTE POUR L'ÉLÉGIE DES CHAPEAUX.

Un chapeau. Surface lisse.

Une capote. Surface plissée ou bouillonnée.

La passe (à partir de l'endroit qui ne pose plus sur la tête).

La partie postérieure s'appelle fond ou calotte, *coiffe* quand elle est tuyautée.

Brides. Attaches ou petites brides.

Plumes, marabouts, aigrettes.

Tours de tête, en plumes ou en fleurs.

Une *Maintenon*, espèce de fanchon en dentelle, adaptée au chapeau, nouée par-dessus les brides.

Une Marie Stuart, forme avec pointe surbaissée, forme sarrasine, forme ogivale.

Chapeau Lavallière (passé de mode), avec deux plumes se réunissant par derrière.

Chapeau russe. Une aigrette.

Le *Toquet* porte un pompon ou une aile.

Une fleur (rose) posée en *Marie Louise.*

Chapeau *à la Marinière*, avec bouquet.

Chapeau *Longueville* est un chapeau Lavallière à une seule plume traînante et battant l'espace.

Bonnet écossais, en popeline à carreaux, avec cocarde, agrafe d'argent et plume d'aigle ou de corbeau.

Ornements : Bouillons, ruches, biais, lisérés.

Mobilier d'un magasin de modes :

Rideaux de mousseline ou de soie blanche unie. Divans. Psyché,

surface polie mobile. Miroirs ovales et inclinés. Grande table ovale avec champignon à longs pieds. Laboratoire des fées. Besogne propre.

Aspect général : fraîcheur, clarté, blancheur, vivacité de couleur d'un parterre.

Rubans, fanfreluches, tulles, gazes, mousselines, plumes, etc.

Les chapeaux font penser aux têtes, et ont l'air d'une galerie de têtes. Car chaque chapeau, par son caractère, appelle une tête et la fait voir aux yeux de l'esprit. Têtes coupées.

Quelle tristesse dans la frivolité solitaire ! Sentiment navrant de la ruine folâtre. Un monument de gaîté dans le désert. La frivolité de l'abandon.

La modiste du faubourg, pâle, chlorotique, café au lait, comme une vieille buraliste.

Voir aussi la note intitulée *Poëmes en Prose*, donnée p. 264.

Il semble bien que les quelques mots qui y suivent le titre : *L'Élégie des Chapeaux*, ne constituent pas d'autres titres, mais des indications relatives à *l'Élégie*, car «Fleurs de désert» répète à peu près la notation : Un monument de gaîté «dans le désert» qu'on vient de lire. Quant aux vers de Thomas Gray, mentionnés également dans la note, ce devaient être les suivants, que Baudelaire avait traduits dans *Le Guignon* (*FLEURS DU MAL*, XI) :

> Full many a gem of purest ray serene
> The dark unfathomed caves of Ocean bear;
> Full many a flower is born to blash unseen,
> And waste its sweetness on the desert air.
>
> (*Elegy written in a country church-yard.*)

5. *La fin du monde.*

On trouve dans les *ŒUVRES POSTHUMES* (éd. du *Mercure de France*), p. 408, le fragment suivant :

La fin du monde. — Un roman sur les *derniers hommes.* — Les mêmes vices qu'autrefois. — Distances immenses. — De la guerre, des mariages, de la pratique parmi les derniers hommes.

Les dernières palpitations du monde, luttes, rivalités. La haine. Le

goût de la destruction et de la propriété. Les amours, dans la décrépitude de l'humanité. Chaque souverain n'a que cinquante hommes armés. (Éviter le *Dernier Homme* [1].)

Mais à en juger d'après la première ligne de cette note, c'est à un *roman* qu'elle avait trait.

Il semble par contre que le titre qui nous occupe pourrait correspondre à certaines pages dont la présence étonne dans les *Journaux intimes* (94-98 des *Œuvres Posthumes*) et qui constituent une façon de poème en prose, — d'autant que dans la lettre non datée (1861), à Arsène Houssaye, que nous avons reproduite p. 225, on trouve *La fin du Monde* mentionnée parmi les poèmes en prose *déjà terminés*.

Le monde va finir. La seule raison pour laquelle il pourrait durer, c'est qu'il existe. Que cette raison est faible, comparée à toutes celles qui annoncent le contraire, particulièrement à celle-ci : Qu'est-ce que le monde a désormais à faire sous le ciel? Car, en supposant qu'il continuât à exister matériellement, serait-ce une existence digne de ce nom et du Dictionnaire historique? Je ne dis pas que le monde sera réduit aux expédients et au désordre bouffon des républiques du Sud-Amérique, que peut-être même nous retournerons à l'état sauvage, et que nous irons, à travers les ruines herbues de notre civilisation chercher notre pâture, un fusil à la main. Non; car ces aventures supposeraient encore une certaine énergie vitale, écho des premiers âges. Nouvel exemple et nouvelles victimes des inexorables lois morales, nous périrons par où nous avons cru vivre. La mécanique nous aura tellement américanisés, le progrès aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle, que rien, parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges ou antinaturelles des utopistes, ne pourra être comparé à ses résultats positifs. Je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsiste de la vie. De la religion, je crois inutile d'en parler et d'en chercher les restes, puisque se donner la peine de nier Dieu est le seul scandale, en pareilles matières. La propriété avait disparu virtuellement avec la suppression

[1] Faut-il voir là une simple coïncidence? On trouve ce même titre chez Lefèvre-Deumier (voir p. 225, note 2). Mais il faut remarquer qu'on le trouve chez Grainville aussi bien avant Lefèvre, dès 1805.

du droit d'aînesse; mais le temps viendra où l'humanité, comme un ogre vengeur, arrachera leur dernier morceau à ceux qui croiront avoir hérité légitimement des révolutions. Encore, là ne serait pas le mal suprême.

L'imagination humaine peut concevoir, sans trop de peine, des républiques ou autres États communautaires, dignes de quelque gloire, s'ils sont dirigés par des hommes sacrés, par de certains aristocrates. Mais ce n'est pas particulièrement par des institutions politiques que se manifestera la ruine universelle, ou le progrès universel, car peu m'importe le nom. Ce sera par l'avilissement des cœurs. Ai-je besoin de dire que le peu qui restera de politique se débattra péniblement dans les étreintes de l'animalité générale, et que les gouvernants seront forcés, pour se maintenir et pour créer un fantôme d'ordre, de recourir à des moyens qui feraient frissonner notre humanité actuelle, pourtant si endurcie? — Alors le fils fuira la famille, non pas à dix-huit ans, mais à douze, émancipé par sa précocité gloutonne; il la fuira, non pas pour chercher des aventures héroïques, non pas pour délivrer une beauté prisonnière dans une tour, non pas pour immortaliser un galetas par de sublimes pensées, mais pour fonder un commerce, pour s'enrichir, et pour faire concurrence à son infâme papa, fondateur et actionnaire d'un journal qui répandra les lumières et qui ferait considérer *le Siècle* d'alors comme un suppôt de la superstition. — Alors, les errantes, les déclassées, celles qui ont eu quelques amants et qu'on appelle parfois des anges, en raison et en remerciement de l'étourderie qui brille, lumière de hasard, dans leur existence logique comme le mal, — alors celles-là, dis-je, ne seront plus qu'impitoyable sagesse, sagesse qui condamnera tout, fors l'argent, tout, *même les erreurs des sens!* Alors, ce qui ressemblera à la vertu, que dis-je, tout ce qui ne sera pas l'ardeur vers Plutus sera réputé un immense ridicule. La justice, si, à cette époque fortunée, il peut encore exister une justice, fera interdire les citoyens qui ne sauront pas faire fortune. Ton épouse, ô Bourgeois! ta chaste moitié, dont la légitimité fait pour toi la poésie, introduisant désormais dans la légalité une infamie irréprochable, gardienne vigilante et amoureuse de ton coffre-fort, ne sera plus que l'idéal parfait de la femme entretenue. Ta fille, avec une nubilité enfantine, rêvera, dans son berceau, qu'elle se vend un million, et toi-même, ô Bourgeois, moins poëte encore que tu n'es aujourd'hui, tu n'y trouveras rien à redire; tu ne regretteras rien. Car il y a des choses, dans l'homme, qui se fortifient et prospèrent à mesure que d'autres se délicatisent et

s'amoindrissent; et, grâce au progrès de ces temps, il ne te restera de tes entrailles que des viscères! — Ces temps sont peut-être bien proches; qui sait même s'ils ne sont pas venus, et si l'épaississement de notre nature n'est pas le seul obstacle qui nous empêche d'apprécier le milieu dans lequel nous respirons?

Quant à moi, qui sens quelquefois en moi le ridicule d'un prophète, je sais que je n'y trouverai jamais la charité d'un médecin. Perdu dans ce vilain monde, coudoyé par les foules, je suis comme un homme lassé dont l'œil ne voit en arrière, dans les années profondes, que désabusement et amertume, et, devant lui, qu'un orage où rien de neuf n'est contenu, ni enseignement ni douleur. Le soir où cet homme a volé à la destinée quelques heures de plaisir, bercé dans sa digestion, oublieux — autant que possible — du passé, content du présent et résigné à l'avenir, enivré de son sang-froid et de son dandysme, fier de n'être pas aussi bas que ceux qui passent, il se dit, en contemplant la fumée de son cigare : «Que m'importe où vont ces consciences?»

Je crois que j'ai dérivé dans ce que les gens du métier appellent un hors-d'œuvre. Cependant, je laisserai ces pages, — parce que je veux dater ma colère[1].

6. *Du haut des Buttes Chaumont.*

Sous ce titre, Baudelaire annonçait à Houssaye, dans la même lettre dont nous venons de parler (voir p. 225), un poème en prose terminé.

Peut-être faut-il croire que l'*Épilogue* fut tiré de ce morceau-là. Les deux premiers vers, du moins, en rendent l'hypothèse plausible.

8. *Le poëte et l'historien.*

Peut-être Baudelaire voulait-il revenir sur certaines erreurs communes à l'historien et au poète contemporains, qu'il avait dénoncées dans son *Théophile Gautier* (voir notre édition de l'*Art romantique*, p. 161-162 pour le texte et 496-497 pour les notes).

[1] Au-dessous de ce dernier mot, on lit cette variante : *tristesse.*

9. *Oreste et Pylade.*

Baudelaire ayant presque toujours tiré plusieurs moutures de son grain, il nous paraît probable qu'il se proposait ici de retracer une certaine scène comique dont il avait orné, bien des années auparavant, son traité *Du Vin et du Haschisch :*

Un jour, sur un trottoir, je vois un gros rassemblement; je parviens à lever les yeux par-dessus les épaules des badauds, et je vois ceci : un homme étendu par terre sur le dos, les yeux ouverts et fixés sur le ciel, un autre homme, debout devant lui, et parlant par gestes seulement, l'homme à terre lui répondant des yeux seulement, tous les deux ayant l'air animé d'une prodigieuse bienveillance. Les gestes de l'homme debout disaient à l'intelligence de l'homme étendu : «Viens, viens encore, le bonheur est là, à deux pas, viens au coin de la rue. Nous n'avons pas complètement perdu de vue la rive du chagrin, nous ne sommes pas encore au *plein-mer* de la rêverie; allons, courage, ami, dis à tes jambes de satisfaire ta pensée.»

Tout cela plein de vacillements et de balancements harmonieux. L'autre était sans doute arrivé au *plein-mer* (d'ailleurs, il naviguait dans le ruisseau), car son sourire béat répondait : «Laisse ton ami tranquille. La rive du chagrin a suffisamment disparu derrière les brouillards bienfaisants; je n'ai plus rien à demander au ciel de la rêverie.» Je crois même avoir entendu une phrase vague, ou plutôt un soupir vaguement formulé en paroles, s'échapper de sa bouche : «Il faut être raisonnable.» Ceci est le comble du sublime. Mais dans l'ivresse il y a de l'hyper-sublime, comme vous allez voir. L'ami toujours plein d'indulgence s'en va seul au cabaret, puis il revient une corde à la main. Sans doute il ne pouvait pas souffrir l'idée de naviguer seul et de courir seul après le bonheur; c'est pour cela qu'il venait chercher son ami en voiture. La voiture, c'est la corde; il lui passe la voiture autour des reins. L'ami, étendu, sourit : il a compris sans doute cette pensée maternelle. L'autre fait un nœud; puis il se met au pas, comme un cheval doux et discret, et il charrie son ami jusqu'au rendez-vous du bonheur. L'homme charrié, ou plutôt traîné et polissant le pavé avec son dos, sourit toujours d'un sourire ineffable.

La foule reste stupéfaite; car ce qui est trop beau, ce qui dépasse les forces poétiques de l'homme, cause plus d'étonnement que d'attendrissement.

10. *Les deux ivrognes.*

Pour la même raison que nous avons exposée au paragraphe précédent, nous croyons que le poème projeté aurait été tiré du texte ci-dessous qui, dans le traité *Du Vin et du Haschich* suit d'ailleurs immédiatement le texte auquel nous avons rapporté l'explication du n° 9 :

Il y avait un homme, un Espagnol, un guitariste qui voyagea longtemps avec Paganini : c'était avant l'époque de la grande gloire officielle de Paganini.

Ils menaient à eux deux la grande vie vagabonde des bohémiens, des musiciens ambulants, des gens sans famille et sans patrie. Tous deux, violon et guitare, donnaient des concerts partout où ils passaient. Ils ont erré ainsi assez longtemps dans différents pays. Mon Espagnol avait un talent tel, qu'il pouvait dire comme Orphée : «Je suis le maître de la nature».

Partout où il passait, raclant ses cordes, et les faisant harmonieusement bondir sous le pouce, il était sûr d'être suivi par une foule. Avec un pareil secret on ne meurt jamais de faim. On le suivait comme Jésus-Christ. Le moyen de refuser à dîner et l'hospitalité à l'homme, au génie, au sorcier, qui a fait chanter à votre âme ses plus beaux airs, les plus secrets, les plus inconnus, les plus mystérieux ! On m'a assuré que cet homme, d'un instrument qui ne produit que des sons successifs, obtenait facilement des sons continus. Paganini tenait la bourse, il avait la gérance du fonds social, ce qui n'étonnera personne.

La caisse voyageait sur la personne de l'administrateur; tantôt elle était en haut, tantôt elle était en bas, aujourd'hui dans les bottes, demain entre deux coutures de l'habit. Quand le guitariste, qui était fort buveur, demandait où en était la situation financière, Paganini répondait qu'il n'y avait plus rien, du moins presque plus rien; car Paganini était comme les vieillards, qui craignent toujours de *manquer*. L'Espagnol le croyait ou feignait de le croire, et, les yeux fixés sur l'horizon de la route, il raclait et tourmentait son inséparable compagne. Paganini marchait de l'autre côté de la route. C'était une convention réciproque, faite pour ne pas se gêner. Chacun étudiait ainsi et travaillait en marchant.

Puis, arrivés dans un endroit qui offrait quelque chance de recette,

l'un des deux jouait une de ses compositions, et l'autre improvisait à côté de lui une variation, un accompagnement, un dessous. Ce qu'il y a eu de jouissance et de poésie dans cette vie de troubadour, nul ne le saura jamais. Ils se quittèrent, je ne sais pourquoi. L'Espagnol voyagea seul. Un soir, il arrive dans une petite ville du Jura; il fait afficher et annoncer un concert dans une salle de la mairie. Le concert, c'est lui, pas autre chose qu'une guitare. Il s'était fait connaître en raclant dans quelques cafés, et il y avait quelques musiciens dans la ville qui avaient été frappés de cet étrange talent. Enfin il vint beaucoup de monde.

Mon Espagnol avait déterré dans un coin de la ville, à côté du cimetière, un autre Espagnol, un *pays*. Celui-ci était une espèce d'entrepreneur de sépultures, un marbrier fabricant de tombeaux. Comme tous les gens à métiers funèbres, il buvait bien. Aussi la bouteille et la patrie commune les menèrent loin; le musicien ne quittait plus le marbrier. Le jour même du concert, l'heure arrivée, ils étaient ensemble, mais où? c'est ce qu'il fallait savoir. On battit tous les cabarets de la ville, tous les cafés. Enfin on le déterra avec son ami, dans un bouge indescriptible, et parfaitement ivre, l'autre aussi. Suivent des scènes analogues, à la Kean et à la Frédérick. Enfin il consent à aller jouer; mais le voilà pris d'une idée subite : «Tu joueras avec moi», dit-il à son ami. Celui-ci refuse; il avait un violon, mais il en jouait comme le plus épouvantable ménétrier. «Tu joueras, ou bien je ne joue pas.»

Il n'y a pas de sermons ni de bonnes raisons qui tiennent; il fallut céder. Les voilà sur l'estrade, devant la fine bourgeoisie de l'endroit. «Apportez du vin», dit l'Espagnol. Le faiseur de sépultures, qui était connu de tout le monde, mais nullement comme musicien, était trop ivre pour être honteux. Le vin apporté, l'on n'a plus la patience de déboucher les bouteilles. Mes vilains garnements les guillotinent à coups de couteau, comme les gens mal élevés. Jugez quel bel effet sur la province en toilette! Les dames se retirent, et devant ces deux ivrognes qui avaient l'air à moitié fou, beaucoup de gens se sauvent scandalisés.

Mais bien en prit à ceux chez qui la pudeur n'éteignit pas la curiosité et qui eurent le courage de rester. «Commence», dit le guitariste au marbrier. Il est impossible d'exprimer quel genre de sons sortit du violon ivre; Bacchus en délire taillant de la pierre avec une scie. Que joua-t-il, ou qu'essaya-t-il de jouer? Peu importe, le premier air venu. Tout à coup une mélodie énergique et suave, capricieuse et

une à la fois, enveloppe, étouffe, éteint, dissimule le tapage criard. La guitare chante si haut, que le violon ne s'entend plus. Et cependant c'est bien l'air, l'air aviné qu'avait entamé le marbrier.

La guitare s'exprime avec une sonorité énorme; elle jase, elle chante, elle déclame avec une verve effrayante, et une sûreté, une pureté inouïes de diction. La guitare improvisait une variation sur le thème du violon d'aveugle. Elle se laissait guider par lui, et elle habillait splendidement et maternellement la grêle nudité de ses sons. Mon lecteur comprendra que ceci est indescriptible; un témoin vrai et sérieux m'a raconté la chose. Le public, à la fin, était plus ivre que lui. L'Espagnol fut fêté, complimenté, salué par un enthousiasme immense. Mais sans doute le caractère des gens du pays lui déplut; car ce fut la seule fois qu'il consentit à jouer.

Et maintenant où est-il? Quel soleil a contemplé ses derniers rêves? Quel sol a reçu sa dépouille cosmopolite? Quel fossé a abrité son agonie? Où sont les parfums enivrants des fleurs disparues? Où sont les couleurs féeriques des anciens soleils couchants?

11. *Les aliénistes.*

Il est probable que Baudelaire, dans ce morceau, comptait s'égayer aux dépens de Lélut et Baillarger, deux de ses «bêtes noires», auxquels on le voit dédier des brocards ici même dans *Assommons les pauvres* (XLIX) et encore dans sa lettre à Sainte-Beuve du 2 janvier 1866 (voir p. 347).

13. *Les reproches du portrait.*

On sait que Baudelaire tenait tout particulièrement au portrait de son père, qui le suivit dans ses innombrables changements de domicile.

D'autre part on lit dans *Mon cœur mis à nu :*

Faire tous les matins une prière à Dieu, *à mon père,* à Mariette et Poe comme intercesseurs, etc.

Dès lors on semble en droit de conjecturer que le poème conçu sous ce titre aurait été de la même couleur morale que : *A une heure du matin.*

Peut-être y a-t-il lieu aussi de rapprocher ce titre de cet autre, que nous ont conservé les *Œuvres Posthumes : Le Père qui attend toujours.* Toutefois, il faut remarquer que celui-ci figure dans ce recueil parmi les titres de *Nouvelles et Romans.*

16. *Chants d'église.*

In exitu, Israel... 5^e^ psaume, ... *ponam inimicos tuos...* 1^er^ psaume des vêpres du dimanche.

20. *Le séduisant croque-mort.*

Le *Catalogue des autographes* composant la collection Champfleury mentionne copie d'une Chanson de croque-mort de la main de Baudelaire (n° 25).

23. *Le vieil entreteneur.*

Ce titre figure plusieurs fois parmi ceux des romans ou nouvelles projetés (*Œuvres Posthumes*).

28. *La statistique et le théâtre* (*L'enfer au théâtre*).

Voir dans ce volume les notes relatives à la page 22. Peut-être Baudelaire comptait-il reprendre cette comparaison d'un contrôle de théâtre au tribunal des Enfers, qui lui semblait particulièrement comique ?

29. *La douce visiteuse.* — 30. *Le Choléra à l'Opéra ou au bal masqué.* — 31. *Mélancholia.*

Il s'agissait évidemment de traduire en prose poétique des planches que Baudelaire admirait particulièrement : *Der Tod als Freund* et *der Tod als Feind* (*Erstes Auftreten der Cholera auf einem Maskenball in Paris, 1831*), ces deux-là d'Alfred Rethel, et la *Mélancholia* d'Albrecht Durer (voir notre édition de l'*Art romantique*, p. 122-123).

35. *Symptômes de ruines.*

On trouve dans le *Charles Baudelaire intime* de Nadar, p. 136-137 (Blaizot, éditeur), le fragment suivant :

Symptômes de ruines. Bâtiments immenses, Pélasgiens, l'un sur l'autre. Des appartements, des chambres, des *temples*, des galeries, des escaliers, des cæcums, des belvédères, des lanternes, des fontaines, des statues. — *Fissures, lézardes. Humidité provenant d'un réservoir situé près du ciel.* — Comment avertir les gens, les nations? — Avertissons à l'oreille les plus intelligents.

Tout en haut, une colonne craque et ses deux extrémités se déplacent. Rien n'a encore croulé. Je ne peux retrouver l'issue. Je descends, puis je remonte. *Une tour.* — *Labyrinthe. Je n'ai jamais pu sortir. J'habite pour toujours un bâtiment qui va crouler, un bâtiment travaillé par une maladie secrète.* — Je calcule en moi-même, pour m'amuser, si une si prodigieuse masse de pierres, de marbres, de statues, de murs qui vont se choquer réciproquement, seront très souillés par cette multitude de cervelles, de chairs humaines et d'ossements concassés. Je vois de si terribles choses en rêve, que je voudrais quelquefois ne plus dormir, si j'étais sûr de n'avoir pas trop de fatigue.

Texte qui nous en rappelle deux autres :

Des escaliers — des escaliers où l'on monte, où l'on descend, où l'on remonte, et dont le bas trempe toujours dans une eau noire agitée par des roues sous d'immenses arches de pont... A travers des charpentes inextricables! — Monter, descendre ou parcourir les corridors, — et cela pendant plusieurs éternités... serait-ce la peine à laquelle je serais condamné pour mes fautes?

Gérard de Nerval, *La Bohême galante.*

Il me semblait chaque nuit que je descendais, non pas en métaphore, mais littéralement, dans des souterrains et des abîmes sans fond, et je me sentais descendre, sans avoir jamais l'espérance de pouvoir remonter. Même à mon réveil je ne croyais pas avoir remonté.

A. D. M. (Alfred de Musset), *L'Anglais mangeur d'opium.*

36. *Mes débuts* (consultation).

S'il s'agit des *débuts* littéraires de Baudelaire, nous ne savons rien.

S'il s'agit d'une *consultation* médicale qui se serait placée quand Baudelaire était très jeune, on lit dans une lettre de lui à sa mère (30 août 1851) :

Je remets à ma prochaine lettre le récit d'un abominable tour que M. le Docteur Nacquart m'a joué auprès de Mme de Balzac de qui j'ai besoin. Quelle mouche a piqué ce méchant homme que je n'ai pas vu depuis plus de vingt ans, et que je n'ai connu que par les prédictions qu'il avait faites de ma mort, et la menace des tortures auxquelles il voulait me soumettre.

37. *Retour au collège.*

Dans une courte note autobiographique reproduite par Albert de La Fizelière dans l'introduction de son ouvrage : *Essais de bibliographie contemporaine*, I. CHARLES BAUDELAIRE, on lit :

Après 1830, le collège de Lyon, coups, batailles, avec les professeurs et les camarades, lourdes mélancolies.

Retour à Paris, collège et éducation par mon beau-père (le général Aupick).

38. *Appartements inconnus.*

Voir la note intitulée : *POËMES EN PROSE*, p. 264.

39. *Paysages sans arbres.*

Ce poème en prose aurait sans doute correspondu au *Rêve Parisien* (voir nos notes, p. 462, dans notre édition des *FLEURS DU MAL*).

Voir aussi nos notes sur le poème XLVIII.

40. *Condamnation à mort.*

Voir la note intitulée : *POËMES EN PROSE*, p. 264.

43. *Fête dans une ville déserte.*

Ce titre évoque le souvenir d'une nouvelle d'Edgar Poe, *Le Masque de la Mort rouge*, que Baudelaire traduisit, et où l'on voit un prince fuir la peste qui dévaste sa capitale, dans une abbaye fortifiée où il donne une fête splendide.

44. *Le Palais sur la mer.*

Baudelaire s'y serait peut-être souvenu du poème de Poe : *The city in the sea.*

45. *Les escaliers.*

Voir la note intitulée : *Poëmes en prose*, p. 264.

49. *Une parole de Jean Huss.*

Id. — On sait que Jean Huss mourut en chantant la litanie : *Christe, Fili dei vivi, miserere nobis!*

? *Ni remords ni regrets.*

On lit sous ce titre dans les *Œuvres Posthumes*, p. 411 :

Qu'importe de souffrir beaucoup quand on a beaucoup joui?
C'est une loi, un équilibre.
Trouver l'algèbre morale de ce dicton.
Refrains variés.

Étant donné que ce poème en prose devait prendre place dans une série de *Symboles et moralités*, on ne saurait guère douter que ce fragment ne lui appartienne, puisqu'on y lit : *Trouver l'algèbre morale de ce dicton.*

53. *Les derniers chants de Lucain.*

Baudelaire écrivait à Sainte-Beuve le 15 janvier 1866 :

La Pharsale, toujours étincelante, mélancolique, déchirante, stoïcienne, a consolé mes névralgies.

54. *La prière du Pharisien.*

Voir *Évangile* de saint Luc, chap. XVIII, v. 10-14.

Baudelaire écrivait à sa mère le 3 novembre 1865 :

Victor Hugo, qui a résidé pendant quelque temps à Bruxelles et qui veut que j'aille passer quelque temps dans son île, m'a bien ennuyé, *bien fatigué.* Je n'accepterais ni sa gloire ni sa fortune, s'il me fallait en même temps *posséder* ses énormes ridicules... Si tu avais envie de lire son dernier volume *(Chansons des rues et des bois), je te l'enverrais tout de suite.* Comme d'habitude, énorme succès *comme vente,* — désappointement de tous les gens d'esprit après qu'ils l'ont lu. — Il a voulu cette fois être joyeux et léger, et amoureux et se refaire jeune. C'est horriblement lourd. Je ne vois dans ces choses-là, comme en beaucoup d'autres, qu'une nouvelle occasion de remercier Dieu, qui ne m'a pas donné tant de bêtise. Je fais sans cesse la prière du pharisien.

? *Le Rêve de Socrate.*

Voir le n° 11 et nos notes sur la pièce XLIX.

Ajoutons enfin que la collection Godoy contient trois feuillets autographes qui apportent quelques embryons de renseignements. En voici le texte, que leur propriétaire nous a très gracieusement autorisé à reproduire. Nous avons cru préférable de le donner *in extenso* plutôt que de le démembrer, dans la crainte de commettre quelque erreur dans nos attributions. — On remarquera que le feuillet de tête doit être rapporté à une période assez ancienne, plusieurs des morceaux qui y sont mentionnés ayant paru dès 1861. — Nous faisons ici précéder les titres du numéro correspondant de la liste précédente.

POËMES EN PROSE.

49. Jean Huss (analyse de ses dernières paroles).
La Grande Veuve mélancolique devant le jardin de Musard. [*Les Veuves.*]
Les Pauvres devant un café neuf. [*Les Yeux des Pauvres.*]
La Comédie en province.

37. Le Collège.

41. La Mort.

45. Le Vide (sentiment du vide indéfini).

40. Condamnation à mort pour une faute oubliée (sentiment d'effroi. Je ne discute pas l'accusation. Grande faute non expliquée dans le rêve).

38. Appartements inconnus, pauvres mais nobles et poétiques. Le Vieux Saltimbanque. [Pièce XIV.]

3. L'Élégie des chapeaux. Fleurs dans le désert. Les vers de Thomas Gray.

Autre feuillet, sous le même titre de *Poëmes en prose*.

(Pour la Guerre civile.)
Le canon tonne, les membres volent... des gémissements de victimes et des hurlements de sacrificateurs se font entendre... C'est l'Humanité qui cherche le bonheur.

Baudelaire se proposait-il de tirer un poème en prose de la *Danse des morts en 1848* où Rethel a montré les horreurs de la guerre civile? Ces quelques notes donneraient à le penser. Voir dans l'*Art romantique* nos notes sur l'*Art philosophique*.

POËMES NOCTURNES.

La lettre d'un fat.
Mélange d'emphase sincère et d'emphase ironique.
Il y a des jours où je me sens si puissant que...
La Mappemonde

CHRONOLOGIE

DES *PETITS POËMES EN PROSE.*

L'astérisque accompagnant le titre d'une pièce indique qu'elle avait déjà paru une fois; deux astérisques, deux fois, etc.

1855.

(Hommage à C.-F. Denecourt, FONTAINEBLEAU, *Paysages, Légendes, Souvenirs, Fantaisies,* etc., Hachette, 1855.)

Sans titre collectif ni numéros..... { Le Crépuscule du soir.
La Solitude.

1857.

(*Le Présent*, 24 août.)

Sous le titre collectif de *POËMES NOCTURNES*, sans numéros. {
Le Crépuscule du soir*.
La Solitude*.
Les Projets.
L'Horloge.
La Chevelure.
L'Invitation au voyage.

Suit la mention : *La suite prochainement.*

1861.

(*Revue fantaisiste*, 18e livraison, 1er novembre.)

Sous le titre collectif de *POËMES EN PROSE.* {
I. Le Crépuscule du soir**.
II. La Solitude**.
III. Les Projets*.
IV. L'Horloge*.
V. La Chevelure*.
VI. L'Invitation au voyage*.
VII. Les Foules.
VIII. Les Veuves.
IX. Le Vieux Saltimbanque.

Suit la mention : *La suite à la prochaine livraison.*

1862.

(*La Presse*, 26 et 27 août, 24 septembre.)

A Arsène Houssaye.

I. L'Étranger.
II. Le Désespoir de la Vieille.
III. Le *Confiteor* de l'Artiste.
IV. Un Plaisant.
V. La Chambre double.
VI. Chacun la sienne.
VII. Le Fou et la Vénus.
VIII. Le Chien et le Flacon.
IX. Le Mauvais Vitrier.

Suit la mention : *La suite à demain.*

Sous le titre collectif de *Petits Poëmes en prose.*

X. A une heure du matin.
XI. La Femme sauvage et la petite maîtresse.
XII. Les Foules*.
XIII. Les Veuves*.
XIV. Le Vieux Saltimbanque*.

Suit la mention : *La suite prochainement.*

XV. Le Gâteau,
XVI. L'Horloge**.
XVII. Un hémisphère dans une chevelure** [La Chevelure], parfum exotique.
XVIII. L'Invitation au voyage**.
XIX. Le Joujou du Pauvre.
XX. Les Dons des Fées.

Suit la mention : *La suite prochainement.*

1863.

(*Revue nationale et étrangère*, 10 juin.)

Titre collectif : *Petits Poëmes en prose.*

Les Tentations ou Eros, Plutus et la Gloire.
La Belle Dorothée.

(*Le Boulevard*, 14 juin.)

Titre collectif : *Poëmes en prose.*

I. Sans titre. [Les Bienfaits de la Lune.]
II. Laquelle est la vraie ?

1863. (*Suite.*)

(*Revue nationale et étrangère*, 10 octobre, 10 décembre.)

Titre collectif :
Petits Poëmes en prose.

I. Une Mort héroïque.
II. Le Désir de peindre.

Le Thyrse (A Franz Liszt).
Les Fenêtres.
Déjà.

1864.

(*Figaro*, 7 et 14 février.)

Sous le titre collectif :
Le Spleen de Paris, Poëmes en prose.

La Corde (A Edouard Manet).
Le Crépuscule du soir***.
Le Joueur généreux.
Enivrez-vous.
Suit la mention : *Sera continue.*

Les Vocations.
Un Cheval de race.
Suit la mention : *Sera continue.*

(*Vie Parisienne*, 13 août.)

Les projets** [sans autre titre].

(*L'Artiste*, 1er novembre.)

Titre collectif :
Petits Poëmes en prose.

Une Mort héroïque*.
La Fausse Monnaie.
La Corde*.

(*Revue de Paris*, 25 décembre.)

Titre collectif :
Le Spleen de Paris, Poëmes en prose.

I. Les Yeux des pauvres.
II. Les Projets***.
III. Le Port.
IV. Le Miroir.
V. La Solitude***.
VI. La Fausse Monnaie*.

1865.

(*Indépendance belge*, 21 juin.)

Les Bons Chiens (A M. Joseph Stevens). [Sans autre titre.]

1866.

(*Revue du XIX^e^ siècle*, 1^er^ juin.)

Titre collectif : *Petits Poëmes lycanthropes.*
I. La Fausse Monnaie**.
II. Le Diable* [Le Joueur généreux].

(*Petite Revue*, 27 octobre.)

Les Bons Chiens* (A M. Joseph Stevens). [Sans autre titre.]

(*Grand Journal*, 4 novembre.)

Les Bons Chiens**.

1867.

(*Revue nationale et étrangère*, 31 août, 7, 14, 21, 28 septembre et 11 octobre), sans autre titre que celui du poème.

Les Bons Chiens***.

L'Idéal et le Réel* [Laquelle est la vraie?].

Les Bienfaits de la Lune* [Dédié à M^lle^ B.].

Portraits de maîtresses.

« Anywhere out of the world. » N'importe où hors du monde.

Le Tir et le Cimetière.

1869.

(Parus pour la première fois dans le volume.)

Le Galant Tireur (XLIII du volume).
La Soupe et les Nuages (XLIV).
Perte d'Auréole (XLVI).
Mademoiselle Bistouri[1] (XLVII).
Assommons les pauvres (XLIX).
Épilogue.

[1] Ce poème avait été annoncé dans la *Revue nationale et étrangère* du 28 septembre 1867 comme devant passer dans un de ses prochains numéros; mais il n'y parut pas.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET VARIANTES.

Page v. A Arsène Houssaye.

Cette dédicace parut en tête de la publication, à *la Presse*, des *Petits Poëmes en prose*, numéro du 26 août 1862.

Le texte de 1869 ne se distingue du premier que par une grosse coquille : une intrigue superfine, au lieu de : une intrigue superflue.

Un fac-similé autographe du canevas de cette dédicace a été donné dans le *Carnet de Charles Baudelaire*, publié avec une introduction et des notes par M. Féli Gautier (J. Chevrel, 1911). En voici le texte :

A Houssaye.
Le titre.
La dédicace.
Sans queue ni tête. Tout queue et tête.

Commode pour moi. Commode pour vous. Commode pour le lecteur. Nous pouvons tous couper où nous voulons, moi ma rêverie, vous le manuscrit, le lecteur sa lecture. Et je ne suspends pas la volonté rétive au fil interminable d'une intrigue superflue.

J'ai cherché des titres. Les 66. Quoique cependant cet ouvrage, tenant de la vis et du kaléidoscope, peut bien être poussé jusqu'au cabalistique 666 et même 6666...

Cela vaut mieux qu'une intrigue de 6,000 pages; qu'on me sache donc gré de ma modération.

Quel est celui de nous qui n'a pas rêvé une prose particulière et poétique pour traduire les mouvements lyriques de l'esprit, les ondulations de la rêverie, et les soubresauts de la conscience?

Mon point de départ a été Aloysius Bertrand. Ce qu'il avait fait pour la vie ancienne et pittoresque, je voulais le faire pour la vie moderne et abstraite. Et puis dès le principe, [j'ai vu] que je faisais autre chose que ce que je voulais imiter. Ce dont un autre s'enorgueillirait, mais qui m'humilie, moi, qui crois que le poëte doit toujours faire juste ce qu'il veut faire.

Note sur le mot célèbre [1].

Enfin petits tronçons, tout le serpent.

Le maintien de cette dédicace en tête du recueil n'est point sans étonner si l'on se souvient qu'Houssaye s'était montré impitoyable vis-à-vis de son collaborateur quand il avait découvert que certains «tronçons du serpent» avaient été déjà débités ailleurs que dans sa boutique (voir p. 229-232).

Faut-il croire que Baudelaire, à l'époque où il établit son livre, se sentait trop las pour la recommencer, ou trop impopulaire pour renoncer au bénéfice d'un patronage alors presque glorieux? Il est difficile de voir clair dans les sentiments qu'il gardait à Houssaye. Si le nom de celui-ci figure dans *Fusées* parmi les *canailles*, on le trouve aussi, en 1865, sur la liste des personnalités qui doivent recevoir un exemplaire des *Histoires grotesques et sérieuses*, accompagné d'une lettre d'envoi.

D'ailleurs il n'est que juste de remarquer qu'Houssaye, dans ses rapports avec Baudelaire, n'a pas montré lui-même une humeur moins capricieuse. Deux ans après qu'il avait brutalement interrompu la publication des *Poëmes en prose* à la *Presse*, il leur ouvrait les colonnes de l'*Artiste!*

Page VI. «C'est en feuilletant, pour la vingtième fois au moins, le fameux *Gaspard de la Nuit*...» — Dans une lettre inédite, E. Prarond qui fut, comme on sait, un des amis de jeunesse de Baudelaire, écrivait :

> Je dois noter... l'impression que firent sur lui, dès qu'elles parurent [1842], les *Fantaisies* d'Aloysius Bertrand. Il en garda la marque, et c'est à cette estime particulière, dont hérita plus tard Asselineau, que *Gaspard de la Nuit* doit son édition de Paris-Bruxelles, 1868.

—— «...un livre connu de vous...» — Houssaye a parlé d'Aloysius Bertrand longuement et avec éloge dans plusieurs de ses ouvrages. Voir notamment *Voyage à ma fenêtre*, ch. XX.

[1] Nous n'avons pas réussi à découvrir de quel mot il devait être question.

—— «C'est surtout de la fréquentation des villes énormes...» — Voir l'*Épilogue*. — Voir aussi les *Index* de cette édition au mot *Ville*.

—— «Vous-même, mon cher ami, n'avez-vous pas tenté de traduire en une *Chanson* le cri strident du *Vitrier*, et d'exprimer dans une prose lyrique toutes les désolantes suggestions que ce cri envoie jusqu'aux mansardes, à travers les plus hautes brumes de la rue?» — La *Chanson du Vitrier* se trouve dans les *POÉSIES COMPLÈTES* d'Arsène Houssaye, *poèmes antiques* (1850). C'est un morceau, à vrai dire, fort plat et à tendances humanitaires, — car Houssaye lui aussi, avant de faire déclamer à Rachel la fameuse cantate : *L'Empire, c'est la Paix*, avait donné dans les idées démocratiques, — et dont toute l'affabulation peut se résumer comme suit : l'auteur a rencontré un vitrier qui a le ventre vide pour n'avoir pas réussi ce jour-là à vendre un seul de ses carreaux; il l'emmène au cabaret voisin, et le pauvre hère en sort réconforté, parce qu'il a trinqué non avec la Charité, mais avec la Fraternité.

Au reste, voici deux couplets de cette «chanson» :

C'était un homme de trente-cinq ans, grand, pâle, maigre, longs cheveux, barbe rousse : — Jésus-Christ et Paganini. Il était quatre heures. Le soleil couchant seul se montrait aux fenêtres. Pas une voix d'en haut ne descendait comme la manne sur celui qui était en bas. — Il faudra donc mourir de faim, murmura-t-il entre ses dents.

Oh! vitrier!

.....

Et la femme, poursuivit-il en vidant son verre, un marmot sur les genoux et une marmaille au sein! pauvre chère gamelle où tout le régiment a passé! Et avec cela, coudre des jaquettes aux uns, laver le nez aux autres, heureusement que la cuisine ne lui prend pas de temps.

Oh! vitrier!

On voit que la dédicace de Baudelaire ressemblait assez fort dans ce passage, à une bonnetade où l'utilité avait sa bonne part. Il est probable cependant qu'Houssaye, malgré sa finesse, n'en soupçonna rien : les notes sur *L'Art et la Poésie* dont il a fait suivre ses *POÉSIES COMPLÈTES*, prouvent qu'il avait mis dans le morceau visé par son thuriféraire, de grandes prétentions :

Lui aussi [c'est-à-dire l'auteur] il a tenté quelques voyages dans l'impossible, à cheval sur un rhythme emporté, voulant saisir au vol dans les nues l'idée que n'avait pas encore connue le monde. Il s'est indigné contre la vé-

tusté des rimes au point qu'après avoir, dans quelques-uns de ses poëmes antiques, voulu renouveler les panaches flétris, il a osé être poëte dans le rhythme primitif, sans rime, sans vers et sans prose poétique, comme dans les *Syrènes* et la *Chanson du vitrier*.

Il ne remarqua donc point que Baudelaire avait sans doute mis quelque intention à ne point lui écrire : «Vous-même, n'avez-vous pas traduit...», mais simplement : «n'avez-vous pas *tenté de traduire...*». Il ne remarqua pas non plus, tout porte à le croire du moins, que le *Mauvais Vitrier* (pièce IX de ce recueil) pouvait passer pour une assez malicieuse riposte à sa *Chanson du vitrier*...

Page VII. «Sitôt que j'eus commencé le travail, je m'aperçus, etc.» — Cf. ce passage d'une lettre (Noël 1861) donnée p. 224 :

Mon point de départ a été *Gaspard de la Nuit*, etc.

PETITS POËMES EN PROSE.

I. L'ÉTRANGER. (*La Presse*, 26 août 1862.)

Page 3. «*ton père, ta mère*, ta sœur...» — 1862 : *tes parents*, ta sœur...

—— «Je n'ai ni *père, ni mère*, ni sœur...» — 1862 : Je n'ai ni *parents*, ni sœur...

—— «L'*or?*» — 1862 : L'*argent?*

Page 4. «... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages!» — 1869 : le second *là-bas* est omis.

Cf. *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 341, l'enthousiasme manifesté par l'auteur pour les ciels de Boudin :

A la fin tous ces nuages aux formes fantastiques et lumineuses, ces ténèbres chaotiques, ces immensités vertes et roses, suspendues et ajoutées les unes aux autres, ces fournaises béantes, ces firmaments de satin noir ou violet, fripé, roulé ou déchiré, ces horizons en deuil ou ruisselants de métal fondu, toutes ces profondeurs, toutes ces splendeurs, me montèrent au cerveau comme une boisson capiteuse ou comme l'éloquence de l'opium. Chose assez curieuse, il ne m'arriva pas une seule fois, devant ces magies liquides ou aériennes, de me plaindre de l'absence de l'homme.

Cf. aussi *Les Fleurs du Mal*, *Le Voyage*, IV, 3e strophe, p. 341.

Dans un poème suivant (XLIV), Baudelaire se dénommera lui-même «le marchand de nuages».

On peut prêter à ce morceau un caractère autobiographique, car tous les traits qu'on y trouve concordent avec ce qu'on sait du caractère de l'auteur. Brouillé mortellement avec son beau-père, brouillé avec son frère dont il méprisait l'intelligence médiocre, ne supportant qu'avec impatience la nature timorée et foncièrement bourgeoise de sa mère, conservant envers ses amis les plus intimes une entière liberté de jugement, Baudelaire vécut dans une solitude morale quasi absolue. Il n'a jamais été riche, quoi qu'en ait dit Banville, mais même à l'époque de sa très relative opulence, il sut mépriser la fortune. Nadar a pu écrire de lui qu'il avait toujours pratiqué la noble devise des Ravenswood: «la main ouverte!». Enfin on sait qu'il a mainte fois professé une ardente sympathie pour les artistes cosmopolites et s'est défendu d'être un patriote au sens étroit du mot.

II. Le Désespoir de la Vieille. (*La Presse*, 26 août 1862.)

Voir nos notes sous la pièce XIII.

Baudelaire était certes un misogyne déterminé. Toutefois il abdiquait toute prévention contre le sexe ennemi, dès qu'il s'agissait, en la femme, de *la mère*. Voir notamment *L'Art Romantique*, notre note de la page 462, la dédicace si émue à Maria Clemm, en tête des *Histoires Extraordinaires* et le premier paragraphe du poème XXX.

Il était aussi plein de compassion à l'égard de la femme vieille, éprouvée par le malheur. On en trouvera la preuve dans deux autres morceaux de ce livre : *Les Veuves* (XIII) et *Les Fenêtres*, (XXXV).

Par contre pour la femme jeune et triomphante, instrument de Satan à ses yeux, il n'a guère eu que sarcasmes. On le vérifiera ici avec *La Femme sauvage et la Petite maîtresse*, *Les Yeux des pauvres*, *Laquelle est la vraie*, *Portraits de maîtresses*, *Le Galant tireur*, *La Soupe et les Nuages*.

III. Le *Confiteor* de l'Artiste. (*La Presse*, 26 août 1862.)

Page 7. «Que les fins de journées d'automne...» — Baudelaire a sou-

vent chanté l'automne. Voir *Fleurs du Mal*, notamment *Chant d'automne* et *Sonnet d'automne*.

—— «Grand délice de noyer son regard...» — Ce passage donne à penser que le morceau fut écrit à Honfleur, dans la petite Maison-Joujou qu'y avait Mme Aupick.

Page 8. «Nature, enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse...» — Ce passage est singulier sous la plume de Baudelaire. On sait qu'en général il ne goûtait guère la nature qu'amendée par la main de l'homme.

IV. Un Plaisant. (*La Presse*, 26 août 1862.)

Page 9. «... ce magnifique imbécile qui me parut concentrer en lui tout l'esprit de la France.» — Voir les mots *France*, *Français*, dans les index de cette édition.

Les contemporains de l'auteur l'ont souvent représenté comme se plaisant à tourmenter les bêtes. Mme Judith Gautier (*Le second rang du collier*) par exemple nous l'a dépeint en sérieuses difficultés avec un chien dont il s'était appliqué à écraser la queue; Maxime Rude (*Confidences d'un journaliste*), en lutte avec un gros chat qu'il avait caressé à rebrousse-poil; un troisième, agaçant le mufle d'un tigre du bout incandescent de son cigare... Mais on voit qu'il était très capable aussi de venger un âne offensé dans son amour-propre de bête honnête et laborieuse. Il existe d'ailleurs une anecdote contée par Étienne Carjat, qui témoigne de sa compassion envers les animaux. La voici telle qu'on la trouve dans *Le Boulevard*, numéro du 15 juillet 1862 :

Charles Baudelaire dînait entre le mari et la femme, dans une maison pourvue de tout ce qui compose un intérieur recommandable, sans oublier une cage et un pierrot, dans un coin de la salle à manger.

Vers le milieu du repas, l'attention du poëte est excitée par un bruit plaintif sorti de la cage susnommée, et il s'aperçoit que l'oiseau plaintif a la patte cassée.

Baudelaire, avec l'harmonieuse précision qui caractérise son accent et sa parole, demande des explications à la maîtresse de la maison; il lui est répondu que ce soin regarde la femme de chambre, laquelle entre à l'instant.

— Je ne comprends pas bien, lui dit Baudelaire, pourquoi vous laissez tant souffrir cet oiseau, alors qu'un simple morceau de carton, appliqué à sa patte, l'eût rétabli.

La *puella* ouvre de grands yeux; elle n'a pas compris tout d'abord; mais la lumière se fait, et elle lui répond :

— Qu'est-ce que ça fait, puisque le chat le mangera.

Baudelaire aigri :

— Le chat ne le mangera que si on le donne à manger au chat.

La femelle regarde sa maîtresse d'un air compatissant; elle semble la plaindre de connaître de telles gens; mais, vaincue par le regard fascinateur de l'auteur des *Fleurs du Mal,* elle balbutie en baissant les yeux :

— Monsieur, ça ne fait rien, puisque le chat le mang...

Baudelaire, agacé, termine ainsi l'entretien :

— Je vous assure que le chat le mangera avec bien plus de plaisir quand il aura ses deux pattes.

Étienne CARJAT.

Dans le même sens, cf. encore *Les Bons Chiens* (L).

V. LA CHAMBRE DOUBLE. (*La Presse,* 26 août 1862.)

Morceau d'un caractère autobiographique indéniable. Toute sa vie Baudelaire appela de ses vœux le jour où il pourrait quitter les installations de fortune et les mauvaises chambres d'hôtel auxquelles sa misère le réduisait. Comme il soupire, dans les lettres de ses dernières années, après le confort de la Maison-Joujou, où ses livres et ses bibelots l'attendent! Avec quel amour ne sent-on pas qu'il traduisit *La Philosophie de l'Ameublement* et *Le Cottage Landor,* pages auxquelles celles-ci font souvent penser! Dans son œuvre même on trouve, et par deux fois nettement exprimée, l'horreur qu'il éprouvait de son «taudis» habituel. C'est d'abord dans la deuxième partie de *Rêve parisien* (voir p. 339), c'est encore dans son *Salon de 1859* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*) où, à propos de *L'Hôtellerie de Saint-Luc,* toile de Baron, il écrit :

Si j'oubliais de le remercier [Baron], je serais bien ingrat; je lui dois une sensation délicieuse. Quand, au sortir d'un taudis, sale et mal éclairé, un homme se trouve tout d'un coup transporté dans un appartement propre, orné de meubles ingénieux, et revêtu de couleurs caressantes, il sent son esprit s'illuminer et ses fibres s'apprêter aux choses du bonheur, etc.

Cf. aussi certains vers de *L'Invitation au voyage* (p. 296), et *Le Voyage* (p. 340), II, 6e strophe.

Page 12. «Sur les murs, nulle abomination artistique, etc., l'art positif est un blasphème». — C'est dans le même sens que Baudelaire

notait, s'inspirant de Poe sans doute (*Philosophie de l'Ameublement*) que l'arabesque est le plus spiritualiste des dessins.

—— «Une senteur infinitésimale...» — Les contemporains du poète ont noté qu'au temps de l'hôtel Pimodan, il avait coutume de parfumer son appartement.

—— «La mousseline pleut abondamment...» — Elle joue aussi un rôle dans la décoration préconisée par Poe (*Le Cottage Landor*).

Page 13. «Un huissier...» — «une infâme concubine...» — «le sauteruisseau d'un directeur de journal...» — Il est manifeste que ces détails sont empruntés par l'auteur à sa vie de chaque jour. Ses créanciers l'ont torturé toute sa vie, comme toute sa vie Jeanne Duval l'obséda de demandes d'argent, et les familiers de Baudelaire nous ont rapporté qu'au temps où *le Pays* publiait les *Histoires Extraordinaires*, le garçon du journal attendait souvent la copie dans la chambre du traducteur.

—— «La *Sylphide*, comme disait le grand René.» — *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. I, p. 151.

—— «Une fétide odeur de tabac...» — Baudelaire fumait beaucoup.

Page 14. «La fiole de laudanum.» — Nous avons établi ailleurs que Baudelaire usa et abusa des excitants. (Voir E.-J. Crépet, *Charles Baudelaire* [A. Messein], p. 192-193.)

—— «Je vous assure que les *secondes* maintenant...» — Dans le texte de 1862, le mot en italique est donné avec une majuscule, comme «la Seconde» dont il est question trois lignes plus loin. La correction du texte définitif a eu sans doute pour but d'appeler l'attention sur cette dernière.

Cf. *Fleurs du Mal* :

LA MORT DES PAUVRES.

C'est la Mort qui console, hélas! et qui fait vivre;
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir;

A travers la tempête, et la neige, et le givre,
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir;
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques
Le sommeil et le don des rêves extatiques,
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus!

L'HORLOGE.

Horloge! dieu sinistre, effrayant, impassible,
Dont le doigt nous menace et nous dit : « *Souviens-toi!*
Les vibrantes Douleurs dans ton cœur plein d'effroi
Se planteront bientôt comme dans une cible;

Le Plaisir vaporeux fuira vers l'horizon
Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse;
Chaque instant te dévore un morceau du délice
A chaque homme accordé pour toute sa saison.

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
Chuchote : *Souviens-toi!* — Rapide avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde!

Remember! Souviens-toi! prodigue! *Esto memor!*
(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)
Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or!

Souviens-toi que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup! c'est la loi.
Le jour décroît; la nuit augmente; *souviens-toi!*
Le gouffre a toujours soif; la clepsydre se vide.

Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,
Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,
Où le Repentir même (oh! la dernière auberge!),
Où tout te dira : Meurs, vieux lâche! il est trop tard! »

VI. Chacun sa Chimère. (*La Presse*, 26 août 1862, sous le titre : *Chacun la sienne.*)

On sait que Baudelaire raffolait de l'art fantastique de Goya. Et ne dirait-on pas ici d'un *Caprice?*

Page 16. « L'irrésistible Indifférence s'abattit sur moi... » — Cf. la correspondance, *passim*, et *Les Fleurs du Mal*, p. 373 de notre édition, *in fine.*

VII. Le Fou et la Vénus. (*La Presse*, 26 août 1862.)

Nous retrouvons un bouffon dans *Une Mort héroïque.* — Il y a quelque parenté entre le thème de ce poème et celui de la pièce XVII des *Fleurs du Mal, La Beauté.*

VIII. Le Chien et le Flacon. (*La Presse*, 26 août 1862.)

Page 20. « ... vous ressemblez au public, etc. » — Ç'a été un des mérites les plus constants de Baudelaire, que de ne pas faire de concessions à son époque, mais il ne faudrait pas croire qu'il ne souffrait pas, et cruellement, de son « impopularité ». Souvent même dans sa correspondance, on le voit se promettre de tirer vengeance de l'incompréhension et de l'injustice de ses contemporains. C'est aussi l'un des buts qu'il se proposait en amassant des documents pour *Mon cœur mis-à-nu.*

IX. Le Mauvais Vitrier. (*La Presse*, 26 août 1862.)

Jules Levallois, dans ses *Mémoires d'un critique*, mentionne « l'histoire du vitrier que, sous une lourde charge de carreaux, par un jour accablant d'été, il faisait grimper jusqu'au sixième étage pour lui déclarer qu'on n'avait pas besoin de lui », parmi « les insanités » et « les mensonges » que Baudelaire « se délectait à entasser, croyant se grandir aux yeux des profanes ».

Pour nous, nous ne voyons ici qu'un apologue où l'auteur s'est proposé de montrer qu'à certaines heures l'homme est irrésistiblement dominé par les forces démoniaques qui le hantent.

Voir nos notes sur la *Dédicace* à Arsène Houssaye (p. 271), auteur d'une *Chanson du Vitrier.*

Page 21. «Tel qui, craignant, etc.» — Tous ces traits sont empruntés par l'auteur à son propre tempérament, la correspondance l'atteste. A l'époque où ce poème fut écrit, Baudelaire était d'ailleurs sujet à des crises de léthargie morale dont la cessation ne lui causait pas moins de surprise que la venue.

Page 22. «Un de mes amis...» — Ce pourrait bien être Gérard de Nerval.

—— «...il lui faut rassembler toute sa pauvre volonté...» — Cf. *Fusées* :

> Jean-Jacques disait qu'il n'entrait dans un café qu'avec une certaine émotion. Pour une nature timide, un contrôle de théâtre ressemble quelque peu au tribunal des Enfers.

Page 23. «J'ai été plus d'une fois victime...» — Point de doute qu'il ne faille ajouter pleinement foi à cet aveu. Baudelaire d'ailleurs raisonne ici comme Poe dont M. Turquet Milnes dans son ouvrage *The influence of Baudelaire in France and England* (Londres, Constable, 1913) a admis qu'il s'était inspiré. (Voir *Le Démon de la perversité.*) — Il est à remarquer aussi bien que celle-ci est exactement construite comme *The imp of the perverse,* dont elle pourrait bien être une transposition, — les considérants philosophiques y tenant deux fois plus de place que le récit qu'ils amènent.

—— «Observez», etc. — Nous verrons Baudelaire reprendre ce postulat dans les *Paradis artificiels.*

X. A UNE HEURE DU MATIN. (*La Presse,* 27 août 1862.) Pièce autobiographique.

Page 25. «la tyrannie de la face humaine.» — Expression empruntée à Quincey. (Voir *Les Paradis artificiels, Tortures de l'Opium.*)

Page 26. «Il prenait sans doute la Russie pour une île.» - Transposition probable d'un passage de l'article projeté sur Villemain (*Œuvres posthumes*), où, après avoir cité de son modèle ce texte stupéfiant :

> Le cercueil [celui de Chateaubriand] fut porté par quelques marins à l'extrémité du *Grand Bey,*

Baudelaire concluait :

Il prend une île pour un Turc.

—— «C'est ici le parti des honnêtes gens.» — Cf. les *Baudelairiana* d'Asselineau :

... Précédemment, la *Revue politique* dirigée par M. Amail lui avait refusé des poésies. Il [Baudelaire] en revint très irrité. M. Amail, saint-simonien et républicain vertueux, lui avait dit en lui rendant son manuscrit : « Nous n'imprimons pas de ces fantaisies-là, NOUS AUTRES. »

—— «... avoir distribué des poignées de mains... sans avoir pris la précaution d'acheter des gants.» — On lit dans *Fusées*, par deux fois :

Beaucoup d'amis, beaucoup de gants — de peur de la gale.

—— «... être monté... chez une sauteuse, etc.» — Baudelaire avait beaucoup d'amies de cet ordre; leurs noms et adresses emplissent plusieurs pages de ses carnets intimes.

—— «... avoir fait ma cour à un directeur de théâtre, etc.» — On sait que Baudelaire, dans son désir de tirer des ressources du théâtre, envisagea même, au témoignage d'Asselineau, de faire des vaudevilles. (E.-J. Crépet, *op. cit.*, p. 284.)

—— «... je voudrais bien me racheter, etc.» — Cf. les journaux intimes, *passim*, notamment le passage :

Faire tous les matins ma prière à Dieu, *réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette* [la servante au grand cœur] *et à Poe*, comme intercesseurs, etc.

Cf. *Les Fleurs du Mal* :

LA FIN DE LA JOURNÉE.

Sous une lumière blafarde
Court, danse et se tord sans raison
La Vie, impudente et criarde.
Aussi, sitôt qu'à l'horizon

La nuit voluptueuse monte,
Apaisant tout, même la faim,
Effaçant tout, même la honte,
Le Poëte se dit : « Enfin!

Mon esprit, comme mes vertèbres,
Invoque ardemment le repos;
Le cœur plein de songes funèbres,

Je vais me coucher sur le dos
Et me rouler dans vos rideaux,
O rafraîchissantes ténèbres! »

L'EXAMEN DE MINUIT.

La pendule, sonnant minuit,
Ironiquement nous engage
A nous rappeler quel usage
Nous fîmes du jour qui s'enfuit :
— Aujourd'hui, date fatidique,
Vendredi, treize, nous avons,
Malgré tout ce que nous savons,
Mené le train d'un hérétique;

Nous avons blasphémé Jésus,
Des Dieux le plus incontestable!
Comme un parasite à la table
De quelque monstrueux Crésus,
Nous avons, pour plaire à la brute,
Digne vassale des Démons,
Insulté ce que nous aimons
Et flatté ce qui nous rebute;

Contristé, servile bourreau,
Le faible qu'à tort on méprise;
Salué l'énorme Bêtise,
La Bêtise au front de taureau;
Baisé la stupide Matière
Avec grande dévotion,
Et de la putréfaction
Béni la blafarde lumière.

Enfin, nous avons, pour noyer
Le vertige dans le délire,
Nous, prêtre orgueilleux de la Lyre,
Dont la gloire est de déployer
L'ivresse des choses funèbres,
Bu sans soif et mangé sans faim!
— Vite soufflons la lampe, afin
De nous cacher dans les ténèbres!

XI. La Femme sauvage et la Petite-Maîtresse. (*La Presse*, 27 août 1862.)

Le 15 décembre 1859, Baudelaire écrivait à Poulet-Malassis :

Quand j'aurai fait *Dorothée* (souvenirs de l'île Bourbon), *la Femme sauvage* (sermon à une petite maîtresse), et *le Rêve*, enfin la lettre-préface à Veuillot que nous aurons à discuter ensemble, les *Fleurs du Mal* seront prêtes.

Le 13 mars suivant, entretenant à nouveau son éditeur des progrès de la deuxième édition en projet, il lui confirmait les intentions marquées dans le billet précité :

Voici encore des vers. Nous en sommes à 25 pièces, sans compter trois morceaux commencés (*Dorothée, idéal de la beauté noire; — La Femme sauvage, dédiée à une petite maîtresse*, et *Plutus, l'Amour et la Gloire*), etc.

Ainsi donc il est constant que ces trois poèmes durent être originairement écrits en vers.

S'appuyant sur ce fait et constatant que Baudelaire ne faisait les vers que très difficultueusement, quelques critiques, Catulle Mendès notamment, ont prétendu qu'il fallait voir dans ses poèmes en prose rythmée, des morceaux «auxquels il n'était pas arrivé à donner la forme poétique».

Cette opinion ne nous semble guère soutenable, pour plusieurs raisons dont une très forte est que Baudelaire a traité successivement en vers et en prose un assez grand nombre de thèmes, comme le montre la table de concordance qu'on trouvera à la fin de ce volume.

Mais c'est là une question que nous n'avons pas ici la place de traiter, et qui demanderait d'ailleurs une longue étude pour laquelle le loisir nous fait également défaut. Nous nous contenterons donc aujourd'hui d'indiquer au lecteur qu'elle intéresse, quelques ouvrages où on l'a abordée : H. Dérieux, *Charles Baudelaire;* Gonzague de Reynold, *Charles Baudelaire;* Armand Godoy, *Le Vin des Chiffonniers*, reproduction en fac-similé avec des commentaires de J. Crépet.

Dans la lettre à Houssaye donnée page 224, ce poème est mentionné sous le titre abrégé : *La Femme sauvage.*

Voir nos notes sous la pièce II.

Page 32. «Si vous méprisez le soliveau, etc.»

Or c'était un soliveau...

.....

Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir
Et Grenouilles de se plaindre.

LA FONTAINE, *FABLES*,
Les Grenouilles qui demandent un roi.

Cf. ce morceau, pour l'attitude de l'auteur à l'égard de la sensiblerie féminine, au poème XXVI : *Les Yeux des Pauvres.*

XII. LES FOULES. (I. *Revue fantaisiste*, 1er novembre 1861. — II. *La Presse*, 27 août 1862.)
Les deux textes ne présentent que des variantes de ponctuation.

Page 33. A propos de l'expression «bain de multitude», voir p. 241, note.

—— «Jouir de la foule est un art.» — Cf. un mot de Constantin Guys rapporté par Baudelaire dans *L'ART ROMANTIQUE*, p. 63 : «Tout homme... *qui s'ennuie au sein de la multitude*, est un sot! un sot! et je le méprise!».

Page 34. «Le promeneur solitaire et pensif...» — Cf. Edgar Poe, *L'Homme des Foules* : Ce tumultueux océan de têtes humaines me remplissait d'une émotion toute nouvelle, etc.

—— «... cette sainte prostitution de l'âme...» — Cf. *FUSÉES* :

L'amour, c'est le goût de la prostitution. Il n'est même pas de plaisir noble qui ne puisse être ramené à la prostitution.
Dans un spectacle, dans un bal, chacun jouit de tous.
Qu'est-ce que l'art? Prostitution.
Le plaisir d'être dans les foules est une expression mystérieuse de la jouissance de la multiplication du nombre.
Etc.

XIII. LES VEUVES. (I. *Revue fantaisiste*, 1er novembre 1861. — II. *La Presse*, 27 août 1862.)
Le texte de 1869 n'offre qu'une variante insignifiante avec celui de 1862. — Voir au bas de la page 263.

Page 36. «... ils se sentent irrésistiblement entraînés vers tout ce qui est faible, ruiné, contristé, orphelin.» — Cf. *L'Art Romantique*, p. 310, à propos de Victor Hugo : «... le poëte se montre toujours l'ami attendri de tout ce qui est faible, solitaire, contristé; de tout ce qui est orphelin.»

—— «... la plus triste et la plus *attristante*...» — 1861 : et la plus *désolante à voir*.

—— «...avec qui elle ne peut *pas* partager sa rêverie...» — 1861 : elle ne peut.

—— «...celle-là, roide, droite,...» — 1862 : raide, droite.

—— «...une fierté *de* stoïcienne.» — 1861 : une fierté stoïcienne.

Page 37. «Je *ne* sais dans quel misérable café...» — 1861 : Je sais.

Page 38. «...rien, excepté *l'aspect de* cette tourbe...» — 1861 : excepté cette tourbe.

—— «C'est toujours chose intéressante que le reflet de la joie du riche au fond de l'œil du pauvre.» — Cette idée sera développée dans *Les Yeux des Pauvres* (poème XXVI).

Page 39. «...mieux encore, une superfluité, un jouet.» — Cf. *L'Art Romantique*, *Morale du joujou*, p. 139 de notre édition. On y voit l'auteur anathématiser les parents ultra-raisonnables qui ne donnent pas de joujoux à leurs enfants, — les mêmes gens «qui donneraient volontiers un franc à un pauvre, à condition qu'il s'étouffât avec du pain, et lui refuseront toujours deux sous pour se désaltérer au cabaret».

—— «Et elle sera rentrée à pied, méditant et rêvant, seule, toujours seule, etc.» — Cf. la lettre si émouvante à Mme Aupick en date du 6 mai 1861, dont la composition de ce morceau semble d'ailleurs à peu près contemporaine.

—— «...comme le chien *et* le chat,...» — 1861-1862 : comme le chien *ou* le chat.

Cf. *Les Fleurs du Mal* :

LES PETITES VIEILLES.

A Victor Hugo.

I

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,
Éponine ou Laïs! — Monstres brisés, bossus
Ou tordus, aimons-les! ce sont encor des âmes.
Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par les bises iniques,
Frémissant au fracas roulant des omnibus,
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes;
Se traînent, comme font les animaux blessés,
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes
Où se pend un Démon sans pitié! Tout cassés

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une vrille,
Luisant comme ces trous où l'eau dort dans la nuit;
Ils ont les yeux divins de la petite fille
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

— Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant?
La Mort savante met dans ces bières pareilles
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile
Traversant de Paris le fourmillant tableau,
Il me semble toujours que cet être fragile
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau;

A moins que, méditant sur la géométrie,
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discords,
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps.

— Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes,
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes
Pour celui que l'austère Infortune allaita!

II

De l'ancien Frascati Vestale enamourée;
Prêtresse de Thalie, hélas! dont le souffleur
Défunt, seul, sait le nom; célèbre évaporée
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'enivrent! mais parmi ces êtres frêles
Il en est qui, faisant de la douleur un miel,
Ont dit au Dévouement qui leur prêtait ses ailes :
«Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel!»

L'une, par sa patrie au malheur exercée,
L'autre, que son époux surchargea de douleurs,
L'autre, par son enfant Madone transpercée,
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs!

III

Ah! que j'en ai suivi, de ces petites vieilles!
Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc,

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,
Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre,
Versent quelque héroïsme au cœur des citadins.

Celle-là droite encor, fière et sentant la règle,
Humait avidement ce chant vif et guerrier;
Son œil parfois s'ouvrait comme l'œil d'un vieil aigle;
Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier!

IV

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes,
A travers le chaos des vivantes cités,
Mères au cœur saignant, courtisanes ou saintes,
Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,
Nul ne vous reconnaît! un ivrogne incivil
Vous insulte en passant d'un amour dérisoire;
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,
Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs;
Et nul ne vous salue, étranges destinées!
Débris d'humanité pour l'éternité mûrs!

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,
L'œil inquiet, fixé sur vos pas incertains,
Tout comme si j'étais votre père, ô merveille!
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins :

Je vois s'épanouir vos passions novices;
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus;
Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices!
Mon âme resplendit de toutes vos vertus!

Ruines! ma famille! ô cerveaux congénères!
Je vous fais chaque soir un solennel adieu!
Où serez-vous demain, Eves octogénaires,
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu?

Cf. aussi, pour le fond, l'inédit publié par M. Paul Fuchs, que nous avons reproduit dans notre édition de *L'Art Romantique*, p. 536.

XIV. Le Vieux Saltimbanque. (I. *Revue fantaisiste*, 1er novembre 1861. — II. *La Presse*, 27 août 1862.)

Page 41. «... pour *compenser* les mauvais temps de l'année.» — 1861 : pour *réparer*.

—— «En ces jours-là il *me* semble...» — 1861 : il semble.

—— «il *devient pareil aux* enfants.» — 1861 : il *se fait l'égal des* enfants.

Page 42. «L'homme du monde lui-même *et* l'homme...» — 1861-1862 : L'homme du monde lui-même, l'homme.

—— «...sous *les* maillots...» — 1861-1862 : sous *leurs* maillots.

Faut-il faire remarquer l'accent divinateur des dernières lignes?

Baudelaire, après la faillite de Poulet-Malassis, ne devait plus trouver d'éditeur.

La comparaison du poète au saltimbanque se trouvait déjà dans *Les Fleurs du mal* :

LA MUSE VÉNALE.

O Muse de mon cœur, amante des palais,
Auras-tu, quand Janvier lâchera ses Borées,
Durant les noirs ennuis des neigeuses soirées,
Un tison pour chauffer tes deux pieds violets?

Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées
Aux nocturnes rayons qui percent les volets?
Sentant ta bourse à sec autant que ton palais,
Récolteras-tu l'or des voûtes azurées?

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,
Comme un enfant de chœur, jouer de l'encensoir,
Chanter des *Te Deum* auxquels tu ne crois guère,

Ou, saltimbanque à jeun, étaler tes appas
Et ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas
Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

XV. Le Gâteau. (*La Presse*, 24 septembre 1862.)

Page 45-46. M. Gonzague de Reynold, dans son excellent ouvrage *Charles Baudelaire* (Paris et Genève, 1920) a signalé que le poète, dans ce morceau, avait repris une description qu'on trouve dans une de ses pièces de jeunesse :

INCOMPATIBILITÉ.

Tout là-haut, tout là-haut, loin de la route sûre,
Des fermes, des vallons, par delà les coteaux,
Par delà les forêts, les tapis de verdure,
Loin des derniers gazons foulés par les troupeaux,

On rencontre un lac sombre encaissé dans l'abîme
Que forment quelques pics désolés et neigeux;
L'eau, nuit et jour, y dort dans un repos sublime,
Et n'interrompt jamais son silence orageux...

Sous mes pieds, sur ma tête et partout le silence,
Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver,
Le silence éternel et la montagne immense,
Car l'air est immobile et tout semble rêver.

On dirait que le ciel, en cette solitude,
Se contemple dans l'onde, et que ces monts, là-bas,
Écoutent, recueillis, dans leur grave attitude,
Un mystère divin que l'homme n'entend pas.

Et lorsque par hasard une nuée errante
Assombrit dans son vol le lac silencieux,
On croirait voir la robe ou l'ombre transparente
D'un esprit qui voyage et passe dans les cieux.

—— «Et je me souviens que cette sensation, etc.» — Voir notre édition des *Fleurs du Mal*, en haut de la page 463, à propos de *Rêve parisien* où le poète a voulu faire partager au lecteur le plaisir causé par cette sensation-là.

Page 46. «j'en étais venu à ne plus trouver si ridicules les journaux qui prétendent que l'homme est né bon...» — On sait quelle horreur professait Baudelaire pour *le Siècle* et autres journaux imbus des idées de Rousseau. — Cf. p. 169.

XVI. L'Horloge. (I. *Le Présent*, 24 août 1857. — II. *Revue fantaisiste*, 1er novembre 1861. — III. *La Presse*, 24 septembre 1862.)

Le troisième texte est identique à celui de l'édition de 1869, hors qu'on y trouve le mot *division* au singulier, p. 50, les deux premiers très différents.

Page 49. «Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chats.» — 1857 : Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chats; *moi aussi.*

—— «Un jour, un missionnaire se promenant...» — 1857 : Un missionnaire *qui* se promenait.

—— «Ce qui était vrai.» — Dans le premier texte un astérisque placé après le mot *vrai*, renvoyait à la note suivante :

En supposant une mémoire parfaite ou au moins très-exercée, il n'est pas difficile de comprendre comment on peut deviner l'heure dans l'œil d'un animal dont la pupille est très-sensible à la lumière.

—— « Pour moi, *si je me penche vers la belle Féline, la si bien nommée,* qui est à la fois l'honneur de son sexe, l'orgueil de mon cœur et le parfum de mon esprit,... » — 1857 : Pour moi, *quand je prends dans mes bras mon bon chat, mon cher chat,* qui est à la fois l'honneur de *sa race,* l'orgueil de mon cœur et le parfum de mon esprit. — 1861 : Pour moi, quand je prends dans mes bras *ce* chat *extraordinaire,* qui est à la fois l'honneur de *sa race,* etc.

Qui était cette Féline? Une amie imaginaire? Nous ne le croyons pas, car la collection Ronald Davis renferme un exemplaire des *Fleurs du Mal* (2e éd.), portant l'*ex dono : Hommage à ma très-chère Féline, Ch. Baudelaire.* Mais jusqu'à ce jour nous n'avons pas réussi à l'identifier.

Page 50. « ... ou dans l'ombre opaque... » - 1857 : dans l'ombre parfaite.

—— « ... sans divisions de minutes ni de secondes... » — 1857-1861-1862 : sans division.

—— « ... sur ce *délicieux cadran...* » — 1857 : sur cet *aimable* cadran.

—— « ...*quelque Démon du contre-temps.* » — Ces mots ne figurent ni dans le premier, ni dans le deuxième texte.

—— « Y vois-tu l'heure, *mortel prodigue et fainéant?* » — 1857 : Y vois-tu l'heure, *imbécile?*

—— « N'est-ce pas, Madame, etc. » — Ce paragraphe ne figure pas dans les deux premiers textes. Il est bien évident d'ailleurs qu'il correspond à la substitution de Féline au chat, substitution qui n'apparaît que dans le troisième texte.

Cf. *Les Fleurs du Mal* :

LE CHAT.

Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux;
Retiens les griffes de ta patte,
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,
Mêlés de métal et d'agate.

Lorsque mes doigts caressent à loisir
Ta tête et ton dos élastique,
Et que ma main s'enivre du plaisir
De palper ton corps électrique,

Je vois ma femme en esprit. Son regard,
Comme le tien, aimable bête,
Profond et froid, coupe et fend comme un dard,

Et, des pieds jusques à la tête,
Un air subtil, un dangereux parfum,
Nagent autour de son corps brun.

La pièce des *Fleurs du Mal* qui a également pour titre *L'Horloge*, ne présente aucun rapport avec ce poème en prose.

XVII. Un Hémisphère dans une Chevelure. (I. *Le Présent*, 24 août 1857. — II. *Revue fantaisiste*, 1er novembre 1861, sous le titre : *La Chevelure*. — III. *La Presse*, 24 septembre 1862, sous le titre définitif, suivi du sous-titre : *poëme exotique*.

Le troisième texte est identique à celui de 1869.

Page 52. «... où l'espace est plus *bleu*...» — 1857 : plus *vaste*.

—— «... *découpant* leurs *architectures fines et compliquées* sur un ciel immense où se *prélasse l'éternelle chaleur*.» — 1857 : *enlevant* leurs *silhouettes élégantes* sur un ciel immense où *frémit une chaleur éternelle*. — 1861 : découpant leurs architectures *arachnéennes* sur un ciel immense où se prélasse l'éternelle chaleur.

—— «...des longues *heures* passées sur *un* divan,...» — 1857 : des longues *journées* passées sur *le* divan.

—— « Laisse-moi mordre longtemps...» — 1857-1861 : Laisse-moi mordre, *mordre* longtemps.

—— « Quand je mordille tes cheveux *élastiques et rebelles*...» — 1857 : tes cheveux *solides et crépus*.

—— «... que je mange des souvenirs.» — 1857-1861 : *mes* Souvenirs.

Cf. *Les Fleurs du Mal* :

PARFUM EXOTIQUE.

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

LA CHEVELURE.

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure!
O boucles! O parfum chargé de nonchaloir!
Extase! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir!

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique!
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève!
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire
A grands flots le parfum, le son et la couleur;
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé;
Et mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,
Infinis bercements du loisir embaumé!

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps! toujours! ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde!
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir?

Voir aussi nos notes sur ces pièces dans notre édition des *Fleurs du Mal*.

La première publication de ce poème fut saluée au *Figaro* de l'écho suivant (10 décembre 1857) :

Le mobilier de B* se compose : 1° d'une table écornée; 2° d'un lit de fer; 3° d'un vieux divan; 4° d'un pot à eau sans anse; 5° de trois bibelots.

— Quand on pense, disait-il l'autre matin, qu'il y en a là pour dix mille francs!

— Dix mille francs! le lit, trente-cinq francs; la table, dix; le divan, cinquante; total : quatre-vingt-quinze francs.

— Et ceci! s'écrie B*... en montrant au-dessus de la table de la cheminée, un petit cadre remplaçant à la fois la glace rêvée et la pendule évanouie.

— Oh! c'est juste!

C'était une mèche de cheveux... et la natte à laquelle on l'avait coupée n'avait été achetée que vingt francs.

G^ve^ Bourdin.

XVIII. L'INVITATION AU VOYAGE. (I. *Le Présent*, 24 août 1857. — II. *Revue fantaisiste*, 1er novembre 1861. — III. *La Presse*, 24 septembre 1862.)

Le troisième texte est celui qu'ont retenu les éditeurs de 1869.

Page 53. «... que je rêve de visiter avec une *vieille amie.*» — 1857-1861 : avec une *maîtresse chérie.*

—— «... où le luxe a plaisir...» — 1857 : où le luxe *a l'air de prendre* plaisir.

Page 54. «... *d'*où le désordre, la turbulence et l'imprévu *sont exclus;* — 1857 : où le désordre, la turbulence et l'imprévu *n'existent pas.*

—— Le premier alinéa a subi des modifications importantes :

1857 : *Ah! si j'étais ta Mignon, ta Mignon aimée et protégée, toujours tendre, toujours soumise, mais toujours rêveuse et désireuse, je te dirais à toi, mon poëte et mon ami :* Tu connais cette maladie qui s'empare de *notre esprit* dans les *plus dures* misères, *cet amour* du pays qu'on ignore, cette *nostalgie* de la curiosité? Il est une contrée...

1861 : Ah! *si tu étais le poëte, et* si j'étais ta Mignon, aimée et protégée, toujours tendre, toujours soumise, mais toujours rêveuse et désireuse, je te dirais à toi, mon poëte et mon ami : «Tu connais cette maladie *fiévreuse* qui s'empare de *nous* dans les *froides* misères, cet amour du pays qu'on ignore, cette nostalgie de la curiosité? Il est une contrée...»

—— «... et allonger les heures par *l'infini* des sensations. *Un musicien* a écrit «L'Invitation à la Valse»; *quel est celui qui composera* «L'Invitation au Voyage», *qu'on puisse* offrir à la femme aimée, à la sœur d'élection?» — 1857 : et allonger les heures par *la multiplication* des sensations. *Comme on* a écrit «L'Invitation à la Valse», *je voudrais qu'*un musicien *de génie* se chargeât d'écrire «L'Invitation au Voyage» *pour l'*offrir à la femme aimée, à la sœur d'élection. — 1861 : et allonger les heures par la multiplication... (le reste du passage conforme au texte définitif).

Cette avance a été reconnue par les musiciens, on le sait. Ils sont

au moins six à avoir mis *L'Invitation au Voyage* (la poésie) en musique : J. Cressonnois, de Pénavaire, Henri Duparc, Em. Chabrier, Hillemacher, G. Hüe. (Note fournie par M. G. Servières.)

—— « ... des peintures *béates, calmes* et profondes, comme...» — 1857 : des peintures *heureuses, pleines de* calme, comme. — 1861 : des peintures *heureuses,* calmes comme.

—— «Les soleils couchants, qui *colorent si richement* la salle à manger ou le salon...» — 1857 : Les soleils couchants, qui *réjouissent mélancoliquement* la salle à manger ou le salon.

Page 55. «... comme des âmes *raffinées*...» — 1857 : comme des âmes *civilisées.*

—— «Les miroirs, les métaux, les étoffes, l'orfèvrerie et la faïence y *jouent*...» — 1857 : y *font.*

—— «... s'échappe un parfum singulier, un *revenez-y* de Sumatra...» — 1857 : s'échappe un parfum singulier, un *léger parfum d'Orient.* — 1861 : s'échappe un parfum singulier, un léger parfum *oriental.*

—— Après les mots : «qui est comme l'âme de l'appartement» : 1857-1861 : *Soleils couchants qui embellissez si mélancoliquement la chambre de la femme aimée, de la sœur d'élection, quand vous coucherez-vous dans mon horizon?*

—— «Qu'ils proposent des prix de soixante et de cent mille florins...» — 1857 : de soixante *mille* et de cent mille florins.

D'après ce passage c'est à la Hollande, semble-t-il, que Baudelaire pensait en écrivant ce délicieux morceau. On sait en effet que dans «ce vrai pays de cocagne» la culture des tulipes rares avait pris un tel essor et leur vente atteint de tels prix, que les pouvoirs publics crurent devoir intervenir. Houssaye, à qui les *POËMES EN PROSE* sont dédiés, avait relaté à ce propos dans ses *Voyages humoristiques* (1856) des anecdotes fort significatives, celle-ci par exemple :

On sait peut-être qu'au siècle dernier, quand il n'existait que deux *Semper Augustus*, l'un à Amsterdam, l'autre à Harlem, un agioteur offrit de celui de Harlem quatre mille six cents florins, un carrosse neuf et une paire de chevaux gris tout harnachés; l'agioteur allait triompher et faire sa

fortune quand un de ses pareils offrit pour le même *Semper Augustus* une maison de campagne avec ses dépendances.

—— «Fleur *incomparable*...» — 1857 : Fleur *impossible*.

—— «Ne serais-tu pas encadrée dans ton analogie, et ne pourrais-tu pas te mirer, pour parler comme les mystiques, dans ta propre «correspondance?» — 1857 : Ne serais-tu pas encadrée dans ton analogie, *et pour me servir du langage de ces livres qui traînent toujours sur ma table et qui te font ouvrir de si grands yeux, n'aurais-tu pas pour miroir* ta propre correspondance?

[«Ces livres qui traînent toujours sur ma table», évidemment Fourier et Swedenborg, dont l'auteur a souvent parlé.]

Dans ce texte le mot *correspondance* est en italique, et une ligne de points sépare le paragraphe du suivant.

1861 : Ne serais-tu pas encadrée dans ton analogie, et n'aurais-tu pas pour miroir ta propre correspondance?

—— «...et plus l'âme est *ambitieuse et* délicate,...» — 1857-1861 : plus l'âme est délicate.

Page 56. «..., et, de la naissance à la mort, combien comptons-nous d'...» — 1857 : combien y a-t-il d'.

Cf. *Les Fleurs du Mal* :

L'INVITATION AU VOYAGE.

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble!
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble!
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
— Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or;
— Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Le thème de ce poème constitue évidemment un lieu commun. Nous ne prétendons par conséquent établir en aucune façon que Baudelaire se soit inspiré ici de quelqu'un. Cependant il n'est peut-être pas entièrement dénué d'intérêt de grouper ci-dessous quelques textes empruntés à des auteurs antérieurs, qu'il n'ignorait sûrement pas et qui étaient de nature à provoquer la rêverie d'où sont nées *L'Invitation au Voyage*, *Les Projets* ou *Anywhere out of the world*.

Vision charmante qui nous arrêtait au passage pour nous dire : Où vas-tu? c'est ici qu'il faut vivre, c'est ici qu'il faut aimer la vie.

Mais le bonheur est toujours là où on n'est pas resté, — là où on n'est pas allé, — ou plutôt le bonheur s'il en est — on le porte en soi. —

Pourtant il y a des pays pour le bonheur... Naples, Lima, Séville, plutôt que Moscou, New-York, Stockholm.

Il est un sauvage et doux pays perdu là-bas... — C'est là que j'aurais voulu vivre, vivre de temps perdu, d'amour, de liberté.

(Arsène Houssaye,
Voyage à ma fenêtre, XXXII.)

Les trois quarts de la vie se passent à chercher le bonheur... On se crée, dans des contrées imaginaires, je ne sais quels vallons enchantés... Là, suivant son caprice, on se dresse une tente, une hutte, un palais,... et le château n'est pas commencé... qu'on le transporte ailleurs.

(Le Fèvre-Deumier,
Le Livre du Promeneur, *Le Pays des Heureux.*)

Où es-tu, mon pays bien-aimé, cherché, pressenti, jamais connu; pays si beau et si vert d'espérance, pays où mes roses fleurissent;

Où mes rêves voyagent, où mes morts ressuscitent; le pays qui parle ma langue, qui a tout ce qui me manque, où est-il?

Je marche silencieux et peu content, et mes soupirs ont toujours demandé : Où? L'air repousse ma prière, et un souffle d'Esprit me dit : Où tu n'es pas, là fleurit le bonheur.

(*Ibid.*, *Le Chant de l'Étranger*, traduit de Werner.)

Pourquoi n'irions-nous pas à Sorrente, à Nice, à Chiavari... Si tu veux choisir une retraite digne de nous, l'Asie est le seul pays où l'amour puisse déployer ses ailes... Allons aux Indes, là où le printemps est éternel, où la terre n'a jamais que des fleurs, où l'homme peut déployer l'appareil des souverains... Allons dans la contrée où l'on vit au milieu d'un peuple d'esclaves, où le soleil illumine toujours un palais qui reste blanc, où l'on sème des parfums dans l'air, où les oiseaux chantent l'amour, et où l'on meurt quand on ne peut plus aimer...

H. de Balzac, *La Fille aux yeux d'or.*

D'ailleurs n'y a-t-il pas lieu de croire que tous ces poèmes sont plus ou moins directement dérivés de la *Chanson de Mignon?*

XIX. Le Joujou du Pauvre. (*La Presse*, 24 septembre 1862.)

Ce poème fut tiré de l'essai *Morale du Joujou* (voir notre édition de *L'Art Romantique*, p. 136-137). Les deux textes offrent quelques variantes, en dehors de celles que nécessitait leur différente présentation, — variantes qu'il est doublement intéressant de signaler, puis-

qu'elles permettent de suivre l'auteur dans son travail de transmutation d'une prose en un poème en prose.

Page 57. «Je veux donner l'idée d'un divertissement innocent. Il y a si peu d'amusements qui ne soient pas coupables.» — *M. du J.* : C'est là certainement un grand divertissement. (Phrase placée à la fin du second paragraphe, p. 136 de *L'Art Romantique.*)

—— «Quand vous sortirez le matin, avec l'intention décidée de flâner sur les grandes routes, remplissez vos poches de petites inventions à un sol, — telles que le polichinelle plat mû par un seul fil, les forgerons qui battent l'enclume, *le cavalier et son cheval dont la queue est un sifflet*, — et le long des cabarets, etc.» — *M. du J.* : Tel est le joujou du pauvre. [Suppression occasionnée par le titre.] Quand vous sortirez le matin avec l'intention décidée de flâner *solitairement* sur les grandes routes, remplissez vos poches de *ces* petites inventions, et le long des cabarets, etc. [*Ces* petites inventions, c'est-à-dire celles qui venaient d'être décrites dans la page précédente : «par exemple, le polichinelle plat, mû par un seul fil; les forgerons qui battent l'enclume; *le cheval et son cavalier, en trois morceaux, quatre chevilles pour les jambes, la queue du cheval formant un sifflet* et quelquefois le cavalier portant une petite plume, ce qui est un grand luxe».]

Page 58. «Puis leurs mains *agripperont vivement* le cadeau...» — *M. du J.* : puis leurs mains *happeront avidement* le cadeau.

—— «Sur une route, derrière la grille d'un *vaste* jardin, au bout duquel apparaissait *la blancheur d'*un joli château *frappé par le soleil*, se tenait un enfant beau et frais, habillé de ces vêtements de campagne *si* pleins de coquetterie.» — *M. du J.* : A propos du joujou du pauvre, j'ai vu quelque chose de plus simple encore, mais de plus triste que le joujou à un sou, — c'est le joujou vivant. — Sur une route, derrière la grille d'un *beau* jardin, au bout duquel apparaissait un joli château, se tenait un enfant beau et frais, habillé de ces vêtements de campagne pleins de coquetterie.

[On remarquera que Baudelaire, dans le poème en prose, supprime la transition, moyen qu'il a employé dans certaines poésies, comme pour mieux frapper l'esprit du lecteur; puis encore qu'il donne du relief et de la profondeur à l'image par l'adjonction des mots *la blancheur* et *frappé par le soleil.*]

—— «...un joujou splendide... vêtu d'une robe *pourpre*...» — *M. du J.* : avec une *belle* robe. [Même souci d'agir sur la rétine du lecteur.]

—— «De l'autre côté de la grille, sur la route, entre les chardons et les orties, il y avait un autre enfant, sale, chétif, *fuligineux*, un de ces marmots-*parias dont un œil impartial découvrirait la beauté, si, comme l'œil du connaisseur devine une peinture idéale sous un vernis de carrossier, il le nettoyait de la répugnante patine de la misère.*» — *M. du J.* : de l'autre côté de la grille, sur la route, entre les chardons et les orties, il y avait un autre enfant, sale, *assez* chétif, un de ces marmots *sur lesquels la morve se fraye lentement un chemin dans la crasse et la poussière.* [Transposition au domaine spiritualiste d'une peinture réaliste, et qui permet le coup d'aile du dernier paragraphe.]

—— «A travers ces barreaux symboliques *séparant deux mondes, la grande route et le château*, l'enfant pauvre...» — *M. de J.* : A travers ces barreaux *de fer* symboliques, l'enfant pauvre.

Page 59. «Les parents, par économie sans doute, avaient...» — *M. du J.* : Les parents, par économie, avaient.

—— «Et les deux enfants se riaient l'un à l'autre fraternellement, avec des dents d'une *égale* blancheur.» — Conclusion qui n'existe pas dans la *M. du J.*, et qui est la plus grande lumière de ce délicieux tableau, — celle-là dont on se souvient.

XX. Les Dons des Fées. (*La Presse*, 24 septembre 1862.)

Page 62. «... elles étaient aussi ahuries que... des employés du Mont-de-Piété...» — L'auteur, hélas! peint ici d'expérience; on n'en trouve que trop souvent la preuve dans sa correspondance.

Page 63. «...et empoignant par sa robe de vapeurs multicolores...» — 1862 : multicolore.

—— «...le don de plaire.» — Voir notre note à propos de l'*impopularité* de l'auteur, sous la page 20. — Voir aussi le mot en italique à l'*Index* de *L'Art Romantique*.

XXI. Les Tentations ou Éros, Plutus et la Gloire. (*Revue nationale*, 10 juin 1863.)

Ce poème, originairement, devait être écrit en vers et prendre place dans la deuxième édition des *Fleurs du Mal*, sous le titre : *Le Rêve* (voir nos notes sous la pièce XI).

Page 66. « A cette ceinture vivante étaient suspendus,... » — Cf. *Les Fleurs du Mal, Hymne à la Beauté* :

> De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant,
> Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,
> Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

Page 67. « Il y en avait encore bien d'autres. » — 1863 : *Et* il y en avait encore bien d'autres.

Page 68. « Pour définir ce charme, je ne saurais le comparer à rien de mieux qu'à celui des très-belles femmes sur le retour, qui... » — Voir nos notes sur *Un cheval de race* (pièce XXXIX).

—— « ...des gosiers *incessamment* lavés par l'eau-de-vie. » — 1863 : des gosiers lavés par l'eau-de-vie. — Cf. p. 154, *in fine*.

Page 69. « ...*voilà qui* est *précieux!* » — 1863 : *ceci* est *sérieux!*

Cf. pour la fin du morceau, la conclusion du *Joueur généreux* (poème XXIX).

XXII. Le Crépuscule du Soir. (I. *Hommage à C.-F. Denecourt, Fontainebleau*, Hachette, 1855. — II. *Le Présent*, 24 août 1857. — III. *Revue fantaisiste*, 1er novembre 1861. — IV. *Figaro*, 7 février 1864.)

Voici le premier texte, dont le second et le troisième ne se distinguent que par quelques variantes :

La tombée de la nuit a toujours été pour moi le signal d'une fête intérieure et comme la délivrance d'une angoisse. Dans les bois[1] comme dans les rues d'une grande ville[2], l'assombrissement du jour et le pointillement des étoiles ou des lanternes[3] éclairent mon esprit.

[1] 1857 : Dans les *forêts*.
[1-2] 1861 : Dans les *solitudes* comme dans les rues d'une *capitale*.
[3] 1857-1861 : le *scintillement* des étoiles *et* des lanternes.

Mais[1] j'ai eu deux amis que le crépuscule rendait malades[2]. L'un méconnaissait alors tous les rapports d'amitié et de politesse et brutalisait sauvagement[3] le premier venu. Je l'ai vu jeter un excellent poulet à la tête d'un maître d'hôtel. La venue du soir gâtait les meilleures choses[4].

L'autre, à mesure que le jour baissait, devenait plus aigre, plus sombre, plus taquin. Indulgent pendant la journée, il était impitoyable le soir; — et ce n'était pas seulement sur autrui, mais sur lui-même que s'exerçait abondamment[5] sa manie crépusculaire.

Le premier est mort fou, incapable de reconnaître sa maîtresse et son fils; le second porte en lui l'inquiétude d'une insatisfaction perpétuelle[6]. L'ombre qui fait la lumière dans mon esprit fait la nuit dans le leur. — Et, bien qu'il ne soit pas rare de voir la même cause engendrer deux effets contraires, cela m'intrigue et m'étonne toujours.

C'est le quatrième texte qui a apporté les trois derniers alinéas.

Le cinquième a effacé une faute du quatrième : nuées transparentes, pour nues transparentes, p. 71, ligne 6; et se distingue encore de lui par cette variante, p. 73, lignes 21-22 : On dirait encore une de ces robes étranges de danseuses..., *au lieu de :* On dirait *d'*une de ces robes étranges de danseuse.

Page 73. « O nuit! *O rafraîchissantes ténèbres!...* » — Les mots qui figurent ici en italique forment le dernier vers de *La fin de la journée*, p. 281.

Outre cette pièce, cf. dans *Les Fleurs du Mal* :

RECUEILLEMENT.

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le Soir; il descend; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

[1] 1861 : *Cependant.*
[2] 1861 : *faisait tout* malades.
[3] 1861 : *maltraitait comme un* sauvage.
[4] 1857 : La venue du soir gâtait *pour lui* les meilleures choses. — 1861 : Le soir, précurseur des voluptés, *lui* gâtait les choses *les plus succulentes.*
[5] 1857-1861 : *rageusement.*
[6] 1861 : d'un *malaise* perpétuel.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées;
Surgir du fond des eaux le Regret Souriant;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche!

LE CRÉPUSCULE DU SOIR.

Voici le soir charmant, ami du criminel[1];
Il vient comme un complice, à pas de loup; le ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve,
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

O soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire : Aujourd'hui
Nous avons travaillé! — C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.

Cependant des démons malsains dans l'atmosphère
S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,
Et cognent en volant les volets et l'auvent.
A travers les lueurs que tourmente le vent
La Prostitution s'allume dans les rues;
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues;

Partout elle se fraye un occulte chemin,
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main;

[1] Pour ce début, cf. V. DE LAPRADE, *Psyché* (1842), *Les Esclaves* :

Voici la nuit propice à l'esclave, la nuit
Douce au corps fatigué, douce à l'homme qui fuit;
La nuit qui du travail délivre tous les êtres...

Elle remue au sein de la cité de fange
Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.
On entend çà et là les cuisines siffler,
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler;
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,
Et forcer doucement les portes et les caisses
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,
Et ferme ton oreille à ce rugissement.
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent!
La sombre Nuit les prend à la gorge; ils finissent
Leur destinée et vont vers le gouffre commun;
L'hôpital se remplit de leurs soupirs. — Plus d'un
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu!

Voir aussi nos notes sur ces poésies dans notre édition des *Fleurs du Mal*.

XXIII. La Solitude. (I. *Fontainebleau*, *op. cit.*, voir les notes sur la pièce XXII [1855]. — II. *Le Présent*, 24 août 1857. — III. *Revue fantaisiste*, 1er novembre 1861. — IV. *Revue de Paris*, 25 décembre 1864.)
Voir notre édition des *Fleurs du Mal*, p. 457.

Le quatrième texte est identique à celui de l'édition posthume, hors qu'on y lit (p. 75, ligne 6) : «l'esprit *de* meurtre» *au lieu de* l'esprit *du* meurtre, et que le nom de La Bruyère (p. 76), est accompagné d'un astérisque qui renvoie à la note suivante :

* Auteur français très-méprisé en Belgique.

Les trois autres textes présentent entre eux de nombreuses variantes. Nous donnerons le premier, en renvoyant au bas de la page, celles des second et troisième.

Il me dirait aussi — le second[*] — que la solitude était mauvaise pour l'homme, et il me citait je crois[1], des paroles des Pères de l'Église. Il est vrai que l'esprit de meurtre et de lubricité s'enflamme merveilleusement dans les solitudes; le démon[2] fréquente les lieux arides.

Mais cette séduisante solitude n'est dangereuse que pour ces[3] âmes oisives et divagantes[4] qui ne sont pas gouvernées par une importante pensée active. Elle ne fut pas mauvaise pour Robinson Crusoé; elle le rendit religieux, brave, industrieux; elle le purifia, elle lui enseigna jusqu'où peut aller la force de l'individu.

N'est-ce pas La Bruyère qui a dit : «Ce grand malheur de ne pouvoir être seul?...» Il en serait donc de la solitude comme du crépuscule; elle est bonne et elle est mauvaise, criminelle et salutaire[5], incendiaire et calmante, selon qu'on en use, et selon qu'on a usé de la vie.

Quant à la jouissance[6], — les plus belles agapes fraternelles, les plus magnifiques réunions d'hommes électrisés par un plaisir commun n'en donneront jamais de comparable à celle qu'éprouve le Solitaire qui, d'un coup d'œil, a embrassé et compris toute la sublimité d'un paysage. Ce coup d'œil lui a conquis une propriété individuelle inaliénable.

Page 76. «Je ne les plains pas... mais je les méprise.» — Baudelaire retourne ici le mot de Guys cité p. 283 : «Tout homme... qui s'ennuie au sein de la multitude est un sot! un sot! et je le méprise.»

—— «...m'amuser à ma guise» — On lit dans *Mon cœur mis à nu* :

> Sentiment de *solitude*, dès mon enfance. Malgré la famille et au milieu de camarades, surtout, — sentiment de destinée éternellement solitaire.
>
> Cependant goût très-vif de la vie et du plaisir.

L'auteur était en effet très sensible aux plaisirs divers et aux excitations qu'un observateur tire de la multitude. Voir notamment *Les Foules* (XII).

(*) Le second, c'est-à-dire le second ami dont il est question dans *Le Crepuscule du soir*, pièce avec laquelle *La Solitude* parut accouplée dans les trois premiers textes.

(1) 1861 : je crois, *à l'appui de sa thèse.*

(2) 1861 : *on sait que* le démon...

(3) 1861 : *les* âmes.

(4) 1861 : divagantes, *qu'une idee despotique ne tient pas en lisière.* Elle...

(5) 1861 : bonne *ou* mauvaise, criminelle *ou* salutaire, incendiaire *ou* calmante,...

(6) 1857 : Quant à la *question de* jouissance,... — 1861 : Quant à la *pure* jouissance, *je crois que* les plus belles...

—— « Ce grand malheur de ne pouvoir être seul. » — Nous retrouverons cette citation placée comme épigraphe en tête de *L'Homme des Foules*. Titre exact du texte cité :

> Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu.
>
> (*Les Caractères, De l'Homme.*)

Page 77. « . . . une prostitution que je pourrais appeler fraternitaire... » — On lit dans *Fusées* :

> Goût inamovible de la prostitution dans le cœur de l'homme, d'où naît son horreur de la solitude. — Il veut être *deux*. L'homme de génie veut être *un*, donc solitaire.
>
> La gloire, c'est rester *un*, et se prostituer d'une manière particulière.
>
> C'est cette horreur de la solitude, le besoin d'oublier son *moi* dans la chair extérieure, que l'homme appelle noblement *besoin d'aimer*.

Puis encore :

> Quand j'aurai inspiré le dégoût et l'horreur universels, j'aurai conquis la solitude.

XXIV. Les Projets. (I. *Le Présent*, 24 août 1857. — II. *Revue fantaisiste*, 1er novembre 1861. — III. *Vie Parisienne*, 13 août 1864. — IV. *Revue de Paris*, 25 décembre 1864.)

Le quatrième texte est identique à celui de 1869, hors qu'on y lit (p. 80, ligne 16) : « fleurs captieuses » *au lieu de :* fleurs capiteuses. Mais il y a toute apparence qu'il s'agit là d'une simple coquille.

Le troisième offre avec le quatrième les variantes suivantes :

Page 79. « . . . posséder sa *chère* vie. » — *V. P. :* sa vie.

Page 80. « . . . son image ; dans ces solennelles galeries. . . » — *V. P. :* son image, *et* dans ces solennelles galeries.

—— « Décidément, c'est *là* qu'il faudrait demeurer. . . » — *V. P. :* Décidément, c'est *ici* qu'il faudrait demeurer.

—— « . . . une odeur enivrante, indéfinissable. . . » — *V. P. :* une odeur enivrante *et* indéfinissable.

—— «...de rose et de musc... *plus loin, derrière notre petit domaine,* des bouts de mâts, etc.» — *V. P. :* de rose et de musc... *à l'horizon,* des bouts de mâts, etc.

—— «...tamisée par les stores, décorée de *nattes* fraîches et de fleurs capiteuses, *avec* de rares *siéges* d'un rococo portugais...» — *V. P. :* tamisée par les stores, *pleine* de nattes fraîches et de fleurs capiteuses, *décorée* de rares *meubles* d'un rococo portugais.

—— «...au delà de la varangue, le tapage des oiseaux *ivres de lumière,* et le jacassement...» — *V. P. :* au delà de la varangue, *dis-je,* le tapage des oiseaux et le jacassement.

—— «...des *mélancoliques* filaos.» — *V. P. :* des *délicieux* filaos.

—— «...c'est bien *là* le décor...» — *V. P. :* pas d'italique.

Page 81. «... par les *bourdonnements* de la vie extérieure...» — *V. P. :* par les *bruissements* de la vie extérieure.

Il faut ajouter que, dans la *Vie Parisienne,* le texte n'était signé, conformément aux habitudes de ce périodique, que des initiales de l'auteur : C. B., bien qu'à la table de l'année 1864 le nom de celui-ci figure en entier.

Quant aux premier et deuxième textes, ils sont très différents du troisième, et diffèrent aussi quelque peu entre eux.

Voici le premier, suivi des variantes apportées par le second :

Comme tu serais belle, dans un costume de cour compliqué et fastueux, descendant à travers l'atmosphère d'un beau soir, les degrés de marbre d'un palais, en face des grandes pelouses et des bassins!

Mais à quoi bon de si beaux décors? Insensé! J'oubliais que je hais les rois et leurs palais. — Non ce n'est pas dans un palais que je voudrais te posséder et jouir de ton amitié[1]! Nous n'y serions pas *chez nous.* D'ailleurs, ces murs gaufrés, galonnés, insolents, éblouissants comme des militaires, ressemblent à l'âme du *Grand Roi,* qui n'avait pas de coins pour l'intimité. — Ici, pas un *rêvoir;* sur ces murs criblés d'or je ne vois pas la place d'un seul clou pour y accrocher ton image.

Ah! je sais bien où je voudrais t'aimer interminablement! — Au bord de la mer, une belle case en bois, enveloppée d'ombrages! Dans l'atmosphère, une odeur flottante d'huile de coco, et partout un parfum in-

[1] 1861 : jouir de *tout* ton *être.*

descriptible[1] de musc; à l'horizon, des bouts de mâts, auxquels une houle insensible fait décrire lentement des courbes[2] dans l'air; autour de nous, au delà de la chambre silencieuse, obscure, pleine de fleurs et de nattes, avec[3] de rares meubles d'un rococo portugais, en bois des îles[4] où tu reposerais si douce, si nonchalante, si bien éventée, fumant le tabac mêlé à l'opium et au sucre, — au delà de la varangue, le tapage des oiseaux et le jacassement délicat des négresses.

Mais non! — Pourquoi cette vaste mise en scène? — Elle coûterait beaucoup d'or, et l'or ne danse que dans la poche des imbéciles qui ne comprennent pas le Beau. — Le plaisir est à quelques lieues d'ici, il est à deux pas, il est dans la première auberge venue, dans l'auberge du hasard, si féconde en bonheurs. Un grand feu, des faïences voyantes sur les murs, un souper passable, beaucoup de vin[5], et un lit très large avec des draps un peu rudes[6], mais frais.

...Le rêve! le rêve! toujours le rêve maudit! — Il[7] tue l'action et mange le temps! — Les rêves soulagent un moment la bête dévorante qui s'agite en nous. C'est un poison qui la soulage[8], mais qui la nourrit.

Où donc trouver une coupe assez profonde et un poison assez épais pour noyer la *Bête!*

On retrouve les thèmes ici traités dans deux pièces des *Fleurs du Mal :*

LES HIBOUX.

Sous les ifs noirs qui les abritent
Les hiboux se tiennent rangés,
Ainsi que des dieux étrangers,
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront
Jusqu'à l'heure mélancolique
Où, poussant le soleil oblique,
Les ténèbres s'établiront.

[1] 1861 : partout, *dans la maison et dans le jardin,* un *puissant* parfum *de rose et* de musc.
[2] 1861 : des courbes *magiques* dans l'air.
[3] 1861 : *décorée* de rares meubles,
[4] 1861 : *d'un* bois *lourd et ténébreux.*
[5] 1861 : un souper passable, *un* vin *rude.*
[6] 1861 : des draps un peu *âpres,* mais frais.
[7] 1861 : le rêve maudit *qui* tue l'action.
[8] 1861 : qui *l'apaise,* mais...

Leur attitude au sage enseigne
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne
Le tumulte et le mouvement;

L'homme ivre d'une ombre qui passe
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

BIEN LOIN D'ICI.

C'est ici la case sacrée
Où cette fille très-parée,
Tranquille et toujours préparée,

D'une main éventant ses seins,
Et son coude dans les coussins,
Écoute pleurer les bassins :

C'est la chambre de Dorothée.
— La brise et l'eau chantent au loin
Leur chanson de sanglots heurtée
Pour bercer cette enfant gâtée.

Du haut en bas, avec grand soin,
Sa peau délicate est frottée
D'huile odorante et de benjoin.
— Des fleurs se pâment dans un coin.

L'inutilité des voyages constitue d'ailleurs un lieu commun qui a été exploité par bien des contemporains de Baudelaire. Emerson, on le sait, disait d'eux qu'ils sont « les paradis des fous ». Aurélien Scholl, dans la *Gazette de Paris* du 4 janvier 1857, écrivait :

Voyager! voyager en chemin de fer, en steamer, en diligence! Quand on peut voyager sur son lit ou sur son divan, dérision et folie!

Méry ne s'est jamais embarqué au Havre ou à Liverpool pour faire une traversée de trois ou quatre mois. Il n'a jamais débarqué à Bombay, à Calcutta, à Pondichéry ou à Seringapatam. Croyez-vous, pour cela, qu'il ne soit jamais allé aux Indes? Laissez donc! Il a parcouru les Indes comme aucun voyageur ne l'a jamais fait. Il a tout vu, tout retenu, il a gravi l'Himalaya, il a remonté le Gange, il a vu Brahma.

Un autre ami de Baudelaire, Antoine Fauchery, en tête de ses *Lettres d'un mineur en Australie*, éditées par Poulet-Malassis en 1859.

développait la même idée : «...il est si facile à Paris de voyager au long cours! Il suffit pour cela de s'installer moelleusement dans une chauffeuse et, les pieds sur les chenets, de consulter un planisphère, etc.» Et plus récemment, n'a-t-on pas vu reparaître ce thème chez Huysmans dans *A rebours*, avec le chapitre du faux départ de des Esseintes?

XXV. La Belle Dorothée. (*Revue nationale*, 10 juin 1863.)

Nous avons dit ailleurs (voir nos notes sous la pièce XI) que Baudelaire s'était d'abord proposé de traiter ce sujet en vers. Rien n'empêche de croire aussi bien que la pièce : *Bien loin d'ici*, dont nous avons reproduit le texte plus haut (p. 309) et où l'on trouve le vers :

C'est la chambre de Dorothée,

ne soit antérieure au poème en prose, bien qu'elle ait paru après lui (1er mars 1864).

Nous avons aussi donné, dans notre historique du livre, une lettre bien savoureuse du poète (p. 235) où il s'indignait avec raison des variantes que, sans le consulter, lui avait imposées le directeur de la *Revue nationale*. Voici ces variantes :

Page 84. «... et moule exactement *sa taille longue, son dos creux et sa gorge pointue.*» — 1863 : et moule exactement *les formes de son corps.*

Page 85. «... pour racheter sa petite sœur qui *a bien onze ans, et qui* est déjà *mûre, et* si belle!» — 1863 : pour racheter sa petite sœur qui est déjà si belle.

De plus la phrase dernière : «Elle réussira, etc.», ne figure pas dans le texte de 1863.

Quelques renseignements ont été apportés sur l'héroïne de ces vers par Mme Solange Rosenmark, petite-nièce de la «Dame créole» chantée dans *Les Fleurs du Mal*, au cours d'un article paru à la *Revue de France* (15 décembre 1921) sous le titre : *Le voyage de Baudelaire à l'île Maurice* :

C'était une Malabaraise, fille d'une Indienne de Bénarès... Elle était la sœur de lait de Mme Autard de Bragard, et de quatre mois son aînée. Par la suite, elle devint la nourrice de ses filles, et naguère encore les vieilles dames de l'île Maurice se souvenaient d'elle : elles l'avaient vue porter à califourchon sur sa hanche, comme c'est la mode indienne, une blanche

et rose fillette qu'elle promenait au bord de la Rivière Noire en chantant des chansons puériles. Cette fillette devait hériter de la beauté de sa mère; c'est elle qui à vingt ans épousa le «Grand Français» Ferdinand de Lesseps.

On peut aussi rapprocher du «ragoût de crabes au riz et au safran» dont le poète-gastronome célèbre ici les parfums excitants, certains passages des *Souvenirs* de Banville (Charpentier, 1887) :

Il [Baudelaire] avait appris dans l'Inde, à Bourbon, à l'île Maurice, des recettes extraordinaires, et il les expliquait avec une séduction irrésistible. Dans je ne sais plus quel pays d'Afrique, logé chez une famille à qui ses parents l'avaient adressé, il n'avait pas tardé à être ennuyé par l'esprit banal de ses hôtes, et il s'en était allé vivre seul sur une montagne, avec une toute jeune et grande fille de couleur qui ne savait pas le français, et qui lui cuisait des ragoûts étrangement pimentés dans un grand chaudron de cuivre poli, autour duquel hurlaient et dansaient de petits négrillons nus. Ah! ces ragoûts, comme il les racontait bien, et comme on en aurait volontiers mangé!

Quant au décor exotique, cf. outre *Bien loin d'ici* (p. 309), les pièces suivantes extraites : la première, des *Épaves;* les deux autres, des *Fleurs du Mal :*

A UNE MALABARAISE.

Tes pieds sont aussi fins que tes mains, et ta hanche
Est large à faire envie à la plus belle blanche;
A l'artiste pensif ton corps est doux et cher;
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair.
Aux pays chauds et bleus où ton dieu t'a fait naître,
Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître,
De pourvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs,
De chasser loin du lit les moustiques rôdeurs,
Et, dès que le matin fait chanter les platanes
D'acheter au bazar ananas et bananes.
Tout le jour, où tu veux, tu mènes tes pieds nus,
Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus;
Et quand descend le soir au manteau d'écarlate,
Tu poses doucement ton corps sur une natte,
Où tes rêves flottants sont pleins de colibris,
Et toujours, comme toi, gracieux et fleuris.

Pourquoi, l'heureuse enfant, veux-tu voir notre France,
Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,

Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,
Faire de grands adieux à tes chers tamarins?
Toi, vêtue à moitié de mousselines frêles,
Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles,
Comme tu pleurerais tes loisirs doux et francs,
Si, le corset brutal emprisonnant tes flancs,
Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges
Et vendre le parfum de tes charmes étranges,
L'œil pensif, et suivant, dans nos sales brouillards
Des cocotiers absents les fantômes épars!

LE BEAU NAVIRE.

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse!
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse;
Je veux te peindre ta beauté,
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces;
D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse!
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse;
Je veux te peindre ta beauté,
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,
Ta gorge triomphante est une belle armoire
Dont les panneaux bombés et clairs
Comme les boucliers accrochent des éclairs;

Boucliers provoquants, armés de pointes roses!
Armoire à doux secrets, pleine de bonnes choses,
De vins, de parfums, de liqueurs
Qui feraient délirer les cerveaux et les cœurs!

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
    Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Tes nobles jambes, sous les volants qu'elles chassent,
Tourmentent les désirs obscurs et les agacent,
    Comme deux sorcières qui font
Tourner un philtre noir dans un vase profond.

Tes bras, qui se joueraient des précoces hercules,
Sont des boas luisants les solides émules,
    Faits pour serrer obstinément,
Comme pour l'imprimer dans ton cœur, ton amant.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces;
    D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

A UNE DAME CRÉOLE.

Au pays parfumé que le soleil caresse,
J'ai connu, sous un dais d'arbres tout empourprés
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse,
Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud; la brune enchanteresse
A dans le col des airs noblement maniérés;
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,
Belle digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,
Germer mille sonnets dans le cœur des poëtes,
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

XXVI. Les Yeux des Pauvres. (*Revue de Paris*, 25 décembre 1864.)

Voir nos notes sur la pièce II et la page 38.

Cf., pour le sentiment du moins, *L'Art Romantique, L'École Païenne*, p. 297 de notre édition. Développant cette idée : « Le goût immodéré de la forme pousse à des désordres monstrueux », Baudelaire y citait quelques exemples de sottise et de dureté à l'appui, et il racontait avoir entendu dire à certains artistes : « Pourquoi donc les pauvres ne mettent-ils pas des gants pour mendier? ils feraient fortune. » — Ou bien : « Ne donnez pas à celui-là : il est mal drapé; ses guenilles ne lui vont pas bien. »

Titre. Ce poème s'est-il appelé aussi *Le Café neuf?* Voir la note 1 de la page 241. Dans ce cas il faudrait croire peut-être qu'il parut ailleurs qu'à la *Revue de Paris*. Mais on peut admettre que Sainte-Beuve citait ici de mémoire.

Page 89. « . . . tant la pensée est incommunicable, même entre gens qui s'aiment. » — On lit dans *Mon cœur mis à nu* :

> Dans l'amour, comme dans presque toutes les affaires humaines, l'entente cordiale est le résultat d'un malentendu. Ce malentendu, c'est le plaisir. L'homme crie : O mon ange! La femme roucoule : Maman! Maman! Et ces deux imbéciles sont persuadés qu'ils pensent de concert. — Le gouffre infranchissable, qui fait l'incommunicabilité, reste infranchi.

Cf. encore *L'Art Romantique*, p. 93 : « la femme. . . cet être incommunicable comme Dieu. »

Il est bien possible que ce terme d'*incommunicable* ait été emprunté par Baudelaire à Quincey. C'est celui dont l'auteur des *Confessions d'un Mangeur d'opium* se sert, en effet, pour déplorer un malentendu qui le sépara de sa mère :

> S'il y a au monde quelque misère sans remède, c'est le serrement de cœur que donne l'*Incommunicable*. Qu'un autre sphinx vienne proposer à l'homme une nouvelle énigme en ces termes : Y a-t-il un fardeau absolument insupportable pour le courage humain? — Je répondrai aussitôt : c'est le fardeau de l'incommunicable. (*Traduction V. Descreux*, Stock, 1909.)

Voir nos notes sous le poème XXVIII, *La Fausse Monnaie*.

XXVII. Une Mort Héroïque. (I. *Revue nationale*, 10 octobre 1863. — II. *L'Artiste*, 1er novembre 1864.)

L'édition posthume a retenu le texte premier, à raison, croyons-nous.

Dans sa préface de l'édition des *Fleurs du Mal* donnée par la Librairie des Bibliophiles, M. Gustave Kahn a cru trouver une certaine parenté entre le personnage de Francioulle et celui de Hop Frog, le héros de la nouvelle d'Edgar Poe qui porte son nom (*Nouvelles Histoires Extraordinaires*). Pour nous, si elle existe, alors c'est à un degré bien éloigné. Il y a ceci de commun entre les deux contes, qu'il s'y agit d'un bouffon et d'un prince, d'une fête, d'une vengeance et de morts violentes. Mais les ressorts des intrigues sont tout différents, — aussi différents que les personnages eux-mêmes. — Francioulle est un grand comédien, un génial artiste; Hop Frog, un nain auquel la sympathie du lecteur va surtout en raison de ses infirmités et de son malheur. Hop Frog mène toute l'action dans la nouvelle américaine, Francioulle subit passivement les effets du ressentiment royal dans le conte de Baudelaire. Pour notre part, nous rapprocherions plus volontiers le personnage du prince qu'on voit ici du Prospero que Poe a si magnifiquement campé dans son *Masque de la Mort rouge*, — lui aussi un despote d'une cruauté raffinée, et se plaisant aux voluptés rares.

Page 91. «Il existe partout des *hommes de bien.*» — 1864 : des *traîtres.*

Page 92. «... parmi les rebelles.» — 1864 : parmi ces rebelles.

—— «il était vraiment insatiable de voluptés.» — 1864 : volupté.

—— «... il ne connaissait d'ennemi dangereux que l'Ennui, etc.» — Cf. *Fleurs du Mal, Préface :*

> .....
> *Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,*
> *Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,*
> *Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampant*
> *Dans la ménagerie infâme de nos vices,*
>
> *en est un plus laid, plus méchant, plus immonde!*
> *Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,*
> *Il ferait volontiers de la terre un débris*
> *Et dans un bâillement avalerait le monde;*
>
> *C'est l'Ennui! — L'œil chargé d'un pleur involontair ,*
> *Il rêve d'échafauds en fumant son houka.*
> *Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,*
> *— Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère!*

Cf. aussi *Fleurs du Mal, Spleen :*

> Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,
> Quand sous les lourds flocons des neigeuses années
> L'Ennui, fruit de la morne incuriosité,
> Prend les proportions de l'Immortalité.

Cf. enfin un passage du *Joueur généreux*, p. 105, l. 11.

—— «... ou à l'étonnement, qui est une des formes les plus délicates du plaisir.» — Voir le mot *étonnement* aux *Index* des *Curiosités Esthéthiques* et de *L'Art Romantique*. Voir encore p. 98. Les séductions de l'étonnement ont toujours été vantées par Baudelaire, et dans l'attrait qu'elles avaient pour lui, il faut trouver sans doute la source des mystifications où il se plaisait tant. Poe partageait ce penchant, on le sait.

Page 95. «Se sentait-il vaincu dans son pouvoir de despote? humilié..., frustré...» — 1864 : Se sentait-il vaincu... *Se sentait-il* humilié... *Se sentait-il* frustré...

—— ...l'étrange bouffon, qui bouffonnait *si bien* la mort.» — 1864 : qui bouffonnait la mort.

Page 96. «Quelques minutes plus tard un coup de sifflet aigu...» — Il semble bien que l'idée de cette péripétie finale ait été inspirée à Baudelaire par les lignes suivantes, qu'on trouve dans un livre qu'il connaissait très sûrement, car il en est question dans ses *Journaux intimes, De l'Ennui* (*tædium vitæ*), de Brierre de Boismont (1852) :

> Rien de plus commun, chez les artistes enivrés des applaudissements du public, que l'abattement, le chagrin, le désespoir, le désir de la mort, lorsque cette faveur vient à se retirer d'eux. Tous ceux qui ont connu Nourrit savent ce qu'il y avait de bonté, d'élévation et de sensibilité dans cet excellent homme. Un succès partagé fut le commencement de ses maux, et un *sifflet qu'il crut entendre son arrêt de mort.*

—— «... tomba roide mort...» — 1864 : raide mort.

—— «Dans la *même* nuit, ils *furent effacés de la vie.*» — 1864 : ils *moururent* dans la nuit.

—— «... ni s'élever jusqu'à la même *faveur.*» — 1864 : le dernier mot n'est pas en italique.

XXVIII. La Fausse Monnaie. (I. *L'Artiste*, 1er novembre 1864. — II. *Revue de Paris*, 25 décembre 1864. — III. *Revue du XIXe siècle*, 1er juin 1866.)

Le texte retenu par l'édition posthume est le second.

Page 97. «... mon ami fit un *soigneux* triage de sa monnaie...» — 1866 : un triage.

—— «... une *masse* de gros sols.» — 1864 : un *paquet* de gros sols. — 1866 : un *paquet* de gros sous.

Page 98. «Je ne connais rien de plus inquiétant...» — Cf. *Les Yeux des Pauvres* (XXVI).

—— «... pour l'homme sensible qui sait y lire, tant *d'humilité*, tant de reproches.» — Textes I et III : tant de *soumission et* tant de reproches.

—— « *Il trouve* quelque chose approchant cette profondeur de sentiment compliqué, dans les yeux larmoyants des chiens qu'on fouette.» — Nous avons rétabli la variante du texte II. Les textes I et III donnaient : *J'ai vu*, et le texte posthume : *il y trouve.*

—— «après le plaisir d'être étonné, il n'en est pas de plus grand que celui de causer une surprise.» Voir une note sur la page 92.

—— «... entra soudainement...» — Texte I : entre soudainement. (Coquille sans doute.)

—— «... cette idée qu'une pareille conduite, de la part de mon ami, n'était excusable que par le désir *de créer un événement dans la vie de ce pauvre diable, peut-être même* de connaître les conséquences diverses, funestes ou autres, que peut engendrer une pièce fausse dans la vie d'un *mendiant.*» — Textes I et III : cette idée qu'une pareille conduite, de la part de mon ami, n'était *légitimable* que par le désir de connaître *ou de préjuger* les conséquences diverses, funestes ou autres, que peut engendrer une pièce fausse dans la main d'un *pauvre.*

—— «pour un *pauvre petit* spéculateur...» — Textes I et III : pour un spéculateur *heureux*.

—— «... ma fantaisie allait son train, prêtant des ailes à l'esprit de mon ami...» — Textes I et III : prêtant *ses* ailes.

Page 99. «Mais celui-ci rompit brusquement ma rêverie en reprenant mes propres paroles : « Oui, vous avez raison; ...» — Textes I et III : Mais celui-ci rompit brusquement ma rêverie, en reprenant mes propres paroles, *presque aussi fidèlement que l'imbécile Pandore répondant au légendaire brigadier :* «Oui, vous avez raison.»

—— « Je vis alors clairement qu'il avait voulu *faire* à la fois *la charité et une bonne affaire;* gagner quarante sols et le cœur de Dieu; emporter le paradis *économiquement;* enfin attraper gratis un brevet d'homme charitable.» — Textes I et III : Je vis alors clairement qu'il avait voulu gagner à la fois quarante sols et le cœur de Dieu; emporter le paradis *et faire des économies; bien mieux encore, ne rien dépenser, c'est-à-dire donner ce qui ne valait rien, ou, en d'autres termes,* attraper gratis un *but de charité.*

—— « Je lui aurais presque pardonné, etc.» — Cf. *Les Fleurs du Mal,* dernier vers de *L'Irrémédiable :*

Soulagement et gloire uniques!
— La conscience dans le Mal!

Cf. *L'Art Romantique, L'École païenne :*

Je me rappelle avoir entendu dire à un artiste farceur qui avait reçu une pièce de monnaie fausse : Je la garde pour un pauvre. Le misérable prenait un infernal plaisir à voler le pauvre et à jouir en même temps d'une réputation de charité.

Nadar, dont on sait qu'il fut l'intime de Baudelaire, contait une histoire de pièce fausse qui fait penser à celle-ci, par antithèse; nous croyons bien d'ailleurs qu'il l'a imprimée quelque part. La voici du moins telle que nous l'avons recueillie au cours d'un de nos entretiens avec lui :

Un jour, visitant un ami, Nadar le trouve accroupi devant le feu et tenant une pelle suspendue au-dessus de la flamme. X... lui tend sa main libre, et, tout en persistant dans son étrange attitude, lui confesse sa dé-

tresse présente. Le dessin ne «rend pas». Des élèves sont partis en vacances sans payer l'arriéré. Il ne lui restait ce matin qu'une pièce de quarante sous et le boulanger vient de la lui refuser, car elle est fausse. Cependant les enfants sont là, et dame, les enfants, c'est comme les oisillons, sitôt que ça ouvre l'œil, ça ouvre le bec aussi!

— Mais qu'est-ce que tu fais là? demande Nadar.

— Tu vois, je fais fondre la pièce de plomb, elle fera une bille pour mon fils.

— Comment, ta pièce de quarante sous! Mais, puisqu'on te l'a passée, tu aurais bien pu, à ton tour...

Mais X... l'interrompant, avec reproche :

— Oh! Nadar! Elle pourrait tomber dans les mains d'un plus malheureux encore!

Quand il terminait cette histoire-là, Nadar concluait généralement :

— Les amis que j'ai eus, c'est l'honneur de ma vie!

XXIX. Le Joueur généreux. (I. *Figaro*, 7 février 1864. — II. *Revue du XIX^e^ siècle*, 1^er^ juin 1866, sous le titre : *Le Diable.*)

Le texte posthume reproduit, à de très légères variantes près, le premier.

On remarquera que la conclusion de ce morceau ressemble très fort à celle des *Tentations* (XXI).

Pages 101-102. «... un exemple appro*chant.*» — 1864-1866 : appro*ximatif.*

Page 102. «... les mangeurs de lotus...» — *Odyssée, Rhapsodie IX.*

—— «... qui naît ordinairement *à* l'aspect de l'inconnu.» — 1866 : *de* l'aspect.

—— «... l'expression *singulière*...» — 1866 : l'expression *étrange.*

—— «... jamais je ne vis d'yeux brill*ant* plus énergiquement...» — 1864-1866 : brill*er* plus énergiquement.

—— «Nous *mangeâmes, nous* bûmes...» — 1866 : Nous bûmes.

—— «... chose non moins *extraordinaire*...» — 1866 : non moins *bizarre.*

Page 103. «L'âme est une chose si impalpable, si souvent inutile *et quelquefois si gênante,...*» — 1866 : les mots en italique ne figurent pas.

—— «... et, enivré de toutes ces délices,...» — 1866 : de tous ces délices.

—— «... d'une coupe pleine *jusqu'au bord* : « A votre immortelle santé, *vieux Bouc!*» — 1866 : les mots en italique ne figurent pas.

—— «... que je n'ai *trouvées*...» — 1866 : que je n'ai *vues*.

Page 104. «... dont elle jouit...» — 1866 : dont elle jouissait.

—— «... plus subtil que *ses confrères.*» — 1864-1866 : que *le reste du troupeau humain.*

—— «... que la plus belle des ruses du diable est de nous persuader qu'il n'existe pas». — On lit dans *Mon cœur mis à nu*, à propos de George Sand :

> Voir la préface de *Mademoiselle La Quintinie*, où elle prétend que les vrais chrétiens ne croient pas à l'enfer. La Sand est pour le *Dieu des bonnes gens*, le dieu des concierges et des filous.
>
> Elle a de bonnes raisons pour vouloir supprimer l'enfer.

Et plus loin :

> C'est le diable qui lui a persuadé de se fier à son *bon cœur* et à son *bon sens*, afin qu'elle persuadât toutes les autres grosses bêtes de se fier à leur bon cœur et à leur bon sens.
>
> Je ne puis penser à cette stupide créature sans un certain frémissement d'horreur; si je la rencontrais, je ne pourrais m'empêcher de lui jeter un bénitier à la tête.

—— «... nous conduisit naturellement *vers* le sujet des académies,...» — 1866 : *sur* le sujet des académies.

On sait que Baudelaire s'était présenté à l'Académie française en 1861, et qu'il n'avait pas eu à se féliciter de cette audace.

—— «... je lui demandai des nouvelles de Dieu, *et s'il l'avait vu récemment*, etc.» — 1866 : je lui demandai des nouvelles de Dieu, — *qui n'a eu ses heures d'impiété? — surtout en compagnie du diable.* Il me répondit avec une insouciance *menacée* [coquille évidente] d'une tristesse; *mais il parla en hébreu.*

—— « . . . comme l'aube frissonnante *blanchissait les vitres,* . . . » — 1866 : comme l'aube frissonnante *approchait.*

Page 105. « Je veux que vous gardiez de moi *un* bon souvenir, . . . » — 1866 : que vous gardiez de moi bon souvenir.

—— « . . . cette bizarre affection de l'Ennui . . . » — Voir nos notes sur la page 92.

—— « vous serez fourni de flatteries et même d'adorations; . . . » — Ces mots ne figurent pas dans le texte de 1866.

—— « vous *vous soûlerez de* voluptés, . . . » — 1866 : vous *aurez toutes les* voluptés.

Page 106. « . . . par un reste d'habitude *imbécile,* . . . » — 1866 : par un reste *de bonne* habitude.

—— « Mon Dieu! Seigneur, mon Dieu! faites que le diable me tienne sa parole! » — On lit dans *Mon cœur mis à nu :*

> Dieu et sa profondeur. On peut ne pas manquer d'esprit et chercher dans Dieu le complice et l'ami qui manquent toujours. Dieu est l'éternel confident dans cette tragédie dont chacun est le héros. Il y a peut-être des usuriers et des assassins qui disent à Dieu : « Seigneur, faites que ma prochaine opération réussisse! » Mais la prière de ces vilaines gens ne gâte pas l'honneur et le plaisir de la mienne.

XXX. La Corde. (I. *Le Figaro,* 7 février 1864. — II. *L'Artiste,* 1^er^ novembre 1864.)

C'est le premier texte qu'a reproduit l'édition posthume, et avec raison, car il est très supérieur au second.

Pages 107-108. « Il est aussi difficile de supposer une mère sans amour maternel qu'une lumière sans chaleur, etc. » — Voir nos notes sous la pièce II.

Page 108. « . . . les physionomies qui *s'offrent dans* ma route . . . » — *Artiste :* qui *se rencontrent sur* ma route.

—— « . . . j'observai souvent un enfant dont la physionomie ardente et espiègle, *plus que toutes les autres,* me séduisit *tout d'abord.* » —

Artiste : un enfant dont la physionomie ardente et espiègle me séduisit.

—— « . . . dans le *taudis* paternel. » — *Artiste :* dans le *domicile* paternel.

Pages 108-109. « Seulement *je dois dire que ce petit bonhomme m'étonna quelquefois par des crises singulières de tristesse précoce, et qu'il* manifesta bientôt un goût immodéré pour le sucre et les liqueurs; si bien qu'un jour. . . » — *Artiste :* Seulement il manifesta bientôt un goût immodéré pour le sucre et les liqueurs, et un jour.

Page 109. « . . . un *nouveau* larcin de ce genre,. . . » — *Artiste :* un larcin de ce genre.

—— « . . . une chaise, qu'il avait sans doute repoussée *du pied*, . . . » — *Artiste :* une chaise, qu'il avait sans doute repoussée.

—— « . . . aussi facile que vous le pouvez croire. » — *Artiste :* que vous pouvez croire.

—— « . . . fort raide, *et* j'avais. . . » — *Artiste :* fort roide; j'avais.

—— « . . . pour lui dégager le *cou.* » — *Artiste :* le *col.*

Page 110. « Le commissaire. . . me dit. . . , *mû* sans doute par un désir. . . » — *Artiste :* Le commissaire. . . me dit. . . , sans doute par un désir.

Page 111. « . . . cette suprême et *sombre* consolation. » — *Artiste :* cette suprême et *terrible* consolation.

—— « Et comme involontairement mes yeux se tourn*aient* vers la funèbre armoire. . . » — *Artiste :* tournèrent (coquille).

Page 112. « . . . comme cherchant à déguiser sous *un apparent* badinage *la sincérité de la demande;* . . . » — *Artiste :* comme cherchant à déguiser sous *le* badinage *le sérieux* de la demande.

—— « . . . la funeste *et béatifique* corde. » — *Artiste :* la funeste corde.

De plus le texte de *l'Artiste* se termine par cette phrase qui ne figure pas dans celui du *Figaro* :

Parbleu! — répondis-je à mes amis, — un mètre de corde de pendu, à cent francs le décimètre, l'un dans l'autre, chacun payant selon ses moyens, cela fait mille francs, un réel, un efficace soulagement pour cette pauvre mère!

XXXI. Les Vocations. (*Le Figaro*, 14 février 1864.)
Pour les tribulations que subit cette pièce de la part des directeurs de journaux, voir p. 229 et 234.

Page 116. «Je ne suis jamais bien nulle part, et je crois toujours que je serais mieux ailleurs que là où je suis. Eh bien! j'ai vu, etc.» — Cf. nos notes sur *L'Invitation au Voyage* (XVIII) et dans *Les Fleurs du Mal* :

BOHÉMIENS EN VOYAGE.

La tribu prophétique aux prunelles ardentes
Hier s'est mise en route, emportant ses petits
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes
Le long des chariots où les leurs sont blottis,
Promenant sur le ciel des yeux appesantis
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,
Les regardant passer, redouble sa chanson;
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdures,

Fait couler le rocher et fleurir le désert
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert
L'empire familier des ténèbres futures.

Cf. encore le thème d'*Anywhere out of the world* (XLVIII), et les derniers vers du *Voyage*, p. 344).

XXXII. Le Thyrse. (*Revue nationale*, 10 décembre 1863.)
On lit dans *Les Paradis Artificiels*, à la fin des *Précautions oratoires* :

De Quincey est essentiellement digressif...; il compare en un endroit, sa

pensée à un thyrse, simple bâton qui tire toute sa physionomie et tout son charme du feuillage compliqué qui l'enveloppe.

Et, dans la *Conclusion* du même ouvrage :

Ici, comme dans les parties déjà analysées, cette pensée est le *thyrse* dont il a si plaisamment parlé, avec la candeur d'un vagabond qui se connaît bien. Le sujet n'a pas d'autre valeur que celle d'un bâton sec et nu; mais les rubans, les pampres et les fleurs peuvent être, par leurs entrelacements folâtres, une richesse précieuse pour les yeux.

Page 121. «Je vous salue en l'immortalité!« — Cf. *Les Épaves*, X, *Hymne :*

A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en l'Immortalité!

On ne sait que bien peu de chose des relations de Baudelaire et de Liszt. Voir notre note sous la page 204 de *L'Art Romantique.* Cependant, liés comme ils le furent, il semble qu'ils aient dû échanger de nombreuses lettres. Il faut espérer que cette correspondance-là verra le jour.

Baudelaire admirait Liszt profondément. Il l'a vanté dans le *Richard Wagner;* il s'en faisait envoyer la fameuse *Rapsodie* à Bruxelles. (Lettre de Manet, E.-J. Crépet, *op. cit.*, p. 391.) Il notait, dans *Mon Cœur mis à nu :*

Culte de la sensation multipliée et s'exprimant par la musique. En référer à Liszt.

XXXIII. Enivrez-vous. (*Le Figaro*, 7 février 1864.)

On lit dans *Champavert, Contes immoraux* par Petrus Borel :

Il n'y a que trois choses à faire, trois choses qui, toutes trois, anéantissent : s'enivrer à mort, dormir sans cesse, ou se tuer; enivrons-nous et dormons.

(*Passereau l'Écolier.*)

Page 123. «Demandez au vent, à la vague, à l'étoile... et le vent, la vague, etc., vous répondront...» — Cf. pour le mouvement du morceau *L'Art Romantique, Pierre Dupont*, p. 192 :

Il existe une comédie espagnole où une jeune fille demande en écoutant le tapage ardent des oiseaux dans les arbres : Quelle est cette voix et que chante-t-elle? Et les oiseaux répètent en chœur : l'amour, l'amour! Feuilles

des arbres, vent du ciel, que dites-vous, que commandez-vous? Et le chœur de répondre : l'amour, l'amour! le chœur des ruisseaux dit la même chose. La série est longue, et le refrain est toujours le même. Cette voix mystérieuse chante d'une manière permanente le remède universel dans l'œuvre de Dupont.

Il s'agit ici évidemment d'une transposition du «remède universel».

XXXIV. DÉJÀ. (*Revue nationale,* 10 décembre 1863.)

Page 126. Le texte de 1869 avait omis, dans la fin du premier paragraphe, la phrase : «Quand pourrons-nous manger, etc.». Nous l'avons rétablie dans le nôtre.

On peut voir dans ce texte quelques souvenirs autobiographiques : souvenir du voyage à l'île Maurice, souvenir de querelles de bord — il semble que Baudelaire en ait eu quelques-unes au cours de la traversée. (Voir chez E.-J. Crépet, *op. cit.*, la lettre du capitaine Saliz.)

Cf. *Fleurs du Mal* :

L'HOMME ET LA MER.

Homme libre, toujours tu chériras la mer!
La mer est ton miroir; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes;
O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets!

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remords,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
O lutteurs éternels, ô frères implacables!

On lit aussi dans *Mon Cœur mis à nu :*

Pourquoi le spectacle de la mer est-il si infiniment et si éternellement agréable?

Parce que la mer offre à la fois l'idée de l'immensité et du mouvement. Six ou sept lieues représentent pour l'homme le rayon de l'infini. Voilà un infini diminutif. Qu'importe, s'il suffit à suggérer l'idée de l'infini total? Douze ou quatorze lieues de liquide en mouvement suffisent pour donner la plus haute idée de beauté qui soit offerte à l'homme sur son habitacle transitoire.

XXXV. Les Fenêtres. (*Revue nationale*, 10 décembre 1863.)
Voir nos notes sous la pièce II.

Page 129. « Celui qui regarde *du* dehors...» — 1863 : *au* dehors. Il est évident qu'il s'agit là d'une coquille.

—— « Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre.» — Il semble qu'on puisse trouver là une transposition de l'idée par laquelle s'ouvre *Le Clair de lune dans la forêt* de Lefèvre-Deumier (*Le Livre du Promeneur*) : « J'aime le jour, je préfère la nuit : ce qu'on devine est presque toujours plus beau que ce qu'on voit.»

Page 130. «... avec *presque rien*,...» — 1863 : avec *très peu de données.*

—— « Si c'eût été un pauvre vieux homme, etc.» — Cf. p. 32-34 : «Le poëte jouit de cet incomparable privilége...»

—— «... *et* ce que je suis?» — 1863 : ce que je suis?

XXXVI. Le Désir de peindre. (*Revue nationale*, 10 octobre 1863.) — Le texte de 1863 présente quelques fautes, mais point de variante. Cf., pour le paragraphe 2, *Les Fleurs du Mal :*

À UNE PASSANTE.

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit! — Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! *jamais* peut-être!
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

Page 132. « Je la comparerais à un soleil noir, si l'on pouvait concevoir un astre noir versant la lumière... » — Cf. *Les Fleurs du Mal*, *Un Fantôme*, dernier vers :

C'est Elle! sombre et pourtant lumineuse,

vers dont la première leçon était :

C'est Elle, *noire* et pourtant lumineuse.

uis encore la note marginale : « le noir étant le zéro de la couleur, cela peut-il se dire? » dont nous avons signalé l'existence p. 464 de notre édition des *Fleurs du Mal*, à propos des vers :

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé...

(*Rêve parisien.*)

XXXVII. Les Bienfaits de la Lune. [I. *Le Boulevard*, 14 juin 1863 (sans titre). — II. *Revue nationale*, 14 septembre 1867 (avec son titre et la mention : *Dédié à M^elle B...*).]

Pour cette dédicace, voir nos notes sous la pièce XLIV.

Page 133. « Et elle descendit *moelleusement*... » — 1863 : Et elle descendit *lestement*.

—— « ... que tes yeux se sont *si* bizarrement agrandis... » — 1867 : se sont bizarrement agrandis.

—— « ... que tu en as gardé *pour toujours* l'envie de pleurer. » — 1863 : que tu en as gardé l'envie de pleurer.

Page 134. « Cependant, dans l'expansion de sa joie, . . » — 1867 : dans l'expression. (Coquille, semble-t-il.)

—— « . . . dont j'ai serré *aussi* la gorge dans mes caresses nocturnes; *de ceux-là* qui aiment la mer . . . » — Les mots en italique ne figurent pas dans le texte de 1863.

—— « . . . *maudite* chère enfant *gâtée*, . . . » — 1863 : chère enfant *adorée*.

M. Turquet-Milnes, dans son ouvrage : *The influence of Baudelaire in France and England* (London, Constable, 1913) admet que Baudelaire a bien pu s'inspirer de *Gaspard de la Nuit* pour ce poème. Mais les passages du texte d'Aloysius Bertrand qu'il cite à l'appui, ne sont nullement probants. Pour nous, ils mettent bien plutôt en relief la différence de tempérament des deux poètes : Baudelaire ne peignant que pour ouvrir de larges perspectives à la rêverie; Bertrand, tout au contraire, éprouvant une joie manifeste à ciseler dans le plus infime détail ses petits joyaux.

En somme, de la remarque de M. Turquet-Milnes, il reste que tous deux ont chanté la lune et ses enchantements.

Cf. *Les Fleurs du Mal* :

TRISTESSES DE LA LUNE.

Ce soir, la Lune rêve avec plus de paresse;
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,
Qui, d'une main distraite et légère, caresse
Avant de s'endormir le contour de ses seins.

Sur le dos satiné des molles avalanches,
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,
Et promène ses yeux sur les visions blanches
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,
Elle laisse filer une larme furtive,
Un poëte pieux, ennemi du sommeil,

Dans le creux de sa main prend cette larme pâle,
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,
Et la met dans son cœur loin des yeux du Soleil.

XXXVIII. Laquelle est la vraie? [I. *Le Boulevard*, 14 juin 1863 (sans titre). — II. *Revue nationale*, 7 septembre 1867, sous le titre : *L'Idéal et le rêve.*]

Voir nos notes sous la pièce II.

Page 135. «... un jour que le *prin*temps...» — 1867 : un jour que le temps. (Coquille évidente.)

—— «... *jusque* dans les cimetières.» — 1863 : *même* dans les cimetières.

Page 136. «... avec une violence *bystérique* et bizarre,...» — 1867 : avec une violence *frénétique* et bizarre.

—— «... disait, *en éclatant de rire :* « C'est moi, la vraie Bénédicta! C'est moi! *une fameuse* canaille! Et pour la punition...» — 1863 : disait, *dans ce patois familier de la* canaille *que ma pudeur ne saurait reproduire :* « C'est moi, la vraie Bénédicta! C'est moi! Et pour la punition...»

—— «... à la fosse de l'idéal.« — 1863 : à la fo*lie* de l'idéal. (Coquille?)

XXXIX. Un Cheval de race. (*Le Figaro*, 14 février 1864.)

Page 137. «... elle est breuvage, magistère, sorc*ellerie!*» — 1864 : breuvage, magistère, sorc*ière!*

On retrouve ce thème dans les *Épaves :*

LE MONSTRE

OU

LE PARANYMPHE D'UNE NYMPHE MACABRE.

I

Tu n'es certes pas, ma très-chère,
Ce que Veuillot nomme un tendron.
Le jeu, l'amour, la bonne chère,
Bouillonnent en toi, vieux chaudron!
Tu n'es plus fraîche, ma très-chère,

Ma vieille infante ! Et cependant
Tes caravanes insensées
T'ont donné ce lustre abondant
Des choses qui sont très-usées,
Mais qui séduisent cependant.

Je ne trouve pas monotone
La verdeur de tes quarante ans;
Je préfère tes fruits, Automne,
Aux fleurs banales du Printemps !
Non, tu n'es jamais monotone !

Ta carcasse a des agréments
Et des grâces particulières;
Je trouve d'étranges piments
Dans le creux de tes deux salières;
Ta carcasse a des agréments !

Nargue des amants ridicules
Du melon et du giraumont !
Je préfère tes clavicules
A celles du roi Salomon;
Et je plains ces gens ridicules !

Tes cheveux, comme un casque bleu,
Ombragent ton front de guerrière,
Qui ne pense et rougit que peu,
Et puis se sauvent par derrière,
Comme les crins d'un casque bleu.

Tes yeux qui semblent de la boue,
Où scintille quelque fanal,
Ravivés au fard de ta joue,
Lancent un éclair infernal !
Tes yeux sont noirs comme la boue !

Par sa luxure et son dédain
Ta lèvre amère nous provoque;
Cette lèvre, c'est un Eden
Qui nous attire et qui nous choque.
Quelle luxure ! et quel dédain !

Ta jambe musculeuse et sèche
Sait gravir au haut des volcans,
Et malgré la neige et la dèche

Danser les plus fougueux cancans.
Ta jambe est musculeuse et sèche;

Ta peau brûlante et sans douceur,
Comme celle des vieux gendarmes,
Ne connaît pas plus la sueur
Que ton œil de connaît les larmes.
(Et pourtant elle a sa douceur!)

II

Sotte, tu t'en vas droit au Diable!
Volontiers j'irais avec toi,
Si cette vitesse effroyable
Ne me causait pas quelque émoi.
Va-t'en donc, toute seule, au Diable!

Mon rein, mon poumon, mon jarret
Ne me laissent plus rendre hommage
A ce Seigneur, comme il faudrait.
« Hélas! c'est vraiment bien dommage!»
Disent mon rein et mon jarret.

Oh! très-sincèrement je souffre
De ne pas aller aux sabbats,
Pour voir, quand il pète du soufre,
Comment tu lui baises son cas!
Oh! très sincèrement je souffre!

Je suis diablement affligé
De ne pas être ta torchère,
Et de te demander congé,
Flambeau d'Enfer! Juge, ma chère,
Combien je dois être affligé,

Puisque depuis longtemps je t'aime,
Étant très-logique! En effet,
Voulant du mal chercher la crème
Et n'aimer qu'un monstre parfait,
Vraiment, oui! vieux monstre, je t'aime!

Cf. encore, pour les louanges données aux femmes dans leur automne, les pièces XXI et L.

XL. Le Miroir. (*Revue de Paris*, 25 décembre 1864.)

On trouve dans les *Œuvres posthumes* une boutade du même ordre :

Parmi les droits dont on a parlé dans ces derniers temps, il y en a un qu'on a oublié — à la démonstration duquel *tout le monde* est intéressé, — le droit de se contredire.

XLI. Le Port. (*Revue de Paris*, 25 décembre 1864.)

On lit dans *Fusées* :

Je crois que le charme infini et mystérieux qui gît dans la contemplation d'un navire, et surtout d'un navire en mouvement, tient, dans le premier cas, à la régularité et à la symétrie, qui sont un des besoins primordiaux de l'esprit humain, au même degré que la complication et l'harmonie; — et, dans le second cas, à la multiplication successive et à la génération de toutes les courbes et figures imaginaires opérées dans l'espace par les éléments réels de l'objet.

L'idée poétique, qui se dégage de cette opération du mouvement dans les lignes, est l'hypothèse d'un être vaste, immense, compliqué, mais eurythmique, d'un animal plein de génie, souffrant et soupirant tous les soupirs et toutes les ambitions humaines.

Voir *Le Beau Navire*, p. 112.

XLII. Portraits de Maîtresses. (*Revue nationale*, 21 septembre 1867.)

Dans cette revue, le titre renvoyait à la note timorée que voici :

(1) L'explication des pages de Baudelaire qu'on va lire se trouve dans le caractère de l'auteur, si bien analysé et mis en lumière par M. Yriarte dans le dernier numéro de la *Revue*. Nous y renvoyons le lecteur.

L'article en question est celui qui a reparu dans *Les Portraits cosmopolites* (Lachaud, 1870). Les *Portraits de Maîtresses* avaient été annoncés dans ce même numéro.

Dans le manuscrit de la Collection Godoy (voir p. 246) ce morceau occupe les pages 39 à 44.

Voir nos notes sous la pièce II.

Cf. pour le dernier portrait, l'intrigue de *L'Ivrogne*, développée dans la lettre à Tisserant, du 18 janvier 1854, où on lit :

Vous avez déjà deviné que notre ouvrier saisira avec joie le prétexte de sa jalousie surexcitée, pour cacher à lui-même qu'il en veut surtout à sa femme de sa résignation, de sa douceur, de sa patience, de sa vertu.

Page 143. «Dans un boudoir d'h*ommes*, c'est-à-dire...» — 1867 : Dans un boudoir d'h*onneur*, c'est-à-dire (coquille évidente).

—— «... ce que nous pourrions aimer *et* estimer.» — Ms. : *ou* estimer.

Page 145. «Dieu... mit...» — Ms. : Dieu... met.

Page 147. Nous avons adopté la présentation manuscrite où les mots : Je veux, il faut, je ne pardonne jamais, sont en italique.

Page 148. «... ce n'est pas moi qui en *suis* mort!» — 1867 : qui en *est* mort.

Page 149. Dans le manuscrit, les mots *Temps* et *Vie* figurent avec des initiales majuscules. Nous avons rétabli celles-ci.

XLIII. Le Galant Tireur. (Publication posthume.)

Ce texte avait été écarté comme impubliable par la *Revue nationale* (voir p. 246).

On trouve dans *Fusées* le germe premier de ce petit poème :

Un homme va au tir au pistolet, accompagné de sa femme. Il ajuste une poupée, et dit à sa femme : je me figure que c'est toi. — Il ferme les yeux et abat la poupée. — Puis il dit, en baisant la main de sa compagne : Cher ange, que je te remercie de mon adresse!

V. nos notes sous la pièce II.

XLIV. La Soupe et les Nuages. (Publication posthume.)

Ce texte fut écarté comme impubliable par la *Revue nationale* (voir p. 246).

Voir nos notes sous la pièce II.

Dans le manuscrit de la Collection Godoy, cette pièce occupe la page 35 et le texte présente les variantes suivantes :

Page 153. «... que les yeux de ma *belle* bien-aimée...» — Ms. : que les *vastes* yeux de ma bien-aimée.

Pages 153-154. «... une voix rauque et charmante, une voix hystérique et comme enrouée par l'eau de vie».— Cf. p. 68, *in fine*.

Page 154. «...*s*... *b*... de marchand de nuages?» — Ms. : *sacré bougre* de marchand de nuages?

L'héroïne de ce poème est aussi celle que le poète a chantée dans la pièce IX des *épaves* :

LES YEUX DE BERTHE.

Vous pouvez mépriser les yeux les plus célèbres,
Beaux yeux de mon enfant, par où filtre et s'enfuit
Je ne sais quoi de bon, de doux comme la Nuit!
Beaux yeux, versez sur moi vos charmantes ténèbres!

Grands yeux de mon enfant, arcanes adorés,
Vous ressemblez beaucoup à ces grottes magiques
Où, derrière l'amas des ombres léthargiques,
Scintillent vaguement des trésors ignorés!

Mon enfant a des yeux obscurs, profonds et vastes,
Comme toi, Nuit immense, éclairés comme toi!
Leurs feux sont ces pensers d'Amour, mêlés de Foi,
Qui pétillent au fond, voluptueux ou chastes.

Et peut-être est-ce cette Berthe qu'il faut trouver encore dans la mystérieuse M^lle^ B., à qui sont dédiés *Les bienfaits de la Lune* (XXXVII).

Nous avons mentionné dans notre édition des *Fleurs du Mal*, p. 485, l'existence de deux dessins du poète, qui la représentent, dont l'un est accompagné, à droite, de la dédicace : «A une horrible petite folle, souvenir d'un grand fou qui cherchait une fille à adopter, et qui n'avait étudié ni le caractère de Berthe, ni la loi sur l'adoption, Bruxelles, 1864», — et à gauche, de cette phrase qu'on peut considérer comme le premier jet du poème :

«Comme, pendant le dîner, je regardais les nuages par la fenêtre ouverte, elle me dit : «Allez-vous bientôt manger votre soupe, «sacré marchand de nuages!»

Nous ne savons rien de Berthe que ce que nous avons mentionné dans la note à laquelle nous renvoyons.

XLV. Le Tir et le Cimetière. (*Revue nationale*, 12 octobre 1867.)

Page 155. «*A la vue du cimetière, Estaminet.*» — Cf. *Les Épaves*, XXIII :

UN CABARET FOLÂTRE.

Sur la route de Bruxelles à Uccle.

Vous qui raffolez des squelettes
Et des emblèmes détestés,
Pour épicer les voluptés,
(Fût-ce de simples omelettes!)

Vieux Pharaon, ô Monselet!
Devant cette enseigne imprévue,
J'ai rêvé de vous : *A la vue*
du Cimetière, Estaminet!

Ce rapprochement permet d'établir que ce poème en prose a été écrit pendant l'exil du poète à Bruxelles.

—— «... ou sans *un* emblème quelconque...» — 1867 : ou sans emblème quelconque.

—— «... de descendre dans ce cimetière...» — 1867 : dans *le* cimetière.

Page 156. «... y faisaient rage, *et* l'on eût dit...» — 1867 : y faisaient rage, l'on eût dit.

—— «... l'on eût dit que le soleil ivre, etc.» — Cf. *Les Fleurs du Mal* :

UNE CHAROGNE.

.....
Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint.

—— «... qui venez étudier l'art de tuer *au*près du sanctuaire de la Mort!» — 1867 : l'art de tuer près du sanctuaire, etc.

XLVI. Perte d'Auréole. (Publication posthume.)

Voir notre note p. 246.

On lit dans *Fusées* :

Comme je traversais le boulevard, et comme je mettais un peu de précipitation à éviter les voitures, mon auréole s'est détachée et est tombée dans la boue du macadam. J'eus heureusement le temps de la ramasser; mais cette idée malheureuse se glissa un instant après, dans mon esprit, que c'était un mauvais présage; et dès lors l'idée n'a plus voulu me lâcher; elle ne m'a laissé aucun repos, de toute la journée.

C'est là évidemment, comme le remarquait Eugène Crépet, premier publicateur de *Fusées*, l'embryon de ce poème en prose.

Page 157. «...ce chaos mouvant où la mort arrive au galop de tous les côtés à la fois...» — Sur la fin de sa vie on voit Baudelaire, dans ses lettres à sa mère, avouer que lui-même ne traverse plus le boulevard qu'avec crainte et lui recommander la plus grande circonspection.

XLVII. Mademoiselle Bistouri. (Publication posthume.)

Bien qu'annoncé plusieurs fois dans la *Revue nationale* pour paraître prochainement (nos des 14, 21 et 28 septembre 1867), ce texte fut finalement écarté comme «non publiable».

Voir notre Histoire des *Petits Poëmes en prose*, p. 246.

Dans le manuscrit de la collection Godoy ce poème présente quelques variantes.

Page 161. «S... s... c... de s... m...!» — En clair : *Sacré saint ciboire de sainte maquerelle.*

—— «Ce monstre qui porte sur son visage la noirceur de son âme.» — Il semble bien que Baudelaire se souvienne ici d'un certain article que Pontmartin avait fait sur lui, et où il était question — nous citons de mémoire, — de l'horrible laideur de son visage.

—— «Tiens, voilà K.» — Ms. : Tiens, voici K.

Pages 161–162. «...posé *aussi* sur le guéridon :» — Ms. : posé *également.*

Page 162. «...tu me donneras ton portrait,...» — Ms. : tu me donneras *aussi* ton portrait.

—— «...me dis-je *à* moi-même...» — Ms. : me dis-je *en* moi-même.

Page 163. «...comme un homme sensible dirait à une comédienne qu'il aimerait : «Je veux vous voir vêtue du costume que vous portiez...» — Cf. *La Fanfarlo*, où l'on voit Samuel Cramer réclamer de l'héroïne qu'elle se donne à lui dans le costume où elle lui est apparue sur la scène, le soir qu'elle lui a plu.

—— «Seigneur, mon Dieu! etc.» — Les *Poëmes en prose* offrent plusieurs invocations de cet ordre (notamment le poème x). Baudelaire notait dans *Mon Cœur mis à nu* :

> Dès mon enfance, tendance à la mysticité. Mes conversations avec Dieu.
>
> Avec les années cette tendance s'était fortifiée. Les *Journaux intimes* n'en témoignent pas moins que ces pages, qui sont des dernières qu'il écrivit.

Page 164. — Ms. : Les derniers mots : *ne pas se faire* sont soulignés. Nous les avons placés ici en italique.

XLVIII. Any where out of the world. (*Revue nationale*, 28 septembre 1867.)

Voir nos notes sur la pièce xviii.

Pour la description de Lisbonne et du paysage fait avec «la lumière et le minéral, et le liquide pour les réfléchir», cf. *Les Fleurs du Mal* :

RÊVE PARISIEN.

A Constantin Guys.

I

De ce terrible paysage,
Que jamais œil mortel ne vit,
Ce matin encore l'image,
Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles!
Par un caprice singulier,
J'avais banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades,
C'était un palais infini,
Plein de bassins et de cascades
Tombant dans l'or mat ou bruni;

Et des cataractes pesantes,
Comme des rideaux de cristal,
Se suspendaient, éblouissantes,
A des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades
Les étangs dormants s'entouraient,
Où de gigantesques naïades,
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues,
Entre des quais roses et verts,
Pendant des millions de lieues,
Vers les confins de l'univers;

C'étaient des pierres inouïes
Et des flots magiques; c'étaient
D'immenses glaces éblouies
Par tout ce qu'elles reflétaient!

Insouciants et taciturnes,
Des Ganges, dans le firmament,
Versaient le trésor de leurs urnes
Dans des gouffres de diamant.

Architecte de mes féeries,
Je faisais, à ma volonté,
Sous un tunnel de pierreries
Passer un océan dompté;

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil, même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges,
Qui brillaient d'un feu personnel!

Et sur ces mouvantes merveilles
Planait (terrible nouveauté!
Tout pour l'œil, rien pour les oreilles!)
Un silence d'éternité.

II

En rouvrant mes yeux pleins de flamme
J'ai vu l'horreur de mon taudis,
Et senti, rentrant dans mon âme,
La pointe des soucis maudits;

La pendule aux accents funèbres
Sonnait brutalement midi,
Et le ciel versait des ténèbres
Sur ce triste monde engourdi.

Dans la *Revue d'histoire de France* (1909) — puisque l'occasion s'en présente, disons-le ici pour compléter nos notes sur *Les Fleurs du Mal*, — M. Jean-Marc Bernard a rapproché cette pièce de celle de Poe : *The City in the Sea.*

Page 165. « Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas.» — Cf. *Les Vocations* (XXXI), p. 116, et voir nos notes sur ce poème.

Cf. aussi, pour le fond et la conclusion :

LE VOYAGE.

A Maxime Du Camp.

I

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah! que le monde est grand à la clarté des lampes!
Aux yeux du souvenir que le monde est petit!

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rhythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieux embrasés;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons!

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom!

II

Nous imitons, horreur! la toupie et la boule
Dans leur valse et leurs bonds; même dans nos sommeils
La Curiosité nous tourmente et nous roule,
Comme un Ange cruel qui fouette des soleils.

Singulière fortune où le but se déplace,
Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où!
Où l'Homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,
Pour trouver le repos court toujours comme un fou!

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie;
Une voix retentit sur le pont : «Ouvre l'œil!»
Une voix de la hune, ardente et folle, crie :
«Amour... gloire... bonheur!» Enfer! c'est un écueil!

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin;
L'Imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques!
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques
Dont le mirage rend le gouffre plus amer?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis;
Son œil ensorcelé découvre une Capoue
Partout où la chandelle illumine un taudis.

III

Étonnants voyageurs! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers!
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile!
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu?

IV

«Nous avons vu des astres
Et des flots; nous avons vu des sables aussi;
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

La gloire du soleil sur la mer violette,
La gloire des cités dans le soleil couchant,
Allumaient dans nos cœurs une ardeur inquiète
De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

Les plus riches cités, les plus grands paysages,
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages.
Et toujours le désir nous rendait soucieux!

— La jouissance ajoute au désir de la force.
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,
Cependant que grossit et durcit ton écorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus près!

Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace
Que le cyprès? — Pourtant nous avons, avec soin
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin!

Nous avons salué des idoles à trompe;
Des trônes constellés de joyaux lumineux;
Des palais ouvragés dont la féerique pompe
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux;

Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse;
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints,
Et des jongleurs savants que le serpent caresse.»

V

Et puis, et puis encore?

VI

«O cerveaux enfantins!

Pour ne pas oublier la chose capitale,
Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché:

La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,
Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût;
L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide,
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout;

Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote;
La fête qu'assaisonne et parfume le sang;
Le poison du pouvoir énervant le despote,
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant;

Plusieurs religions semblables à la nôtre,
Toutes escaladant le ciel; la Sainteté,
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,
Dans les clous et le crin cherchant la volupté;

L'Humanité bavarde, ivre de son génie,
Et, folle maintenant comme elle était jadis,

Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie :
«O mon semblable, ô mon maître, je te maudis!»

Et les moins sots, hardis amants de la Démence,
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense!
— Tel est du globe entier l'éternel bulletin.»

VII

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!

Faut-il partir? rester? Si tu peux rester, reste;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
Le Temps! Il est, hélas! des coureurs sans répit,

Comme le Juif errant et comme les apôtres,
A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,
Pour fuir ce rétiaire infâme; il en est d'autres
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsque enfin il mettra le pied sur notre échine,
Nous pourrons espérer et crier : En avant!
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.
Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,
Qui chantent : «Par ici! vous qui voulez manger

Le lotus parfumé! c'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim;
Venez vous enivrer de la douceur étrange
De cette après-midi qui n'a jamais de fin!»

A l'accent familier nous devinons le spectre;
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous.
«Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Électre!»
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

VIII

O Mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!
Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons!
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons!

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte!
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau!*

XLIX. Assommons les Pauvres. (Publication posthume.)

Ce poème avait été écarté par la rédaction de la *Revue Nationale* comme impubliable, nous l'avons dit p. 246.

Le texte du manuscrit de la collection Godoy est conforme au texte définitif sauf qu'il montre en dernière ligne cette apostrophe ajoutée, qui souligne l'intention du morceau, telle qu'on l'y voit marquée dès l'exorde : *« Qu'en dis-tu, Citoyen Proudhon? »* Or, quelques mois après le dépôt de ce manuscrit à la *Revue Nationale,* Baudelaire écrivait à Sainte-Beuve, qui venait précisément de consacrer à Proudhon plusieurs *Lundis* fort élogieux :

Ce n'est pas, croyez-le bien, que je trouve la réaction en sa faveur illégitime. Je l'ai beaucoup lu et un peu connu. La plume à la main, c'était un *bon bougre;* mais il n'a pas été et n'eût jamais été, même sur le papier, un *dandy.* C'est ce que je ne lui pardonnerai jamais. Et c'est ce que j'exprimerai, dussé-je exciter la mauvaise humeur de toutes les grosses bêtes bien pensantes de l'*Univers.* (2 janvier 1866.)

Ainsi donc Baudelaire, à l'époque où aurait dû paraître le poème qui nous occupe, semble bien s'être proposé de battre en brèche l'illustration de Proudhon. Dès lors, comment expliquer la suppression dont témoigne le manuscrit de la collection Godoy?

Deux hypothèses s'offrent à l'esprit.

Il ne serait peut-être pas téméraire d'abord de la rapporter à la crainte de donner à un morceau poétique l'allure d'un pamphlet personnel. Un certain jugement que Baudelaire, quelques années auparavant, portait sur un poème en prose d'Hippolyte Babou, y inciterait du moins. Dans ce poème, *L'Arbre Noir,* qu'on trouvera dans les

Lettres satiriques et critiques parues chez Poulet-Malassis en 1860, Babou, ne voulant laisser aucun doute sur le sens de son apologue, avait cru devoir nommer en toutes lettres l'adversaire dont il dénonçait la haine contre «tout ce qui est divin : La Lumière, le Mouvement, l'Amour, la Liberté, la Poésie, la Vie.» — «Et l'âme du Cyprès, concluait-il, signa : — Veuillot!»

Sur quoi Baudelaire, consulté par un tiers, avait déclaré :

Pour moi, j'ai trouvé la chose très-belle,... sauf le mot *Veuillot*, note criarde, espèce de soubresaut. (*Lettre inédite.*)

Mais plus vraisemblablement on peut encore imputer cette suppression à quelque scrupule de la dernière heure.

Jadis, au temps qu'il fut mêlé au mouvement révolutionnaire, Baudelaire avait passionnément exalté l'auteur de l'*Avertissement aux Propriétaires*. On lit dans la Préface aux *Chants et Chansons* :

Quand je parcours l'œuvre de Dupont, je sens toujours revenir dans ma mémoire, sans doute à cause de quelque secrète affinité, ce sublime mouvement de Proudhon, plein de tendresse et d'enthousiasme; il entend fredonner la chanson lyonnaise,

Allons, du courage,
Braves ouvriers,
Du cœur à l'ouvrage!
Soyons les premiers.

et il s'écrie :

«Allez donc au travail en chantant, race prédestinée, votre refrain est plus beau que celui de Rouget de Lisle.» (*L'Art Romantique*, p. 196.)

Mêmement, dans *Les Drames et les Romans honnêtes* (*ibid.*, p. 283), article qui date de la même année que les pages sur Dupont, on lit cette affirmation catégorique : «Proudhon est un écrivain que l'Europe nous enviera toujours.»

Plus tard, les sentiments du poète à l'égard de l'économiste révolutionnaire s'étaient, il est vrai, un peu refroidis; il écrivait à Sainte-Beuve, le 14 juin 1858, à propos du récent ouvrage de Proudhon : *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise* :

Malgré le respect que je dois à votre autorité, je ne veux pas décidémen qu'on supprime la galanterie, la chevalerie, la mysticité, l'héroïsme, en somme le trop-plein et l'excès (qui sont ce qu'il y a de plus charmant dans l'honnêteté).

D'ailleurs il est bien certain que le contraste de leurs tempéraments respectifs n'était point pour rapprocher les deux hommes. Nous avons, de la main de Baudelaire (*LETTRES*, s. d. [11-3-1865]) le récit d'un déjeuner qu'ils firent ensemble et qui, sous ce rapport, est très significatif :

... Comme je lui appris, dans la conversation, que nous avions quelques amis communs, entre autres Ricourt, il [Proudhon] me dit : *Citoyen, voilà l'heure du dîner; voulez-vous que nous dînions ensemble?*

Nous allâmes chez un petit traiteur récemment installé rue Neuve-Vivienne; Proudhon jasa beaucoup, violemment, amplement, m'initiant, moi, inconnu pour lui, à ses plans et à ses projets, et lâchant, involontairement, pour ainsi dire, une foule de bons mots.

J'observai que ce polémiste mangeait énormément, et qu'il ne buvait presque pas, tandis que ma sobriété et ma soif contrastaient avec son appétit.

Pour un homme de lettres, lui dis-je, vous mangez étonnamment. — C'est que j'ai de grandes choses à faire, me répondit-il avec une telle simplicité que je ne pus deviner s'il parlait sérieusement ou s'il voulait bouffonner.

Je dois ajouter... que, le repas fini, quand je sonnai le garçon pour payer notre dépense commune, Proudhon s'opposa si vivement à mon intention que je le laissai tirer sa bourse, mais qu'il m'étonna un peu en ne payant que strictement son dîner. — Peut-être en inférerez-vous un goût décidé de l'égalité et un amour exagéré du droit?

Mais, en dépit des légitimes répugnances que pouvaient lui inspirer les manières rustaudes de son commensal d'un jour et malgré qu'il se sentît séparé de lui par toute la distance qu'il y a entre un aristocrate-né et un démocrate révolutionnaire, Baudelaire, c'est un fait, conserva toujours pour Proudhon une considération particulière. Quelques mois à peine avant qu'il composât le poème dont il s'agit ici, on le voit notamment, dans sa correspondance, qualifier de *dégoûtante* l'émeute qui a chassé l'économiste de Bruxelles (lettre du 14 juillet 1864), et rendre hommage à la constance de ses idées, à la continuité de son effort, à sa compétence :

La lettre de Proudhon ne vous a pas assez frappé, et vous le traitez de *fou* beaucoup trop légèrement. Je vous ai envoyé cette lettre pour vous prouver que Proudhon, quoi qu'on ait dit, *n'avait jamais varié*. A la fin de sa vie, comme à ses débuts, les questions de production et de finance étaient celles qui l'obsédaient particulièrement. S'il était question d'art, oui, vous auriez raison de dire de Proudhon : *Il est fou*. — Mais, en matière d'économie, il me paraît singulièrement respectable, etc. (Lettre à Ancelle, 8 février 1865.)

Il y a donc des raisons sérieuses pour croire que c'est Baudelaire lui-même qui, après réflexion, supprima l'apostrophe sarcastique que montre le texte de la collection Godoy.

Page 169. «... L'art de rendre les peuples heureux, sages et riches, en vingt-quatre heures.» Cf. la note de la page 46. — Baudelaire, lui aussi, avait donné dans ce travers, pour ce qui concerne son art. Ses contemporains s'accordent à mentionner parmi ses paradoxes familiers, qu'il se faisait fort d'enseigner la poésie en vingt-quatre heures. D'ailleurs on trouve sous sa propre plume cette même prétention (Projet de note pour la 2e édition des *Fleurs du Mal*, p. 376 de notre édition) :

> Comment, appuyé sur mes principes et disposant de la science que je me charge de lui enseigner en vingt leçons, tout homme devient capable de composer une tragédie qui ne sera pas plus sifflée qu'une autre, ou d'aligner un poème de la longueur nécessaire pour être aussi ennuyeux que tout poème épique connu.

Page 170. Lélut, Baillarger, célèbres aliénistes de l'époque. Baudelaire écrivait à Sainte-Beuve le 2 janvier 1866 :

> Vous avez, plus que jamais, l'air d'un confesseur et d'un accoucheur d'âmes. On disait, je crois, la même chose de Socrate; mais les sieurs Baillarget et Lélut ont déclaré, sur leur conscience, qu'il était fou.

On lit en effet dans l'essai de Lélut, *Du Démon de Socrate, spécimen d'une application de la science psychologique à celle de l'histoire*, 1836 :

> Voilà Socrate qui, non seulement s'imagine recevoir des influences, des inspirations divines, mais qui, à raison de ce privilége, croit posséder, à distance, une influence semblable sur ses amis, sur ses disciples et presque sur les étrangers, influence indépendante même de la parole et du regard, et qui s'exerce à travers les murailles et dans un rayon plus ou moins étendu. On ne peut, en vérité, rien voir, rien entendre de plus extravagant, de plus caractéristique de la folie.

Lélut ajoutait que parmi les modernes, la folie du Tasse, de Pascal, de Rousseau, de Swedenborg, etc. était à peu près avouée maintenant «par tous les hommes qui ont joint l'étude de la psychologie morbide à celle de l'histoire et de la philosophie».

Après avoir cité ces deux passages de Lélut, dont nous avons

résumé le second, Brierre de Boismont, dans son traité des *Hallucinations*, concluait :

> Leuret... Calmeil... ont défendu la même doctrine, c'est aussi celle de M. Baillarger.

Brierre de Boismont ayant compté parmi ses auteurs familiers, c'est chez lui, selon toute vraisemblance, que Baudelaire avait pris l'opinion de Lélut et Baillarger sur le démon de Socrate. Toutefois, il est possible qu'il ait été particulièrement renseigné sur les doctrines de Baillarger par son ami Charles Barbara, qui suivait les cours de ce psychiâtre auquel sont dédiés les *Détraqués*.

Cf. Dans *Le Peintre de la Vie moderne* (*L'Art romantique*, p. 96) :

> C'est la philosophie (je parle de la bonne), c'est la religion qui nous ordonne de nourrir des parents pauvres et infirmes. La nature (qui n'est pas autre chose que la voix de notre intérêt) nous commande de les assommer.

Puis encore, dans *Fusées* :

> Si, quand un homme prend l'habitude de la paresse, de la rêverie, de la fainéantise, au point de renvoyer sans cesse au lendemain la chose importante, un autre homme le réveillait un matin à grands coups de fouet et le fouettait sans pitié jusqu'à ce que, ne pouvant travailler par plaisir, celui-ci travaillât par peur, cet homme, le fouetteur, ne serait-il pas vraiment son ami, son bienfaiteur ? D'ailleurs, on peut affirmer que le plaisir viendrait après, à bien plus juste titre qu'on ne dit : l'amour vient après le mariage.
>
> De même, en politique, le vrai saint est celui qui fouette et tue le peuple, pour le bien du peuple.

Évidemment on ne saurait trouver dans aucun de ces deux passages le thème même du poème, mais ils renferment des germes qui, fécondés par la rêverie, ont pu le produire.

L. Les bons Chiens. (I. *Indépendance belge* 21 juin 1865. — II. *Petite Revue*, 27 octobre 1866. — III. *Revue Nationale*, 31 août 1867.)

Un quatrième texte est apporté par le manuscrit de la collection Godoy (voir p. 246). C'est avec ce dernier que le texte posthume présente le moins de variantes.

Le Grand Journal, dans son numéro du 4 novembre 1866, avait reproduit ces pages d'après la *Petite Revue*.

La dédicace ne figure que dans le premier texte et dans celui de 1869.

Une note de l'*Indépendance belge,* formant «chapeau», l'expliquait comme suit :

Nous donnons à nos lecteurs un curieux morceau inédit, composé par M. Charles Baudelaire, à l'occasion d'un gilet qui lui avait été donné par M. Joseph Stevens, sous la condition qu'il écrirait quelque chose sur les chiens des pauvres.

Dans quelques lignes de ce poëme relatives aux chiens du saltimbanque, le lecteur reconnaîtra la description sommaire d'un des meilleurs tableaux du peintre.

Le tableau en question, décrit p. 176 : «Permettez-moi de vous introduire, etc.» doit être *L'Intérieur du Saltimbanque* (Salon de 1857), ou *La Chambre du Saltimbanque,* qui est postérieur. Mais il semble bien que Baudelaire fasse encore allusion à un autre tableau de Stevens dans le paragraphe précédent : «Connaissez-vous la paresseuse Belgique, etc.», savoir : *Un Métier de Chien* (1852), où est représentée une voiture traînée par de vigoureux mâtins.

Une explication plus ample fut donnée par la *Petite Revue,* avant le texte. La Fizelière et Decaux l'ont attribuée à A. P. M., c'est-à-dire Auguste Poulet-Malassis que Baudelaire, à Bruxelles, voyait constamment, comme on sait.

Les Bons Chiens. — Ce poëme en prose est le seul morceau de littérature de M. Baudelaire qui ait été publié dans un journal belge, durant le séjour qu'il a fait à Bruxelles. Il n'a, d'ailleurs, été pour rien dans l'impression de ce remerciement à un ami qui l'avait gratifié d'un gilet.

Ceci demande explication.

M. Baudelaire a le désir impatient. Certains objets d'art, de curiosité, de toilette, sollicitent irrésistiblement son goût. Tel fut le gilet en question. A la plupart des hommes, ce gilet eût semblé un morceau de velours, sur lequel on se fût assis quelque peu; en le voyant, le poëte songeait à l'automne, à l'été de la Saint-Martin, aux femmes mûres. C'était un gilet *suggestif.*

Ce prestigieux gilet se bombait, fort noblement, ma foi, sur la poitrine de M. Joseph Stevens, le grand peintre d'animaux, de qui la conversation, toute conciliante et aimable et la parfaite égalité d'humeur, plaisaient beaucoup à M. Baudelaire. La première fois qu'il le vit, ce gilet «Oh! fit-il, avec enthousiasme, Stevens, que vous avez là un beau gilet!» Et rencontrant M. Stevens, quelques jours après, mais avec un autre gilet : «Pourquoi, lui dit-il, d'un ton de reproche, n'avez-vous pas mis votre beau gilet?»

On remplirait une page de variantes d'expressions de ce désir, que M. Ste-

vens, très impartial à l'endroit de son gilet, s'habitua à considérer comme celles d'une plaisanterie prolongée.

Un soir, enfin, que M. Baudelaire se trouvait à la taverne Horton, il s'exclama, à si haute voix, et en prenant à témoin les amis présents, sur la beauté du gilet de M. Stevens, qui entrait, que celui-ci repartit: « Eh bien ! mon cher Baudelaire, puisque vous le trouvez si beau, le voulez-vous ? — Comment, si je le veux ? Mais voilà deux mois que j'en meurs d'envie !»

A l'instant, avec toute la vivacité imaginable, M. Stevens se dépouilla de son paletot et de son gilet... Après quoi, il remit tranquillement son paletot, au grand étonnement des habitués de l'endroit, Anglais pour la plupart, qui considérant la pétulance de son premier geste, avaient espéré une scène de pugilat.

Rentré chez lui avec le gilet de M. Stevens sous le bras, le poète l'endossa, et, sous son influence, célébra la gloire de l'homme magnifique qui venait de le gratifier d'un objet où il voyait tant de choses.

Camille Lemonnier a conté lui aussi cette histoire dans sa *Vie Belge* (Bibliothèque Charpentier, 1905), mais en la défigurant :

Baudelaire, le geste hiératique, — écrit-il — scandait avec enflure des vers dédiés aux chiens errants et malheureux. Un jour, comme il le raconta lui-même dans ses *Petits Poëmes en prose*, on vit Joseph Stevens, le maître attitré des cabots calamiteux, impétueusement se dépouiller de son gilet... et le passer, en signe d'admiration, au poète secourable et magnifique.

L'inexactitude par laquelle débute son récit est flagrante. Nulle part, hors dans ce morceau, Baudelaire n'a chanté les chiens, et jamais en vers. Par contre, il a parfois témoigné le dégoût qu'ils lui inspiraient, et que leur vue *lui faisait mal*. (Lettre à sa mère, 27 mars 1852. — *Le Chien et le Flacon*, VIII.) — Voir encore nos notes sous la pièce IV.

On lit dans une lettre de l'auteur à Ancelle, datée du 28 juin 1865 :

Je vous ai envoyé une bagatelle qui a été publiée *malgré moi* dans *l'Indépendance*, car vous ne supposez pas que je veuille écrire dans les journaux belges.

Il faut remarquer à ce sujet qu'à son arrivée en Belgique, Baudelaire avait tenté, mais en vain, de s'entendre avec *l'Indépendance Belge* pour une collaboration régulière.

Page 173. «... mon admiration pour Buffon» — V. l'*Index* de l'*Art Romantique* dans notre édition.

—— «Ce n'est pas l'âme...» — 1865 : ce n'est plus l'âme.

—— «... Champs Élyséens.» — 1866 : Champs-Élysées.

—— «Revenir à califourchon sur ce fameux âne...» — Voir *Le Voyage Sentimental, Nampont.* — Cf. *Curiosités Esthétiques*, p. 288.

Page 174. «... la muse familière, la citadine...» — 1866 : la muse familière, *la jeune*, la citadine.

—— «... excepté le pauvre...» — 1867 : excepté les pauvres.

—— «... sot comme une lorette, *quelquefois bargneux et insolent* comme un domestique!» — Textes manuscrits de 1867 : comme une lorette, à *moins qu'il ne soit insolent et bargneux* comme un domestique!

—— «Fi surtout de ces serpents à quatre pattes... qu'on nomme levrettes.» — Allusion à *La Levrette en pal'tot*, d'Auguste de Châtillon.

—— «... pour suivre la piste d'*un* ami...» — 1866 : de *l'*ami.

—— «... jouer au domino» — Tous les autres textes : aux dominos.

—— «... cette *si* bonne mère, ...» — 1866 : cette bonne mère.

Page 175. «... nous ferons *peut-être* une espèce de bonheur!» — Tous les textes antérieurs à 1869 : nous ferons une espèce de bonheur.

—— Le feuilleton de Roqueplan : Jules Troubat rapporte dans *Sainte-Beuve, Souvenirs et Indiscrétions* (Lévy, 1872) que son patron goûtait très fort les feuilletons que Nestor Roqueplan donnait le lundi au *Constitutionnel* : «Roqueplan embarque de la poudre d'or sur des coquilles de noix», disait-il.

—— «... sous la pluie *ruisselante*...» — 1866 : sous la pluie *accablante*.

—— «Il y en a qui couchent sous une *ruine* de la banlieue...» — 1865 : sous une *remise* de la banlieue.

—— «... d'autres qui accourent, *par troupes*, de plus de cinq lieues....» — 1866-1867 : qui accourent de plus de cinq lieues.

—— «... la charité de certaines *pucelles* sexagénaires,...» — 1865 : de certaines *demoiselles* sexagénaires. — 1867 : de certaines *vierges* sexagénaires.

Page 176. «*Connaissez-vous la paresseuse Belgique*, et avez-vous admiré, comme moi, tous ces chiens *vigoureux*, attelés à la charrette du boulanger, de la laitière ou des boulangers, *et* qui témoignent...» — 1865 : Avez-vous admiré, comme moi, *en Belgique*, etc. — 1866 : connaissez-vous la paresseuse Belgique et avez-vous admiré, comme moi, tous ces chiens attelés à la charrette du boucher, de la laitière ou du boulanger, qui témoignent.

—— «.. un poële de *fonte*, un ou deux...» — 1866 : un poële *allumé et ronflant*, un ou deux.

—— «... ces deux personnages, habillés de vêtements à la fois éraillés et somptueux, coiffés comme des troubadours ou des militaires, *qui* surveillent avec une attention de sorciers, l'œuvre sans nom qui mitonne sur le poële *allumé*, et au centre de laquelle une longue cuiller se dresse...» — 1865 : ces deux personnages intelligents *qui*, habillés de vêtements à la fois éraillés et somptueux, coiffés comme des troubadours ou des militaires, surveillent avec une attention de sorciers, l'œuvre sans nom qui mitonne sur le poële, et au centre, etc. — Textes manuscrit et de 1867 : une longue cuiller *de bois* se dresse.

Page 177. «... qui se fait la grosse part et mange à lui seul plus de soupe que quatre comédiens?» — 1866 : qui se fait la grasse part et mange à lui seul plus de soupe que quatre *bons* comédiens.

—— «... j'ai contemplé, *souriant* et attendri...» — 1865-1866-1867 : riant et attendri.

—— «... que le dictionnaire *républicain*, pourrait aussi bien qualifier d'officieux, si la république, trop occupée *du bonheur des hommes*,

avait le temps de ménager l'honneur des chiens !» — 1867 : que le dictionnaire pourrait aussi bien qualifier d'officieux, *si l'homme*, trop occupé de *son bonheur*, etc.

—— «... qu'il y en a un pour les *Turcs* et un pour les *Hollandais*.» — 1867 : qu'il y en a un pour les *Chinois* et un pour les *Turcs*. — Texte manuscrit : un pour les Hollandais et un pour les Turcs.

—— «... pour prix de leurs chants alternés...» — Tous autres textes : leur chant alterné.

Page 178. «... offrait *au divin* Arétin...» — 1867 : offrait *à l'*Arétin.

—— «Et toutes les fois que le poète *endosse* le gilet du peintre,...» — 1866 : *revêt*.

—— «à la beauté des femmes très-mûres.» — Voir nos notes sous la pièce XXXIX.

ÉPILOGUE.

Dans notre édition des *FLEURS DU MAL* (p. 368), nous avions cru pouvoir identifier cette pièce, dans son premier projet, avec un certain *Épilogue* proposé par Baudelaire dès 1855 à la *Revue des Deux Mondes*, qui devait donner une suite à sa fameuse publication du 1er juin. Nous fondions notre présomption sur un fragment de lettre, datée de cette année-là, et adressée à M. de Mars, secrétaire de la revue de Buloz, qui était ainsi conçu :

Cela, comme vous voyez, fait un assez joli feu d'artifice de monstruosités, un *Épilogue* digne du prologue *Au lecteur*, une réelle Conclusion. (Louis Thomas, *Curiosités sur Baudelaire*, Messein.)

Mais depuis la publication de notre édition des *FLEURS*, un distingué bibliophile, M. Méric, a publié dans le *Bulletin du Bibliophile* (numéro du 1er janvier 1925) le texte complet de ladite lettre. Le voici :

7 avril 1855.

Mon cher Monsieur de Mars,

Je prépare, et j'espère que ce sera fini à temps, un très-bel *Épilogue* pour les *FLEURS DU MAL*. Je voulais vous dire ceci : que je tiens vivement, quel ques [*sic*] soient les morceaux que vous choisirez, à les mettre en ordre *avec*

vous, de manière qu'ils se fassent, pour ainsi dire, suite, — de même que nous avions fait pour la première partie.

Je serai chez vous, avec mon *Épilogue*, le 9 au soir, ou le 10 au plus tard.

L'Épilogue (adressé à une dame) dit à peu près ceci : *Laissez-moi me reposer dans l'amour, — mais non, — l'amour ne me reposera pas. — La candeur et la bonté sont dégoûtantes. — Si vous voulez me plaire et rajeunir les désirs, soyez cruelle, menteuse, libertine, crapuleuse et voleuse; et si vous ne voulez pas être cela, je vous assommerai sans colère. Car je suis le vrai représentant de l'ironie et ma maladie est d'un genre absolument incurable.* — Cela, comme vous voyez, fait un joli feu d'artifice de monstruosités, un *véritable Épilogue* digne du prologue au lecteur, une réelle Conclusion.

Tout à vous,

Ch. Baudelaire.

Il ressort du texte complet apporté par M. Méric :

1° Que si Baudelaire, dans son œuvre connue, a donné une suite à ce projet d'Épilogue-là, c'est certainement dans *L'Heautontimoroumenos* (*Fleurs du Mal*, XCII) qu'il faut la trouver. D'autant qu'on lit dans un article de G. Noël : *Les Poëtes Nouveaux, Charles Baudelaire* (*Revue contemporaine*, 15 août 1869) :

> Plusieurs de ses pièces ont un aspect fragmentaire; elles ne commencent pas ou ne finissent point. Baudelaire semble en avoir conscience. J'ai pu lire dans un album la pièce de *l'Heautontimoroumenos*, écrite de la main même du poëte. Elle est donnée comme un fragment et précédée du mot *Sinon*. Dans la pièce imprimée, le « Sinon » est supprimé et le développement donné comme complet. »

2° Qu'il est possible que dans d'autres pièces postérieures à 1855, *Madrigal triste* (LXXXV) et *Sonnet d'automne* (LXIII) notamment, il faille voir aussi un reflet ou un écho lointain de ce projet d'épilogue.

3° Mais qu'en tout cas, et contrairement à ce que nous avions écrit, l'épilogue dont il fut question en 1855 ne présente aucun rapport avec celui que Baudelaire en 1860 se proposait de placer à la fin des *Fleurs du Mal*, 2e éd., et dont il reprit l'idée pour ses *Poëmes en prose*, les thèmes qui y sont respectivement traités étant entièrement différents.

Nous prions donc le fidèle lecteur de vouloir bien biffer, p. 368 de notre édition des *Fleurs du Mal*, les lignes 6 et suivantes, depuis *car, dès 1855*... jusqu'à : *moins de chaleur.*

Une première ébauche de l'*Épilogue* a été donnée par Eugène Crépet dans son *CHARLES BAUDELAIRE, Œuvres posthumes et Correspondances inédites :*

Tranquille comme un sage et doux comme un maudit,
J'ai dit :
Je t'aime, ô ma très belle, ô ma charmante...
Que de fois...
Tes débauches sans soif et tes amours sans âme,
Ton goût de l'infini
Qui partout, dans le mal lui-même, se proclame,

Tes bombes, tes poignards, tes victoires, tes fêtes,
Tes faubourgs mélancoliques,
Tes hôtels garnis,
Tes jardins pleins de soupirs et d'intrigues,
Tes temples vomissant la prière en musique,
Tes désespoirs d'enfant, tes yeux de vieille folle,
Tes découragements;

Et tes feux d'artifice, éruptions de joie,
Qui font rire le Ciel, muet et ténébreux.

Ton vice vénérable étalé dans la soie,
Et ta vertu risible, au regard malheureux,
Douce, s'extasiant au luxe qu'il déploie.

Tes principes sauvés et tes lois conspuées,
Tes monuments hautains où s'accrochent les brumes,
Tes dômes de métal qu'enflamme le soleil,
Tes reines de théâtre aux voix enchanteresses,
Tes tocsins, tes canons, orchestre assourdissant,
Tes magiques pavés dressés en forteresses,

Tes petits orateurs, aux enflures baroques,
Prêchant l'amour, et puis tes égouts pleins de sang,
S'engouffrant dans l'Enfer comme des Orénoques,

Tes anges, tes bouffons neufs aux vieilles défroques.
Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe,
O vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.

Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,

Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.

Mentionnons enfin que dans les fichiers de M. Charavay on trouve trace d'une pièce offerte au public dans les termes suivants :

Adieux à Paris. Sonnet autographe. 3/4 de p. in-8°. Superbe pièce, 20 francs. — Ce sonnet-là serait-il resté inédit ? Ou faut-il croire qu'il y avait erreur dans la désignation de la pièce ?

LE JEUNE ENCHANTEUR.

Le Jeune Enchanteur, histoire tirée d'un palimpseste de Pompeïa. Nouvelle publiée sous la signature Baudelaire Dufays, d'abord dans *l'Esprit public,* feuilletons des 20, 21 et 22 février 1846, puis dans le *Magasin Littéraire,* juillet 1846, 6e année, n° 61, p. 17-22.

Dans un billet inédit adressé à sa mère, Baudelaire écrivait :

Tu ignores sans doute qu'il paraît maintenant une nouvelle de moi dans *L'Esprit public.* — J'ai traité à 3 sols la ligne. — Ce n'est payable qu'à la fin du mois.

Dans le *Magasin littéraire,* la nouvelle avait pour sous-titre : Histoire tirée d'un palimpseste d'*Herculanum* et le texte en présentait de nombreuses coquilles ainsi, parfois, qu'une orthographe aujourd'hui désuète : amans pour amants, raisonnemens pour raisonnements, etc.

Les éditeurs, en 1869, avaient accompagné le texte de cette note :

Ce conte a paru pour la première fois en 1846, dans le feuilleton du journal *L'Esprit public.*

Ajoutons que Baudelaire ne semble pas avoir jamais envisagé la réimpression de cette œuvre de jeunesse.

Page 183. «... de la maison d'Actéon...» — *E. P.* et *M. L.* : de la maison d'*Alcmæon.*

—— «... vers *la* figure principale...» — *E. P.* : vers *une* figure principale.

—— «... galamment *à* son oreille,...» — *E. P.* : galamment *vers* son oreille.

—— «... le singulier éclat des couleurs que dix-sept siècles au moins avaient respecté,...» — *E. P.* et *M. L.* : respectées.

Page 184. «... la fragile matière du rouleau à moitié calcinée...» *E. P.* : calciné.

Page 186. «... vous, Sempronius...» — *E. P.* : *ô* vous, Sempronius.

Page 187. «... la disposition *et* l'arrangement des tableaux. — Coquille de 1869 : la disposition *de* l'arrangement.

Page 188. les casques même... — *E. P.* : les casques mêmes.

—— «... la scène décrite par Homère,...» — E. P. : la *fameuse* scène. — Voir *ILIADE, Chant V.*

—— «... cette prodigalité des millionnaires...» — *E. P.* : cette prodigalité *savante* des millionnaires.

Page 189. «... une pyramide de flammes...» — *E. P.* : de flamme.

—— «... qu'*aucun* pied humain...» — *E. P.* et *L. M.* : qu'*un* pied humain.

Page 192 : «jamais je n'eus cette envie, et *je* ne l'aurai jamais.» — Textes antérieurs : et ne l'aurai jamais.

Page 193. «... souriait la beauté essentielle,...» — *E. P.* : soupirait.

Page 195 : «je présume qu'elle écouta complaisamment...» — Textes antérieurs : je présume qu'elle écoute.

Page 198. «... enfin *il* se jeta...» — *E. P.* : enfin se jeta.

Page 206. «ou je me tromperais fort» 1869 (omission sans doute) : tromperai.

Page 209. «... la femme leva *les* yeux...» — *E. P.* : ses yeux.

Page 210. «... accoutrée et *décheve*lée...». — *E. P.* et *M. L.* : échevelée.

Page 211. «... une statue de nymphe... traînée...» *E. P.* : trainé (faute).

Page 215. Quel est cet «hymne sentimental de l'excellent poëte latin»? La question fut posée jadis dans l'*Intermédiaire des chercheurs*, 20 juillet 1907. Le 20 août de cette même année, V. A. T. répondait qu'on pouvait trouver dans les vers cités ici une traduction très libre de l'ode d'Horace *Ad Thaliarchum* (1, 9).

CONCORDANCE
DES *POËMES EN PROSE*
AVEC
DES POÉSIES DE BAUDELAIRE.

Pages.

Les Fleurs du Mal :

La Mort des Pauvres..... 276
L'Horloge..... 277
La Fin de la Journée..... 280
L'Examen de Minuit..... 281
Les Petites Vieilles..... 285
La Muse vénale..... 288
Le Chat (XXXIV)..... 290
Parfum exotique..... 292
La Chevelure..... 292
L'Invitation au Voyage..... 296
Recueillement..... 302
Le Crépuscule du Soir..... 303
Les Hiboux..... 308
Bien loin d'ici..... 309
Le Beau Navire..... 312
A une Dame Créole..... 313
Préface..... 315
Spleen (LXXV)..... 316
Bohémiens en voyage..... 323
L'Homme et la Mer..... 325

A une Passante..... 326
Tristesses de la Lune..... 328
Une Charogne..... 335
Rêve parisien..... 337
Le Voyage..... 339
Projet d'épilogue de la deuxième édition..... 355

Les Épaves :

A une Malabaraise..... 311
Le Monstre..... 329
Les Yeux de Berthe..... 334
Un Cabaret folâtre..... 335

Poésies de jeunesse :

Incompatibilité..... 288

TABLE GÉNÉRALE.

Le premier nombre indique la page du texte, le second la page des Éclaircissements.

A Arsène Houssaye..... v 269

Petits Poèmes en prose (Le Spleen de Paris) :

I.	L'Étranger.....	3	272
II.	Le Désespoir de la Vieille.....	5	273
III.	Le *Confiteor* de l'Artiste.....	7	273
IV.	Un Plaisant.....	9	274
V.	La Chambre Double.....	11	275
VI.	Chacun sa Chimère.....	15	278
VII.	Le Fou et la Vénus.....	17	278
VIII.	Le Chien et le Flacon.....	19	278
IX.	Le Mauvais Vitrier.....	21	278
X.	A une Heure du matin.....	25	279
XI.	La Femme Sauvage et la Petite-Maîtresse.	29	282
XII.	Les Foules.....	33	283
XIII.	Les Veuves.....	35	283

Petits Poëmes en prose (Le Spleen de Paris) [*suite*] :

XIV.	Le Vieux Saltimbanque	41	287
XV.	Le Gâteau	45	288
XVI.	L'Horloge	49	289
XVII.	Un Hémisphère dans une Chevelure.	51	291
XVIII.	L'Invitation au Voyage	53	294
XIX.	Le Joujou du Pauvre	57	298
XX.	Les Dons des Fées	61	300
XXI.	Les Tentations, ou Éros, Plutus, et la Gloire	65	300
XXII.	Le Crépuscule du Soir	71	301
XXIII.	La Solitude	75	304
XXIV.	Les Projets	79	306
XXV.	La Belle Dorothée	83	310
XXVI.	Les Yeux des Pauvres	87	313
XXVII.	Une Mort héroïque	91	314
XXVIII.	La Fausse Monnaie	97	317
XXIX.	Le Joueur Généreux	101	319
XXX.	La Corde. (*A Édouard Manet.*)	107	321
XXXI.	Les Vocations	113	323
XXXII.	Le Thyrse. (*A Franz Liszt.*)	119	323
XXXIII.	Enivrez-vous	123	324
XXXIV.	Déjà!	125	325
XXXV.	Les Fenêtres	129	326
XXXVI.	Le Désir de Peindre	131	326
XXXVII.	Les Bienfaits de la Lune	133	327
XXXVIII.	Laquelle est la vraie?	135	329
XXXIX.	Un Cheval de race	137	329
XL.	Le Miroir	139	332
XLI.	Le Port	141	332
XLII.	Portraits de Maîtresses	143	332
XLIII.	Le Galant Tireur	151	333

Petits Poèmes en prose (Le Spleen de Paris) [*suite*] :

XLIV.	La Soupe et les Nuages	153	333
XLV.	Le Tir et le Cimetière	155	335
XLVI.	Perte d'Auréole	157	336
XLVII.	Mademoiselle Bistouri	159	336
XLVIII.	Any where out of the world	165	337
XLIX.	Assommons les Pauvres	169	344
L.	Les Bons Chiens	173	348
	Épilogue	179	353

Le Jeune Enchanteur 181 356

Histoire de ce livre 221

Table chronologique de publication des *Poëmes* dans les périodiques 265

Eclaircissements et variantes 269

Concordance des *Poëmes en Prose* avec des poésies de Baudelaire 359

DATE DUE

OCT 1-75			
NOV 25 '74			
JUL 3 1983			
GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

3 5132 00421 0233
University of the Pacific Library

Baudelaire, Charles P
Oeuvres complètes

PQ
2191
1923
v.14

141147